



THÉATRE EN ROND

ENTRE CHIEN ET LOUP

Pièce en trois actes
de **Gabriel AROUT**

d'après « **Légitime Défense** », de Paolo LEVI

★

THÉATRE DU GRAND-GUIGNOL

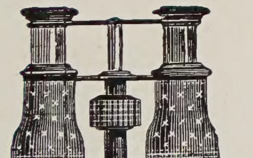
Je suis seule ce soir

d'**André-Paul ANTOINE**

★

Minuit en plein jour

Farce en deux tableaux
sur un thème espagnol
de **Michel ARNAUD**



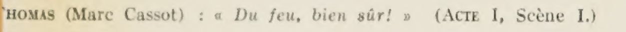
La quinzaine dramatique

par André CAMP

JEAN COLIN

N° 129 ★ 39, rue de Châteaudun ★ Paris (9e)





THOMAS (Marc Cassot) : « *Du feu, bien sûr!* » (ACTE I, Scène I.)



Photos BERNAND.

THOMAS : « *Vous êtes là, tout près, derrière le leurre. Je sais que je peux vous atteindre. Et vous ne m'échapperez pas.* » (ACTE I, Scène IV.)

Quelques scènes de « ENTRE CHIEN ET LOUP »

(Suite en page 3 de couverture)



SOLANGE (Gaby Sylvia) : « *Moi, je suis impatiente, violente, exigeante... Je veux aller coûte que coûte au bout des choses le plus vite possible...* » (ACTE II, Scène II.)



JÉRÔME (Clément Harari) : « *Ils savent trop bien que tous les risques sont de votre côté, vous voyez ce que je veux dire...* » (ACTE II, Scène VI.)

THÉATRE EN ROND

Direction : PAQUITA CLAUDE

Pièce en trois actes
de Gabriel AROUT

D'après « Légitime Défense »
de P. LEVI

Mise en scène
d'André VILLIERS

ENTRE CHIEN ET LOUP

★

PERSONNAGES

THOMAS — **Marc CASSOT**
25-30 ans. Beau, séduisant, racé, respirant l'élégance morale et une sorte de bonté agissante et tonique. On sent qu'il fait partie de ceux qui font confiance aux gens, mais cette confiance n'a rien de naïf ni de facile.

L'INCONNU — **Michel PICCOLI**
Fils de famille dévoyé et décavé, d'une séduction de mauvais aloi, élégant, intelligent, un peu veule, capable cependant d'un sursaut, mais sans trop de persévérance.

FRANÇOIS — **Christian MELSEN**
Réplique du précédent en moins nuancé.

JEROME — **Clément HARARI**
Chef de gang d'âge mûr. Mystérieux, bizarre, dangereux, dissimulant une cruauté et une amoralité totales sous une parfaite éducation.

SOLANGE — **Gaby SYLVIA**
Très belle jeune femme, élégante et séduisante, franche jusqu'au cynisme et exigeante jusqu'à l'absolu, que son goût pour les mauvais sujets prestigieux a jadis entraînée un peu loin et qui, tardivement, fait le point.

ANTOINE — **Pierre GOUTAS**
Garçon jovial et robuste, plus en muscles qu'en cervelle, ce qui ne l'empêche pas d'avoir sa philosophie de la vie.

PIERRE — **Paul SOREZE**
Un freluquet avec prétention à l'élégance, comparse de la bande.

★

Cette pièce a été jouée pour la première fois à Paris, au Théâtre en Rond, le 11 décembre 1955

GABRIEL AROUT

ou

l'art dramatique considéré comme un sport

Permettez-moi de vous présenter Gabriel Arout.

Il me semble que l'art de l'auteur paraît déjà au physique. Trapu, solide, nerveux, le parler rude, savoureux, chaleureux, vite passionné, Gabriel Arout est un sportif de l'art dramatique. C'est un joueur.

Son théâtre en a une double qualité.

Premièrement, il est soumis avec rigueur aux règles du jeu dramatique, et l'un des plaisirs qu'il offre est ce sentiment de complicité que l'amateur d'un sport a lorsqu'il assiste à l'exécution accomplie d'un coup : le coup de pied du footballeur, le coup droit du tennisman s'appellent ici coup de théâtre. Grâce à quoi l'attention est requise à chaque moment et l'intérêt maintenu.

Deuxièmement, tous les coups sont permis dans cet univers auquel le talent du dramaturge nous fait croire. Gabriel Arout entend en profiter pour lancer ses personnages sur des pistes inconnues, pour dresser devant eux des obstacles qu'ils n'ont pu mesurer encore ; l'action est une aventure où règne la glorieuse incertitude du sport.

Les pièces de Gabriel Arout — qu'il en invente le sujet ou qu'il l'emprunte à quelque confrère étranger — présentent volontiers une énigme. En ce sens, on serait tenté de qualifier leurs intrigues de policières, car le jeu consiste à surprendre le mystère et à faire la vérité.

Mais l'énigme, dans son drame, ne porte pas sur un fait — un crime, un vol, dont on recherche le coupable — et le mystère n'est pas épuisé lorsque celui-ci est découvert. Elle est celle de la nature, du caractère des personnages. Or, Gabriel Arout est plein d'astuces pour brouiller les cartes tout en donnant, de scène en scène, à son spectateur, l'illusion qu'il va trouver la solution.

La solution pourrait décevoir l'attente de notre imagination si habilement excitée par les détours de l'intrigue si nous ne prenions garde que, comme dans le sport, l'essentiel est davantage dans l'action que dans son résultat.

L'auteur de « La Dame de Trèfle » a d'ailleurs éludé le dénouement de sa comédie.

Pour nous permettre de l'imaginer à notre guise ?

Ne serait-ce pas plutôt pour qu'au-delà du jeu, l'héroïne commence à vivre librement dans notre rêve ?

PAUL-LOUIS MIGNON.

ENTRE CHIEN ET LOUP

ACTE I

Un carrefour dans une ville du littoral méditerranéen.

Un réverbère, ou plutôt une horloge du genre pneumatique, éclaire fortement un espace restreint autour d'elle, laissant le reste dans l'ombre.

On distingue cependant qu'une rue traverse la scène de la cour au jardin et qu'une autre s'engage vers le fond.

SCÈNE I

Un ivrogne passe en titubant et en chantant (si l'on veut avec accent.) : Boire un petit coup c'est agréable, Boire un petit coup c'est doux... *Il sort par la rue du fond en continuant à chanter. Un temps. On entend le bruit d'une voiture qui s'arrête non loin de là. Une portière claque. Puis apparaît Thomas, côté jardin. Il arrive dans la plage de lumière, regarde l'heure, ne semble pas pressé. Il sort une cigarette d'un étui, tire son briquet. Au moment où il allume sa cigarette, un homme surgit de l'ombre, s'approche de Thomas, et :*

L'INCONNU. — Voulez-vous me donner du feu, Monsieur, s'il vous plaît ?

THOMAS, *surpris, un peu nerveux, sur ses gardes.* — Du feu ? Bien sûr... (*Avec un briquet, il allume la cigarette de l'Inconnu.*)

L'INCONNU, *riant.* — Les « chocottes » ?

THOMAS. — Vous dites ?

L'INCONNU. — Les « chocottes » ! Ça veut dire : vous avez peur ?

THOMAS. — Peur ? Pourquoi ?

L'INCONNU. — Un quartier désert, en pleine nuit... Un monsieur qui vous accoste pour vous demander du feu... le coup classique...

THOMAS. — Qu'est-ce que je risque ?

L'INCONNU. — Vous faites riche. C'est une présomption qui peut déterminer un meurtre par les temps qui courent, vous ne croyez pas ?

THOMAS. — Vous avez de drôles d'idées.

L'INCONNU, *sourit.* — Excusez-moi. Je plaisantais. Je ne cherchais pas à vous effrayer.

THOMAS, *sourit.* — Ce serait peine perdue. Je ne me sens pas de dispositions pour le rôle de victime, et vous n'avez pas la tête d'un assassin.

L'INCONNU. — En effet, je n'ai encore tué personne jusqu'à présent... Votre main tremblait pourtant...

THOMAS. — Oh ! Un peu de nervosité. Bonne nuit, Monsieur... (*Il s'éloigne vers la cour.*)

L'INCONNU, *lentement, insinuant.* — Peut-être êtes-vous nerveux à l'idée de ce qui vous attend ?

(*Le dos tourné, Thomas s'arrête, marque un temps d'hésitation, puis fait volte-face, revient vers l'Inconnu, le toise.*)

THOMAS. — Vous avez dit ?

L'INCONNU. — Vous m'avez très bien entendu, cher monsieur... Berthier. Thomas Berthier si je ne m'abuse ?...

THOMAS. — Vous connaissez mon nom ? Qu'est-ce que cela signifie ? Qui êtes-vous ?

L'INCONNU. — Mettons quelqu'un qui vous veut du bien... et qui cherche à se mettre en travers de votre destin. Je voudrais être pour vous un oracle..., l'oracle du carrefour...

(*Tout en parlant, il se place de façon à barrer le passage à Thomas dans la direction qu'il voulait prendre.*)

THOMAS. — Vous êtes ivre ou vous êtes fou. De toute façon, je n'ai pas de temps à perdre avec vous. Laissez-moi passer...

L'INCONNU. — Ce n'est pas exact. (*Sursaut de Thomas.*) Vous avez tout votre temps. Deux heures à perdre. Ou plutôt à gagner. Oui, deux heures pour réfléchir, pour peser le pour et le contre, avant l'enlèvement...

THOMAS. — L'enlèvement ?...

L'INCONNU, *avec bonhomie.* — Oui, l'enlèvement de Solange. Ne cherchez pas à me prendre en défaut. Mais, croyez-moi, réfléchissez bien.

THOMAS. — Vous m'avez l'air très bien informé ?

L'INCONNU. — Ce n'est rien encore. Jusqu'à présent, je ne vous ai parlé que des faits que vous connaissez très bien vous-même. Pour vous mettre en confiance. C'est ainsi que procèdent les diseuses de bonne aventure. Mais, si j'ai pris la peine de venir ici, deux heures avant votre rendez-vous avec Solange, c'est que j'ai à vous faire des révélations de la plus haute importance.

THOMAS. — Parce que vous saviez aussi que je viendrais au rendez-vous avec deux heures d'avance ?

L'INCONNU. — Une intuition. Je me suis mis à votre place. Et je ne me suis pas trompé... (*Temps.*) Nous pouvons « causer ».

THOMAS. — Ah ! Je vois ! Vous avez essayé de faire chanter Solange. Cela n'a pas réussi. Et, maintenant, vous voulez m'écouler votre sale marchandise. Savez-vous comment je traite les salauds de votre espèce ?... (*Il l'empoigne.*)

L'INCONNU, *se dégageant.* — Doucement. Nous sommes de même force à peu près... Evitons les bagarres inutiles... Je ne vous en veux pas. C'était la première idée qui devait vous venir à l'esprit. Mais... Non ! Je ne veux aucun mal à Solange. Mettons que je sois votre ange gardien à tous les deux.

THOMAS. — Un ange ! Je ne crois ni aux anges, ni aux fantômes. On peut toujours les décomposer en phénomènes très simples et sans aucun mystère.

L'INCONNU. — En effet. Mais prenez garde. Les fantômes ont leur vie propre. On ne les détruit pas si facilement. C'est ainsi que l'ombre sur le mur de l'escalier qui fait peur à l'enfant, parce qu'elle ressemble au grand oncle mort, s'explique très bien par la présence d'un manteau jeté sur la rampe. La maman ôte le manteau, l'ombre s'efface, mais l'enfant n'est pas rassuré. Les fantômes, pour se manifester, ont besoin d'un certain concours de circonstances. Tous les enfants le savent...

THOMAS. — Bref, grâce à vos moyens supranormaux, vous avez appris que j'allais enlever Solange et que je serais en avance de deux heures sur le rendez-vous qu'elle m'avait fixé...

L'INCONNU. — Je vous ai dit : je me suis mis à votre place. Cela m'était facile. Il y a dix ans que je me suis comporté de même dans une circonstance semblable.

THOMAS. — Et cela vous a porté chance ?

L'INCONNU. — Tout dépend de la façon dont on envisage la chance et du recul qu'on prend pour juger des événements. Ce qui, le jour même, nous semble une catastrophe peut, placé dans une perspective, devenir le signe du destin le plus favorable ! Ainsi je me félicite aujourd'hui que ce rendez-vous ait été manqué alors que je l'ai déploré à l'époque : « C'était la femme de ma vie ! » Depuis, en matière d'amour, je me méfie des grands mots et surtout des superlatifs.

THOMAS. — Vous tournez en dérision l'amour et la parole, les deux plus merveilleux dons de l'homme. Vous n'avez aucune confiance dans les hommes ?

L'INCONNU. — L'Amour et la Parole, pas la sentimentalité et les mots... (*Temps.*) J'ai confiance en l'homme qui a fait le tour des choses, qui est revenu de tout. Je plains et je redoute celui qui, comme vous, marche à l'aveuglette, ne croit pas aux fantômes, mais prend pour argent comptant ce que lui dit une jolie bouche. Tenez, un ivrogne est passé tout à l'heure. Déjà saoul plus que de raison, il se rendait au bar voisin. Il sera bientôt ivre-mort et les garçons le jetteront sans pitié à la rue. Pourtant si j'avais à choisir, je préférerais être dans sa peau que dans celle que vous portez allégrement sous votre costume de tweed.

THOMAS, *agacé.* — Expliquez-vous.

L'INCONNU. — C'est tout simple. Je suis un familier de Solange. Par elle, je connais tous les détails de votre rendez-vous. Et je sais qu'il n'en sortira rien de bon pour vous. Nous sommes à un carrefour. A gauche, la route qui conduit à la villa de Solange, à droite, celle du retour. Je vous conseille la droite, à moins que vous ne préfériez mon ivrogne au bar de l'Eglise et vous abandonner avec lui aux vicissitudes de l'alcool. Je vous y accompagnerais volontiers.

THOMAS. — Je n'ai aucun goût pour l'alcool...

L'INCONNU. — Dommage ! Si l'alcool embrouille les notions immédiates, il favorise l'éclosion des idées générales. Mais peu importe. Je crois avoir dissipé le mystère qui entourait mon personnage. Et, si j'ajoute que je suis venu guidé par cette sourde et tenace solidarité qu'un homme éprouve pour un autre homme qui va être berné par une femme, ma présence ici vous paraîtra suffisamment claire ?

THOMAS. — Parfaitement claire.

L'INCONNU. — Alors, demi-tour ?

THOMAS. — Ce qui est clair, c'est que vous n'êtes qu'un intrigant qui cherche à faire échouer notre projet... Pour quelle raison ? Je l'ignore.. Vous connaissez Solange sans doute ; il est probable que vous mentez quand vous vous dites son ami, et il est évident que vous avez surpris notre secret par une indiscrétion et que vous cherchez à en tirer profit. Maître chanteur ou mouchard, peu importe ! Si vous voulez bien vous écarter de mon chemin, je vous en serais reconnaissant.

L'INCONNU. — Après tout, allez au diable ! Un imbécile de plus ou de moins n'empêchera pas la terre de tourner. A quoi bon essayer de sauver un papillon qui s'obstine à se brûler ? Allez, allez vous faire mettre en charpie. (*Il s'éloigne.*)

THOMAS. — Vous êtes furieux parce que je vous ai percé à jour. Parce que je ne suis pas tombé dans le panneau. Parce que votre plan est déjoué. Oui, j'enlève Solange ce soir. Personne ne pourra m'en empêcher et certainement pas une crapule de votre espèce. (*L'Inconnu se retourne et revient vers lui.*) Oh ! vous ne me faites pas peur !

L'INCONNU. — Je ne cherche pas à vous faire peur... Vous avez essayé de me blesser, mais je ne vous en tiens pas rigueur. C'était un moyen comme un autre de me retenir, n'est-ce pas ? Et cela me touche... Vous avez peur de rester seul, avec le doute qui s'est glissé dans votre esprit... (*Mouvement de Thomas.*) Vous pouviez me laisser partir... Vous m'avez retenu... Bon ! je reste donc et je continue. J'ai encore un aveu à vous faire, qui, peut-être, rendra ma démarche plus plausible à vos yeux. Ce n'est pas seulement en pensant à vous que je suis venu ici. Solange aussi court de gros risques dans cette affaire... et je l'aime bien...

THOMAS. — Pourquoi ne pas dire tout simplement que vous l'aimez. Oui, vous êtes un amoureux éconduit et vous êtes jaloux ? Mais, attendez, j'ai compris maintenant pourquoi depuis des heures vous montez la garde à ce carrefour !.. .

L'INCONNU. — Dites toujours, vous semblez si clairvoyant...

THOMAS. — Vous êtes son mari.

L'Inconnu. — Et si je l'étais, en effet ?...

(*Un temps.*)

Thomas. — Puisque vous n'avez pas cherché à me tuer, c'est que vous désirez une explication. Soit, expliquons-nous. Je n'ai rien à vous apprendre, n'est-ce pas ? Vous savez qu'elle ne vous aime plus et qu'elle est décidée à partir avec moi. Nous ne sommes plus des enfants ni les uns ni les autres et nous pouvons parfaitement donner à cette histoire une solution élégante. Solange est lasse de la vie que vous lui avez fait mener. Elle aspire au calme, au bien-être, à la sécurité, Elle a aimé votre existence dangereuse, elle en est saturée. Il faut la comprendre : elle a été pour vous un compagnon exemplaire et elle a pris à vos côtés tous les risques. Il serait loyal, je pense, de lui laisser courir une nouvelle chance... (*Temps.*) Elle m'a confié que vous étiez aux abois, par votre faute, bien sûr, mais cela la faisait hésiter ; il lui répugnait de vous abandonner en difficulté. Eh bien ! cette question, nous pourrions l'envisager aussi... et la régler entre nous... entre hommes...

L'Inconnu. — Vous perdez votre temps... (*Sursaut de Thomas.*) Je ne suis pas son mari...

Thomas. — Pourquoi, alors, m'avoir laissé parler ?

L'Inconnu. — Pour vérifier mes impressions... Ah ! vous êtes vraiment tel que je vous imaginais ! (*Il rit.*)

Thomas, *furieux*. — Enfin, de quoi vous mêlez-vous, Monsieur ?

L'Inconnu, *gardant son sang-froid*. — Je vous ai déjà donné deux raisons de ma présence ici. Je vais vous en donner une troisième. Je suis très curieux et je voulais contempler de mes yeux le monsieur qui avait pu avaler une couleuvre de cette taille.

Thomas. — Comment ?

L'Inconnu. — L'histoire du méchant mari qui enferme Solange et cache les clefs, un mari à qui elle fera prendre un soporifique pour que le fidèle chevalier puisse, sur un signal convenu, pénétrer dans la maison par la fenêtre que la douce captive aura entr'ouverte au préalable, afin que ledit chevalier enlève sa Dulcinée, dans la plus pure tradition romanesque ! Avouez que c'était tentant de vous contempler en chair et en os.

(*Un temps.*)

Thomas. — Vous avez surpris notre conversation au téléphone, et vous vous prévalez de votre indiscrétion. Comme c'est élégant !

L'Inconnu. — Indiscrétion ou non, comment pouvez-vous croire à une pareille sornette et vouloir jouer au XXe siècle le Barbier de Séville ? Comment n'avez-vous pas compris que, si la fenêtre est ouverte et le mari endormi, Solange peut fort bien sortir de la maison, comme une grande et vous rejoindre où vous voulez.

Thomas. — Et les valises !

L'Inconnu, *éclatant de rire*. — Vous avez réponse à tout...

Thomas. — Solange a sans doute besoin de ma présence pour franchir ce pas décisif... Son mari est un homme violent, il est naturel qu'elle recherche une protection.

L'Inconnu. — Oui, c'est cela. Solange, aventurière et femme d'un truand, serait en même temps un pauvre oiseau effarouché. Comme c'est ressemblant !

Thomas. — Truand ! J'attendais ce mot. Je savais que vous gardiez cet argument en réserve. Mais votre effet est manqué. Solange m'a tout raconté. Je sais que son mari est un homme malhonnête, qui trempe dans toutes sortes d'affaires louches, et je sais que Solange a souvent été sa complice. Vous ne m'apprenez rien de nouveau. Enfin, mettez-vous bien dans la tête qu'il m'importe peu de savoir pour quelles raisons Solange a organisé sa fuite de cette manière, il me suffit que ces raisons existent ; j'ai confiance en elle, comprenez-vous ? (*Il crie.*) Confiance !

L'Inconnu. — Oui, oui. J'ai entendu. Eh bien ! je n'y peux rien. La confiance a toujours existé pour qu'on en abuse. Sachez seulement que celui qui « fait confiance » prend un risque dont personne ne lui sait gré et qu'il n'a pas à faire valoir.

Thomas. — Je sais. Mais j'ai toujours pris ce risque et je m'en suis bien trouvé... C'est naturel de réagir bien quand on s'adresse à ce qu'il y a de meilleur en nous... Oui, la confiance est un sentiment désintéressé... C'est sans doute votre force...

L'Inconnu. — Désintéressé, aveugle, et qui a conduit un certain nombre de brebis à l'abattoir. Il y a un degré où il faut appeler l'imbécillité par son nom.

Thomas. — Qu'est-ce qui vous autorise à prendre ce ton ?

L'Inconnu. — Vous avez raison. Nos propos ont pris malgré moi un tour assez vif, que je n'avais pas l'intention de leur donner. J'aurais dû me montrer plus patient. C'est un peu comme un grand frère que j'aurais voulu vous parler, un grand frère qui savait qu'il allait vous faire mal.

Thomas. — Pour mon bien, naturellement ?

L'Inconnu. — Oui. Je suis venu essayer de briser quelque chose qui vous est très précieux. Je savais que ce ne serait pas sans heurts. Votre réaction n'est d'ailleurs pas dénuée de noblesse.

Thomas. — Je n'ai que faire de votre appréciation.

L'Inconnu. — Laissez-moi tenter encore de vous convaincre.

Thomas. — Vous perdez votre temps.

L'Inconnu, *pressant*. — Mais puisque vous êtes certain que rien ne saura ébranler votre confiance en Solange. Vous en êtes certain, n'est-ce pas ?

Thomas. — Absolument certain.

L'Inconnu. — Alors, que craignez-vous ? Laissez-moi vous raconter ce qui vous attend si, après m'avoir quitté, vous vous engagez dans cette avenue, à gauche...

Thomas. — Soit !... Racontez !

L'Inconnu. — Deux heures sonnent et, le cœur battant, vous arrivez devant la villa de Solange. Vous franchissez la grille du jardin. Vous faites le tour de la maison. Devant la fenêtre du salon, vous faites jouer votre lampe électrique. Le signal. Solange répond en éteignant la petite lampe du salon. Un rétablissement et vous êtes sur le rebord de la large fenêtre qui, comme prévu, est ent'ouverte Vous la poussez, vous entrez et...

(*Deux coups de revolver séparés par un court intervalle.*)

Thomas. — Que s'est-il passé ?

L'Inconnu. — Que s'est-il passé ? Rien. Nous sommes toujours là, devisant près du réverbère. Tout est encore possible. Tout dépend encore de nous. Ces coups de revolver que vous avez entendus... Vous les avez entendus, n'est-ce pas ?... C'est l'avenir... C'est votre avenir de gauche, si j'ose dire.

Thomas. — Comment ?

L'Inconnu. — C'est l'avenir que vous vous serez fait vous-même si vous choisissez la rue à gauche.

Un avenir très court, car dès le premier coup de revolver vous serez un homme mort.

THOMAS. — J'accepte de risquer ma vie pour Solange.

L'INCONNU. — Pour Solange qui, elle, ne songe qu'à votre mort, qui vous a attiré dans un guet-apens, afin de vous dépouiller de votre argent...

THOMAS, *un temps.* — Ha ! ha ! ha ! Laissez-moi rire. Cette fois vous avez forcé la dose. Vous perdez d'un coup tout votre crédit. J'avoue que, si vous ne m'aviez pas convaincu, vous m'aviez un peu troublé, impressionné, et ces coups de feu dans la nuit tombaient à point, des ratés de moteur probablement. Mais vous en avez trop fait, et je ne marche plus. Je ne sais pas quel intérêt vous pousse à me faire renoncer à Solange, mais vous avez perdu. Définitivement perdu. D'ailleurs, pour vous rassurer, puisque ma vie semble vous être chère, je vais vous faire une confidence. Je suis armé. (*Il sort un revolver de sa poche.*) Je tire très bien. Vous voilà tranquille ?

L'INCONNU. — C'est Solange qui vous a conseillé de prendre ce revolver ?

THOMAS. — Oui. C'est Solange justement. Curieux guet-apens où on conseille à sa victime d'être prudent et bien armé.

L'INCONNU. — Bien armé, mais incapable de tuer, n'est-ce pas ?

THOMAS. — Pour Solange, je suis capable de tout.

L'INCONNU. — Y compris ? (*Geste vers le revolver.*)

THOMAS. — Oui.

L'INCONNU. — Bravo ! Mais savez-vous seulement que l'arme fait partie du programme, comme la clé cachée par le mari jaloux, comme la fenêtre entr'ouverte, comme les trois millions en espèces qui garnissent vos poches ?

THOMAS. — Ah ! vous êtes aussi au courant pour l'argent. Et tout cela ferait partie du programme, quel programme ?

L'INCONNU. — De votre assassinat ! Je me tue à vous le dire ! Vous vous introduisez par la fenêtre dans une maison. On vous prend pour un cambrioleur, et on vous abat. C'est clair, non ?

THOMAS, *incrédule.* — Quel machiavélisme !

L'INCONNU. — Vous en avez de bonnes ! Une fois mort vous serez tranquille, vous ! Mais eux, Solange et son mari, il faudra qu'ils se tirent d'affaire, l'enquête policière, le juge d'instruction...

THOMAS, *ironique.* — Dieu, que de soucis !

L'INCONNU. — Heureusement il y a le cas de légitime défense... N'importe qui a le droit de tuer s'il se trouve en danger...

THOMAS, *même jeu.* — Parfait ! Ce roman policier est parfait ! Malheureusement, je n'en crois pas un mot.

L'INCONNU, *furieux.* — Si jamais j'ai rencontré un entêté...

THOMAS, *le coupant.* — Ah, non, n'insistez pas. Vous avez manqué votre coup, faites bonne figure.

L'INCONNU. — Mais puisque je vous assure...

THOMAS, *bienveillant.* — Soyez beau joueur. Le gag était parfait. Je ne vous en veux pas d'ailleurs. Vous m'avez fait passer un quart d'heure amusant... Alors, à l'occasion... (*Il le salue ironiquement.*)

L'INCONNU, *d'une voix changée.* — Ne partez pas encore... Je vous en prie...

THOMAS, *troublé tout de même par le ton de sa voix.* — Mais qu'est-ce qui vous arrive ? Décidément, vous avez l'air de prendre ce conte au sérieux.

L'INCONNU, *lentement.* — Je ne vous demande que de m'écouter attentivement cinq minutes. (*Sur un mouvement de Thomas, il ajoute.*) Sans m'interrompre...

THOMAS. — Soit... Après tout, c'est une façon comme une autre de tuer le temps...

L'INCONNU. — Vous avez des mots heureux... A l'heure actuelle, tout doit être déjà prêt pour votre assassinat... Je vois Solange et François dans le salon...

THOMAS. — Ah ! Il s'appelle François...

L'INCONNU. — François est assis dans un fauteuil, placé de telle façon qu'on ne puisse le voir de la fenêtre. Solange, au contraire, est bien en vue, dans la lumière de la petite lampe... Des deux, c'est François qui est le plus nerveux. Evidemment, c'est lui qui doit vous tuer. Ce sera la première fois qu'il tuera un homme. Et maintenant que l'heure approche...

(*Pendant cette dernière réplique, s'est éclairé petit à petit un salon dans lequel Solange et François sont dans les positions décrites par Pierre. Le carrefour s'est obscurci puis a disparu complètement.*)

SCÈNE II

FRANÇOIS, *à voix basse.* — Lance-moi une cigarette.

SOLANGE, *très calme.* — C'est imprudent.

FRANÇOIS, *à voix haute.* — Je t'ai demandé une cigarette !

SOLANGE. — Chut ! Tu es fou. (*Elle lui lance une cigarette.*) Il pourrait t'entendre. Il est peut-être là, à guetter. (*Il allume sa cigarette. Un silence.*) François ! N'oublie pas ! Tu ne dois tirer qu'une fois. Si tu le rates, tout est fini.

FRANÇOIS. — Je sais.

SOLANGE. — Où viseras-tu ?

FRANÇOIS. — Oh ! Laisse tomber, veux-tu ?

SOLANGE. — Il vaut mieux avoir tout prévu. Tant de choses dépendent de cette minute.

FRANÇOIS. — Tu as un sang-froid... effrayant.

SOLANGE. — Tu aimerais mieux que je pique une crise de nerfs ?

(*Un temps.*)

FRANÇOIS. — Jusqu'où m'as-tu entraîné, Solange ! Te rends-tu bien compte de ce que je vais faire tout à l'heure ?

SOLANGE. — Tu vas te défendre contre un homme qui aura pénétré dans ta maison comme un voleur...

FRANÇOIS. — Et il faudra que je le tue !...

SOLANGE. — ... Un homme armé qui entre par la fenêtre.

FRANÇOIS. — Je serai un assassin, Solange !

SOLANGE. — Tu seras en cas de légitime défense.

FRANÇOIS. — C'est toi qui a machiné tout cela.

SOLANGE. — Tu sais bien que nous n'avons pas le choix.

FRANÇOIS. — Au moment de tuer un homme qui ne vous veut aucun mal, on a toujours le choix.

SOLANGE. — Aucun mal n'est pas tout à fait exact, puisqu'il veut m'emmener et qu'il est armé. Mais enfin c'est ton droit d'hésiter. Choisis. Pour moi, c'est égal. Si tu ne le tues pas, je pars avec lui. Je profiterai de son argent tout aussi bien.

FRANÇOIS. — Ce n'est pas vrai. Tu ne ferais pas cela.

SOLANGE, *très nette.* — Je le ferai certainement. Alors réfléchis bien. Pour toi, ce n'est pas égal. Tu sais ce qui t'attend demain si tu n'as pas l'argent.

FRANÇOIS. — Solange ! Tu ne penses pas ce que tu dis, n'est-ce pas ? Tu ne me quitterais pas, même si... Solange ! Tu m'aimes, n'est-ce pas ? Jure-moi que...

SOLANGE. — Ce n'est pas le moment des serments.

FRANÇOIS. — Je ne peux accepter de te perdre, Solange...

SOLANGE. — Alors, je me demande pourquoi tu hésites à faire quelque chose qui va nous lier définitivement. Nous serons complices, François.

FRANÇOIS. — Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait pour toi, tu sais bien.

SOLANGE. — Mais non, tu as suivi ta pente naturelle. Moi, je t'admirais... et j'ai pris goût à la vie oisive, à l'argent facile, aux jeux dangereux.

FRANÇOIS. — Solange ! Dis-moi que tu m'aimes, sinon plus rien n'a de sens pour moi, comprends-tu ? Solange ! Je vais tuer un homme pour toi, tout à l'heure !...

SOLANGE. — A la bonne heure. Maintenant, tais-toi. Il est deux heures, et il est toujours ponctuel. Ecoute.

(*On entend un bruit de pas au dehors. Lumière d'une torche électrique qui balaye la fenêtre. Solange éteint la lampe. On aperçoit la silhouette de Thomas sur le rebord de la fenêtre. Il pousse la fenêtre, entre.*)

THOMAS, *bas.* — Solange ! Solange...

(*Coup de revolver. Thomas tombe.*)

SOLANGE. — Vite. Son revolver. Le second coup.

(*François se penche sur le corps de Thomas, se relève, tire un coup de revolver dans le mur de la chambre. Aussitôt Solange allume la lumière.*)

FRANÇOIS, *il a un revolver dans chaque main.* — Eteins !

SOLANGE. — Mais non, tu sais bien que...

FRANÇOIS. — Eteins, je te dis ! (*Solange éteint. Un temps. François gratte une allumette.*) Bon. Tu peux allumer.

SOLANGE. — Il est mort ?

FRANÇOIS, *près du corps.* — Oui. Il est mort.

SOLANGE. — Essuie son revolver avec ton mouchoir et remets-le dans sa main droite... (*François fait automatiquement ce que lui ordonne Solange.*) Tu peux poser ton revolver.

FRANÇOIS, *posant le revolver.* — Oui.

SOLANGE. — Et, maintenant, appelle la police.

FRANÇOIS, *il forme un numéro, puis.* — Allô !... Police ? Il est arrivé un accident... quelque chose de très grave... Comment ? Ah, oui ! François Arthus, 89, avenue des Acacias. Oui, c'est cela... Un voleur qui essayait de pénétrer chez moi. J'ai tiré. Je crois l'avoir tué. Oui, merci. (*Il raccroche.*) Ils seront là dans cinq minutes.

(*Pendant le coup de téléphone, Solange s'est penchée sur le cadavre et l'a fouillé méthodiquement. Elle se redresse avec un portefeuille et un paquet qu'elle a sorti de la poche extérieure du veston. Elle défait le paquet. Il contient des liasses de billets de banque. Elle en tend une partie à François qui s'est assis dans le fauteuil.*)

SOLANGE. — Tiens, compte. (*Tous deux se mettent à compter.*) J'en ai quatorze.

FRANÇOIS. — Et moi seize.

SOLANGE. — Ça fait bien trois millions.

FRANÇOIS. — Il était honnête et généreux...

SOLANGE. — Allons, ce n'est pas le moment de t'attendrir, ni de faire son éloge funèbre...

FRANÇOIS. — Je peux tout de même dire que c'est un type chic et régulier...

SOLANGE. — C'était...

FRANÇOIS. — Quoi ?

SOLANGE. — Tu as dit, c'est ; je dis c'était, voilà tout.

FRANÇOIS. — Tu es cynique, tu sais...

SOLANGE. — Je ne l'ai pas toujours été, je le suis devenue, tu sais comment...

FRANÇOIS. — Bon, n'en parlons plus...

SOLANGE. — Pourquoi ? Ce qui est fait est fait ; je ne regrette rien.

(*François, qui regarde le corps, a un frisson et un soupir étouffé, presque un gémissement. Solange, surprise, légèrement inquiète.*)

Tu trembles, tu vas te trouver mal ?

FRANÇOIS, *réagissant.* — Non, ça va. (*Il va se verser un verre de whisky qu'il avale d'un trait.*) Ce n'est rien. C'est fini.

SOLANGE. — François, n'oublie pas ta version de l'histoire : Tu as entendu du bruit, tu t'es levé, tu as pris ton revolver, et, quand tu es entré dans le salon, cet inconnu t'a tiré dessus et tu as riposté presque par réflexe, un point c'est tout. Et tu ne sais rien d'autre...

FRANÇOIS. — Oui, bien sûr. Pourquoi dis-tu ça ?

SOLANGE. — Parce que, s'ils posent d'autres questions, tout est possible, c'est moi qui répondrai.

FRANÇOIS. — Qu'est-ce que tu répondras ?

SOLANGE. — Ça ne te regarde pas, n'pense pas. Tu ne sais rien.

FRANÇOIS. — Comme tu veux.

SOLANGE. — Bon. Maintenant prends cet argent et va vite le cacher, tu sais où ?

FRANÇOIS, *fait un signe d'assentiment, prend le paquet et va vers la porte ; sur le point de sortir il s'arrête un instant.* — Tu es contente maintenant de ton... complice ?...

(*Solange qui lui tourne le dos ne répond pas et il sort. Solange demeure immobile et silencieuse. Pendant un long moment elle contemple le mort avec intensité, comme prise de vertige. Puis se détourne, se reprend comme si elle retrouvait ses esprits, sourit et lentement allume une cigarette. Une sonnerie retentit. La scène s'éteint, on entend la voix de Thomas.*)

THOMAS. — Et après ?

SCÈNE III

La scène s'éclaire à nouveau, on retrouve Thomas et Pierre sous le réverbère.

L'INCONNU. — Et après !... Vous êtes comme un enfant ! Je vous raconte ce qui est prévu, ce que je sais, je n'invente rien. Il ne s'agit pas d'un conte de fées... Que voulez-vous encore ?... Que je vous décrive l'arrivée des policiers... ?

THOMAS, *détendu.* — Oh ! C'est vrai, j'avais oublié qu'il s'agissait de mon propre meurtre, je m'étais

intéressé à votre histoire... Que voulez-vous, je suis incurablement léger.

L'INCONNU. — Je me demande si vous n'êtes pas incurablement idiot.

THOMAS, *conciliant.* — Bon, ne vous fâchez pas, je plaisantais...

L'INCONNU. — Mais c'est justement ce qui m'exaspère. Moi, je ne plaisante pas.

THOMAS, *changeant de ton.* — Si vous ne plaisantez pas, vous avez tort, car moi aussi, je pourrais me fâcher.

L'INCONNU. — La vérité blesse évidemment.

THOMAS. — De quelle vérité parlez-vous ?

L'INCONNU. — De ce que je viens de vous raconter.

THOMAS, *en place.* — Dites-moi, mon ami, vous tenez absolument à ce que je vous casse la figure ?

L'INCONNU. — Comment ?

THOMAS. — Croyez-vous que je vous aurais laissé débiter vos infâmes calomnies si je les avais prises une seconde au sérieux.

L'INCONNU. — Vous ne voulez pas entendre raison ?

THOMAS. — Je ne sais pas les mobiles qui vous poussent, si vous êtes un plaisantin de mauvais goût, ou un amoureux déçu qui se venge, mais je vous trouve ignoble, bassement ignoble. Il y a d'autres façons de réagir que de salir une femme qui vous a repoussé.

L'INCONNU. — J'essaye de vous sauver, c'est tout !

THOMAS. — Me sauver en me présentant Solange comme un être odieux, sans scrupules, sans cœur, une espèce de chienne sanguinaire !

L'INCONNU. — Je vous ai montré Solange telle qu'elle est. Mais vous voyez les choses d'une manière peut-être un peu sommaire, Solange n'est pas...

THOMAS. — Solange est un être noble et droit... Je ne prétends pas être un grand connaisseur en matière de femmes, mais il y a des choses qui frappent comme l'évidence. Je me demande même si nous parlons de la même personne. Vous connaissez une femme qui s'appelle Solange, j'en connais une autre. Il ne s'agit que d'un malheureux quiproquo entretenu par deux ou trois coïncidences...

L'INCONNU. — Et ces personnes habitent, toutes deux, 89, avenue des Acacias ? Et elles ont, toutes deux, rendez-vous cette nuit ? Curieuses coïncidences...

THOMAS. — Vous êtes un ignoble salaud. Je ne vous ferai même pas l'honneur de vous envoyer une paire de claques ? Tout simplement, vous n'existez pas pour moi. Vous êtes une larve, qui vous complaisez dans l'ordure, et, bien entendu, comme tous ceux de votre espèce, vous vous attaquez à une femme de préférence, et lâchement, quand elle n'est pas là pour se défendre. Malheureusement pour vous, tout cela n'a aucune prise sur moi. Vous n'existez pas.

L'INCONNU. — Oh si ! j'existe fichrement. Je vous l'ai dit : on ne se débarrasse pas aussi facilement d'un fantôme.

THOMAS. — Allez-vous-en, ou je vous assomme !

(*Il se précipite sur l'Inconnu, les deux hommes luttent un instant, puis l'Inconnu parvient à le maîtriser.*)

L'INCONNU. — Allons ! du calme. Vous voyez bien que j'existe. Mais je n'ai pas peur. Vous ne pouvez plus vous passer de moi. Vous savez que je suis venu pour vous sauver. Et que je ne peux pas me fâcher contre vous. L'homme qui se noie se débat dans les bras de son sauveteur. Il le frappe, le griffe, l'étrangle. Mais on ne se fâche pas contre un homme qui se noie. On cherche à le maîtriser et à lui faire entendre raison.

(*Thomas va s'asseoir sur un bac et se prend la tête dans les mains.*)

Mais oui. Rassemblez vos souvenirs. Vos chers souvenirs. Ce sont eux qui peuvent ranimer votre confiance et votre certitude. Et vous avez besoin de les ranimer. Cela se passait à Menton ? N'est-ce pas ? Sur la terrasse de l'Hôtel Majestic. Solange vous est apparue pour la première fois.

THOMAS, *comme se parlant à lui-même.* — Elle avait une démarche de reine. Et quel port de tête ! Peu de femmes savent porter la tête droite. Elle promenait sur les gens un regard paresseux, qui tout à coup devint précis. Elle me regardait. Elle s'est arrêtée même un instant. Puis elle est passée. Le trouble qui s'est emparé de moi ne m'a pas quitté de tout le jour. Elle était près de moi. Ce regard me l'avait rendue toute proche. Tout le jour sa voix grave me parlait, son pas accompagnait le mien. J'étais en plein rêve...

L'INCONNU. — Le coup de foudre. Et le soir quand vous êtes entré dans votre chambre, éclairée par un rayon de lune... complice...

SCÈNE IV

La lumière du réverbère s'éteint. On voit apparaître une chambre d'hôtel éclairée par la lune. Solange se détache en silhouette sur la fenêtre. Thomas entre dans la chambre.

SOLANGE. — N'allumez pas... s'il vous plaît.

THOMAS. — Excusez-moi. Je me suis trompé de chambre peut-être.

SOLANGE. — Non. C'est bien la vôtre. Voulez-vous me pardonner la liberté que j'ai prise ?... De cette chambre, on voit la mer. J'adore la mer.

THOMAS. — Et de la vôtre ?

SOLANGE. — Elle est au rez-de-chaussée. C'est trop bas.

THOMAS. — Trop bas ?

SOLANGE. — Oui. Les lambercianas me la cachent. Me permettez-vous de regarder la mer encore quelques instants ?

THOMAS. — Mais bien entendu. (*Un temps.*) Votre présence ici ne m'étonne qu'à moitié. Je savais que vous viendriez vers moi, d'une manière ou d'une autre.

SOLANGE, *distraite, le dos tourné.* — Vraiment ?

THOMAS. — Oui. Depuis ce matin, je le savais.

SOLANGE. — Depuis ce matin ?

THOMAS. — Vous êtes entrée dans ma vie, ce matin, par effraction.

SOLANGE, *sursaute.* — Pardon ?

THOMAS. — C'est bien votre voix.

SOLANGE, *se retourne.* — Ma voix ?

THOMAS. — Oui. C'est bien avec cette voix que vous me parlez depuis ce matin.

SOLANGE. — Je vous parlais ?...

THOMAS. — Madame. Je vous aime.

SOLANGE. — Moi, je ne vous connais pas.

THOMAS. — Moi, je vous connais.

SOLANGE. — Ah ? (*Mais comme si elle avait vu quelque chose au dehors, elle se détourne et n'écoute plus.*)

THOMAS. — Je vous connais très bien. Votre démarche, vos gestes, vos longues mains. Votre voix et surtout votre regard... (*Mais Solange, face à la fenêtre, allume une torche électrique, puis l'éteint, allume de nouveau... On comprend qu'elle fait un signal ; par exemple deux brèves, puis deux longues.* Que faites-vous ?

SOLANGE. — Je m'amuse. Vous voyez. Je fais joujou avec ma lampe.

THOMAS. — Expliquez-moi votre jeu.

SOLANGE. — Oh ! C'est sans intérêt. D'ailleurs j'ai fini. (*Elle s'est écartée de la fenêtre.*) Vous pouvez allumer.

THOMAS. — Je n'y tiens pas.

SOLANGE. — Je ne veux pas vous déranger plus longtemps. Merci beaucoup pour votre hospitalité. (*Elle se dirige vers la porte.*)

THOMAS. — Vous ne me dérangez pas du tout, ne partez pas... Je vous en prie.

SOLANGE. — Il faut que je m'en aille.

THOMAS, *il se met en travers de la porte.* — Ah non ! Pas si vite !

SOLANGE. — De quel droit... ?

THOMAS. — Justement. Maintenant, j'ai des droits sur vous.

SOLANGE. — Des droits ? (*Elle allume la lumière.*)

THOMAS. — Oui. Des droits qui résistent même à la lumière.

SOLANGE. — Que voulez-vous dire ?

THOMAS. — Je vous ai dit que je vous aimais. Pourtant, je n'aurais peut-être rien tenté pour vous approcher. Mais vous êtes venue de vous-même. Vous êtes venue, comment dire ? très près. Les distances sont rompues. Le personnage mystérieux, et fantaisiste, que vous jouez depuis tout à l'heure, est un masque trop fragile, trop grossier aussi, pour qu'il puisse vous protéger efficacement. Vous êtes là, tout près, derrière le leurre. Je sais que je peux vous atteindre. Et vous ne m'échapperez pas. Tant que vous ne m'aurez pas donné la vraie raison de votre présence ici.

SOLANGE. — Ah ! C'est cela. Vous avez compris que je faisais un signal et vous voulez en comprendre le sens... Mon Dieu Si cela vous fait plaisir. En effet, je vous dois bien cela. Vous m'avez accueillie... ou plutôt acceptée si gentiment. Eh bien ! il s'agissait d'un pari. J'avais parié avec des amis que je n'aurais pas peur de m'introduire dans une chambre qui ne m'appartient pas. Nous avions convenu d'un signal. Et voilà ! (*Elle se dirige vers la porte.*)

THOMAS, *lui barrant de nouveau la route.* — Non.

SOLANGE, *voulant passer outre.* — Oh ! vous m'ennuyez. Vous n'allez tout de même pas me retenir de force.

THOMAS. — Si. (*Il ferme la porte à clef et met la clef dans sa poche.*) Comme un grand méchant loup.

SOLANGE, *après un temps, va s'asseoir dans un fauteuil.* — Comme vous voudrez.

THOMAS. — Vous ne criez pas ? Vous n'appelez pas au secours ?

SOLANGE. — Je n'ai pas peur.

THOMAS. — Vous avez raison. Je ne vous ferai aucun mal. Je vous écoute.

SOLANGE. — Oh ! Après tout, je vais vous dire la vérité. J'avais cru que vous vous contenteriez d'une fable. Vous aviez l'air si crédule...

THOMAS. — Je suis très crédule.

SOLANGE. — Vous vous prétendiez aussi amoureux...

THOMAS. — Je suis très amoureux.

SOLANGE. — En tout cas, vous n'avez la tête ni d'un policier, ni d'un indicateur, et je vois bien que vous ne me laisserez partir que lorsque vous serez sûr que je ne vous ai pas trompé. Alors, voilà. Il s'agit de contrebande. De la colline on m'a fait un signal, dès que la patrouille de la douane est passée. Et j'ai transmis le signal à un bateau au large, qui n'attendait que cela pour envoyer les canots à terre, les canots pleins de marchandise contingentée. C'est pourquoi j'avais besoin d'une chambre donnant sur la mer, au premier étage. Vous vous en doutiez, n'est-ce pas ?

THOMAS. — Pas le moins du monde. Ainsi vous êtes...

SOLANGE. — Oui. Une aventurière. Une personne malhonnête, que vous ne voudrez sûrement plus fréquenter, que vous pouvez livrer à la police, qui s'est remise entièrement entre vos mains. Me laisserez-vous partir maintenant ?

THOMAS, *très doucement.* — Je vous ai demandé la vraie raison de votre venue ici.

SOLANGE. — Mais je vous l'ai dite. Laissez-moi partir à la fin. (*Et, comme Thomas ne bouge pas et garde le silence, elle va se rasseoir dans le fauteuil, découragée, lasse, à bout de nerfs.*)

THOMAS. — Peut-être après tout ne la connaissez-vous pas ?

SOLANGE, *sursautant.* — Quoi ?

THOMAS. — La vraie raison.

SOLANGE. — Comment ?

THOMAS. — Vous êtes venue, parce que nous sommes liés l'un à l'autre. Si ce n'était pas ainsi, je n'aurais sûrement pas osé vous parler comme je vous parle ni agir comme j'agis. Je suis plutôt timide et vous êtes plutôt... intimidante... Mais, ce matin, vous m'avez regardé et...

SOLANGE, *levant la tête.* — C'était vous ? Ah oui, en effet, je vous reconnais. Eh bien, voyez-vous, je vous avais oublié.

THOMAS. — C'est sans importance. (*Il s'assied.*)

SOLANGE. — Comment ? Cela prouve que vous me prêtez des sentiments que je n'ai pas. Je ne vous aime pas du tout.

THOMAS. — Il vous faudra peut-être quelque temps pour le découvrir. Pourtant, vous êtes venue dans ma chambre.

SOLANGE. — Je vous ai dit pourquoi.

THOMAS. — Il y a six chambres au premier étage qui donnent sur la mer.

SOLANGE. — C'était la seule qui fût occupée par un homme seul.

THOMAS. — Vous aviez pris vos renseignements ?

SOLANGE. — Bien sûr.

THOMAS. — Et pourquoi vous fallait-il un homme seul ?

SOLANGE. — Parce qu'on peut toujours s'entendre avec un homme seul. (*Intentionnellement.*) Enfin, moi, j'arrive toujours à m'entendre avec un homme seul.

THOMAS. — Comment vous appelez-vous ?

SOLANGE. — Solange.

THOMAS, *doucement.* — Solange... Il ne faut pas vous donner tout ce mal pour essayer de me choquer, de m'écarter de vous... Vous êtes une aventurière, bon, mais tout cela n'est qu'un jeu, un jeu d'enfant, auquel vous continuez à jouer par habi-

tude ; d'autres, à force d'absorber des whiskies d'un air impassible, finissent par devenir des ivrognes, quand ils perdent leur jeunesse. Ne vous offensez pas ! Je n'ai jamais pu m'empêcher de chercher dans les adultes les enfants qu'ils étaient... Ils devaient vous en imposer, quand vous étiez gamine, ces jeunes gens au visage immobile qui avalaient de l'alcool ou perdaient au poker sans qu'un trait de leur visage ne bouge, qui parlaient un langage elliptique et ne vous invitaient que pour des danses lentes... Moi j'étais un garçon sportif et gai qui rêvait d'amour, un amour que je me représentais comme une rencontre... Cela paraît un peu stupide pour un homme de notre époque, même pour un jeune homme, de parler d'un premier amour... mais comme ça : vous êtes mon premier amour, Solange, il m'est facile de vous le dire parce que c'est vrai et que toute ma vie j'attendais ce moment.. Solange... me croyez-vous ?

SOLANGE. — Oui, je vous crois... Mais vous vous êtes trompé... Je suis trop loin de vous... Oui, j'ai parcouru un chemin qui m'a menée loin, très loin des hommes de votre espèce...

THOMAS. — Les hommes de mon espèce ?

SOLANGE. — Vous êtes quelqu'un à qui on ne peut même pas mentir. Mais, bien entendu, vous ne savez pas comme c'est dangereux avec moi, la vérité...

THOMAS. — Si, je le sais... Je l'ai tout de suite senti en vous regardant... et j'en suis resté le souffle coupé... Oui, vous êtes dangereuse... parce qu'il y a en vous une force qui vous pousse jusqu'au bout des choses... oui, vous êtes rapide, impitoyablement nette... comme la mort...

SOLANGE. — Et cela vous fascine ?

THOMAS. — Oui. Tout ce qui est médiocre, tout ce qui est hésitant s'effrite en votre présence, comme les matières impures dans la flamme... C'est pour cela que je n'ai pas pu faire autrement que de vous dire tout de suite : je vous aime.

SOLANGE. — C'est un conte de fées...

THOMAS. — Solange, je vous en prie, ne parlons plus... Venez vers moi, Solange, venez vers moi, c'est tout simple...

(*Solange se lève et, gravement, s'approche de lui. Noir. Le réverbère s'allume. Thomas est toujours assis.*)

SCÈNE V

L'INCONNU. — Oui. C'est une scène émouvante. J'avoue qu'on résisterait difficilement à de tels accents. Certainement, c'est le rêve de beaucoup de femmes, qu'on leur parle ainsi, qu'on les aime ainsi. Beaucoup de femmes, après cela, vous auraient aimé de tout leur cœur. Beaucoup de femmes, mais pas Solange !

THOMAS, *levant la tête.* — Comment ?

L'INCONNU. — Je dis : Pas Solange

THOMAS. — Alors, vous n'avez pas compris. Vous n'avez rien compris. Vous dites des généralités qui n'ont aucun sens. Beaucoup de femmes... cela n'a pas de sens. Il s'agit d'une histoire. Une histoire unique. Celle qui nous lie, Solange et moi. Nous sommes liés, entendez-vous ? Rien ne peut nous séparer.

L'INCONNU. — Vous vous êtes pourtant bien séparés après cette première nuit.

THOMAS. — Solange devait aller prévenir son mari qu'elle le quittait pour me rejoindre. Une séparation peut se faire avec correction et délicatesse. Elle ne voulait pas le laisser dans l'inquiétude.

L'INCONNUE. — Mais elle n'est pas venue vous rejoindre.

THOMAS. — Son mari était malade. Elle a décidé d'attendre sa guérison.

L'INCONNU. — Non.

THOMAS. — Comment ?

L'INCONNU. — Je dis non. François n'était pas malade. Je le sais. J'étais là.

THOMAS. — Vous étiez là ? Quand ?

L'INCONNU. — Quand Solange est rentrée, François, lui, venait de sortir. Il était en pleine forme. Solange aussi d'ailleurs.

THOMAS. — Que voulez-vous insinuer ?

L'INCONNU. — Elle était très contente de son voyage à Menton...

THOMAS. — Elle vous l'a dit ?

L'INCONNU. — Naturellement ! Nous sommes très amis !

THOMAS. — Comment saviez-vous qu'elle était allée à Menton ?

L'INCONNU. — Voyons ! Vous avez oublié ?... Contrebande !

THOMAS. — Ah ? vous faites partie de l'organisation.

L'INCONNU. — Mais oui. (*Un temps.*) Elle m'a aussi parlé de vous.

THOMAS. — De moi ?

L'INCONNU. — Oui.

THOMAS. — Qu'a-t-elle pu vous dire ?

L'INCONNU. — Votre petite aventure.

THOMAS. — Elle vous a raconté ?

L'INCONNU. — Oh ! avec beaucoup moins de lyrisme que vous, mais avec plus d'humour !

THOMAS. — Si elle se moquait de moi, elle n'aurait eu aucune raison de me revoir.

L'INCONNU. — Que si ! Elle a dit : C'est un type qui pourrait nous être utile, il s'agit de le tenir en laisse.

THOMAS. — Vous mentez ! Vous ne savez rien. Elle ne vous a rien dit.

L'INCONNU. — Comment aurais-je su votre rencontre sur la terrasse, puis dans votre chambre, le clair de lune, et bien d'autres détails que vous avez omis dans votre récit ?

THOMAS. — Par exemple ?

L'INCONNU. — Par exemple... (*Il lui parle à l'oreille.*) J'ai beaucoup ri... Vous êtes convaincu ?

THOMAS, *atterré.* — Elle ne pouvait pas vous dire cela.

L'INCONNU. — Comment l'aurais-je su alors ?

THOMAS. — Je ne sais pas. Solange tient un journal, peut-être...

L'INCONNU. — Ha ! ha ! Laissez-moi rire ! Un journal ! Solange !

THOMAS. — Vous avez lu mes lettres !

L'INCONNU. — On ne devrait jamais lire les lettres d'amour qui ne vous sont pas destinées... même les plus belles prêtent à rire.

THOMAS, *l'agrippant.* — Salaud, tu les as volées !

L'INCONNU. — Non, elle me les a lues. Elle n'aurait pas dû. Là, je trouve que Solange a manqué de tact...

(*D'un coup de poing, Thomas l'envoie rouler par terre.*)

RIDEAU

ACTE II

SCÈNE I

L'Inconnu est assis sur le banc. Il se frotte le menton. Thomas marche de long en large, sans regarder l'Inconnu.

THOMAS. — Je vous fais mes excuses. Je n'avais pas à vous frapper. Après tout, c'est votre droit de penser ce que vous voulez de Solange. C'est votre droit aussi de mentir à son sujet. C'est à moi de ne pas vous écouter ou de ne pas vous croire. Je me suis laissé emporter et... (*S'arrêtant devant l'Inconnu.*) Au fait, vous avez l'air bien bâti, aussi fort que moi. Pourquoi ne vous êtes-vous pas défendu ?

L'INCONNU. — Je suis venu ici pour vous sauver. Et non pas pour me battre avec vous.

THOMAS. — Oui. C'est ce que vous répétez depuis le début. (*Il se remet à marcher.*) Voulez-vous accepter mes excuses.

L'INCONNU. — Bien sûr. Il n'y a pas d'offense entre nous.

THOMAS, *parlant avec effort.* — Tout compte fait, je crois que le mieux serait de vous laisser vider votre sac. Quelles que soient vos raisons, que vous cherchiez à me servir ou à me nuire, vous n'avez pas tout dit. Voulez-vous continuer ? Et aller jusqu'au bout ! Je vous le demande. Jusqu'au bout ! Je vous promets de me dominer, de ne plus me laisser aller à des violences regrettables.

L'INCONNU. — Peu importe, ce n'est pas cela qui m'arrêterait. (*Conciliant.*) Je ne dis pas cela pour vous provoquer.

THOMAS. — Bon ! Où en étions-nous ? Qu'aviez-vous encore à me dire ?

L'INCONNU. — Eh bien ! J'étais en train de vous apprendre qu'à son retour de Menton, Solange nous avait tout raconté. A vrai dire, non. A François, elle n'a pas tout dit. Il est très jaloux. Elle lui a seulement appris qu'elle avait fait votre connaissance et que vous étiez fort épris. Mais, à moi, elle ne peut rien cacher.

THOMAS. — Enfin, qu'êtes-vous pour Solange ?

L'INCONNU. — Un ami, je vous l'ai dit. Presque un ami d'enfance.

THOMAS. — Curieuse conception de l'amitié !

L'INCONNU. — La vie n'est pas si simple et l'amitié n'empêche pas la clairvoyance. Au contraire. J'aime mes amis tels qu'ils sont, malgré leurs défauts. J'ai beaucoup d'effection pour Solange, malgré ses singularités... et pour François.

THOMAS. — Vous avez de l'affection pour elle et vous vous acharnez à la trahir.

L'INCONNU. — Il n'est pas question de trahir. En essayant de vous sauver, je cherche surtout à l'empêcher de commettre un crime. Comprenez-moi. Je ne tente pas non plus de vous détourner de Solange. Mais aimez-la, elle, telle qu'elle est, et non pas à l'apparence trompeuse sous laquelle elle s'est présentée à vous. Aimer une apparence, une illusion, n'a jamais été bon pour la santé...

THOMAS. — Vous m'excuserez si je persiste à croire que je connais Solange sous son vrai jour, que j'aime une femme bien réelle, et non pas une chimère, que son amour pour moi est réel aussi, et que c'est la Solange que vous me présentez qui est fausse, pervertie par de mauvaises influences, contrainte de jouer un jeu auquel elle s'est laissé prendre, et elle est bonne joueuse. Mais je suis sûr qu'elle n'aspire qu'à une chose : partir avec moi pour se libérer, pour être enfin elle-même. Vous ne savez pas tout. Elle est revenue me voir... souvent.

L'INCONNU. — Je suis courant. Il fallait bien « entretenir la flamme ».

THOMAS. — Que vouliez-vous qu'elle vous dise, la vérité ? Elle était bien obligée de mentir...

L'INCONNU. — Par exemple, lorsqu'elle vous racontait que François avait été malade ?

THOMAS. — C'était un mensonge sans importance... Presque une... délicatesse... Une façon de couper court, sans explications désobligeantes...

L'INCONNU. — Même si c'était là le prétexte pour ne pas vous rejoindre ?

THOMAS. — Il lui fallait se détacher petit à petit. Elle ne pouvait pas encore m'offrir toute sa vie. Il s'y serait mêlé des souvenirs trop récents, des remords, peut-être des regrets. Elle me donnait provisoirement ce qu'elle pouvait : des rencontres, brèves, rares, mais de tout cœur, sans arrière-pensée.

L'INCONNU. — Toujours à Menton !

THOMAS. — C'était le lieu de notre rencontre, c'était merveilleux de nous y rendre, chacun de notre côté... comme vers une terre promise... Mettons que je sois romanesque...

L'INCONNU, *souriant.* — Vous l'êtes sans aucun doute... incorrigible...

THOMAS. — Comme vous êtes un incorrigible sceptique. L'important est de croire... Et je crois. Dès qu'elle me faisait signe, j'accourais pour la retrouver dans notre chambre...

L'INCONNU. — Au premier étage, sur la mer...

THOMAS. — Oui. Solange était toujours là avant moi. Elle m'attendait, quelquefois depuis des heures... Elle avait mis des fleurs fraîches dans les vases... Elle ne lisait pas, ne faisait rien. J'aime la voir demeurer ainsi sans rien faire, à penser...

SCÈNE II

La chambre de Menton s'éclaire. Solange est assise, rêveuse, près de la fenêtre. Elle entend un pas dans le couloir. Elle dresse l'oreille, se lève. La porte s'ouvre. Entre Thomas qui s'arrête et la regarde. Elle se lève et lentement vas vers lui, puis, d'un élan d'une sincérité et d'une spontanéité totales, se jette dans ses bras. Ils restent ainsi un long moment. Ce n'est pas seulement l'étreinte de deux êtres qui se désirent. On doit sentir beaucoup de tendresse, de confiance, l'espèce de sérénité des gens qui ont tout le temps devant eux.

THOMAS. — Solange... cela fait dix jours...

SOLANGE, *doucement.* — Je sais...

THOMAS. — Je voulais-te...

SOLANGE, *l'interrompant.* — Non, attends !... Ne dis rien. (*Un silence, pendant lequel elle cherche sa place, de sa tête sur son épaule, confiante et caressante.*) Il faut que je me réhabitue... (*Elle sourit.*)

THOMAS, *enjoué.* — Tu as besoin de te réhabituer avec moi ?

SOLANGE. — Oui... Non, plutôt au genre de bonheur que tu m'apportes, à la sécurité. N'oublie pas que je ne suis pas libre.

THOMAS, *même jeu.* — Tu ne me donnes guère l'occasion d'oublier...

SOLANGE. — Tu n'es pas jaloux... (*Thomas confirme de la tête en souriant.*) Mais, même si tu l'étais, je ne pourrais pas agir autrement. Je ne peux pas passer sous silence ce qui a été si totalement ma vie jusqu'ici. Je ne sais pas effacer. Je dois me libérer comme par une opération... même cruelle. Est-ce que tu me comprends ?

THOMAS, *lentement.* — Je te comprends, très profondément... bien que je sois différent de toi...

SOLANGE, *avec force.* — Il faut que tu sois différent. Surtout il ne faut à aucun prix que tu essayes de te « faire » à moi. Il faut absolument que je fasse toute seule tout le chemin...

THOMAS. — Il n'est pas encore fait ?

SOLANGE. — Il est loin d'être fait. Il s'agit de ma vie entière, Tom. Je suis terriblement sérieuse, tu sais... et je n'ai peur de rien.

THOMAS, *gai.* — Ça, je le sais.

SOLANGE, *très sérieuse.* — Tu sais qui est mon héroïne préférée ?... Lady Macbeth. C'est la seule femme avec qui je me sois toujours totalement identifiée.

THOMAS, *même jeu.* — Crime y compris ?

SOLANGE. — Oui, puisque l'homme qu'elle aimait était criminel. Elle aurait été la vertu même, l'abnégation même avec un autre... C'est ça pour moi, l'amour. Qu'est-ce qu'une femme sans l'homme ? Une plante arrachée, condamnée à se dessécher, quelle que soit sa vitalité et sa beauté. L'homme, c'est la terre. La femme pousse en lui ses racines, s'en nourrit : *elle vit de sa vie.* Pense ce que cette phrase banale contient de résonances...

THOMAS. — Honnêtement, je n'ai jamais pensé à tout cela. Comme tu es grave, Solange.

SOLANGE. — Oui, je suis grave. (*Temps.*) Cela t'ennuie.

THOMAS. — Non, tu me surprends un peu. D'ordinaire, les femmes redoutent la gravité, la fuient comme la peste.

SOLANGE, *secouant la tête, négativement.* — Non. Ce qu'elles redoutent, ce sont les conversations graves. La gravité leur est si naturelle, au fond, qu'elles ne s'en rendent même pas compte. C'est leur pain quotidien. Elles en jouent seulement comme les soldats héroïques jouent avec la mort, avec insouciance...

THOMAS, *lui baisant les mains.* — Tu es gentille pour les femmes... (*Temps, pensif.*) Alors, tu pousserais l'amour jusqu'au crime... (*Plus léger qu'il ne l'est.*) Il est vrai que, dans une certaine mesure, tu as fait tes preuves... (*Comme Solange a fait un léger mouvement, il retient ses mains.*) Ne te fâche pas... Je t'aime. (*Un temps. Sur un autre ton.*) C'est curieux, je viens de penser que je me ferais... facilement tuer pour toi...

(*Long silence.*)

SOLANGE, *doucement.* — Cela se dit beaucoup, mais, vois-tu, je suis sûre que, pour toi, c'est vrai. (*Temps.*) Mais est-ce que tu serais capable de tuer pour moi ?

THOMAS, *après un temps, lentement.* — Il faut d'abord savoir si, en général, on est capable de tuer.

SOLANGE, *doucement.* — Moi, je sais...

THOMAS, *ne voulant pas être sérieux.* — Tu es terrible !... (*Se secouant.*) Nous avons une façon étrange de parler d'amour tous les deux.

(*Depuis quelque temps, ils sont assis sur le divan. Solange petit à petit s'est allongée, ses épaules et sa tête dans les bras de Thomas.*)

SOLANGE. — Toutes les façons sont bonnes, tu ne trouves pas ! Il suffit d'être seule.

THOMAS. — Tu es bien comme ça ?

SOLANGE. — Oui.. très... (*Riant.*) Tu vois, je suis de ce genre de femmes qui, lorsqu'on les prie de s'asseoir, s'allongent.

THOMAS, *jouant le jeu.* — C'est exactement ce que je pense de toi, avoue que j'ai pour cela de bonnes raisons.

SOLANGE. — Oui, je dois convenir que je n'ai pas mis beaucoup de formes...

(*Elle n'achève pas, car Thomas l'embrasse.*)

THOMAS. — Moi non plus d'ailleurs. Je me suis surpris moi-même. D'ordinaire, je suis plutôt timide... et je n'ai pas tellement d'expérience. Je me demanderai toujours d'où m'est venue cette soudaine autorité.

SOLANGE, *rieuse.* — En somme, je t'ai mis à l'aise...

THOMAS. — C'est cela...

(*Un temps.*)

SOLANGE. — Je voudrais que tu me racontes une histoire bête de bonheur possible...

THOMAS. — Pourquoi bête, obligatoirement ?

SOLANGE. — Non, pas obligatoirement. J'ai peut-être dit ça par pudeur. En tout cas, c'est toujours plus facile à commencer une histoire bête... et puis, si elle dévie, si elle devient belle, intelligente, sérieuse, tant mieux, personne ne s'en plaindra !

THOMAS. — Tu cherches le bonheur paisible ?

SOLANGE. — Je l'ai trouvé, c'est toi le bonheur paisible...

THOMAS. — Je ne le savais pas. Cela se dégage de moi naturellement, un peu comme je parle... en prose.

SOLANGE. — Ta prose est poétique, j'adore tes lettres. Je voudrais les faire lire à tout le monde, comme un collégien fier de sa conquête.

THOMAS. — Excellente idée ! Fais-les lire. Tu auras du succès. (*Ils rient un peu, luttent, s'embrassent. Un temps.*) Solange... ce sera quand ?

SOLANGE, *sérieuse.* — Tout ce que je peux te dire c'est que ce sera dès que possible... et que je suis aussi impatiente que toi...

THOMAS. — Solange, tu es mon amour... Je serais allé te chercher à pied au bout du monde... Je suis patient, tu sais.

SOLANGE. — Moi, je suis impatiente, violente, exigeante... Je veux aller coûte que coûte au bout des choses le plus vite possible... Je deviens folle de devoir toujours compter avec les gens, compter avec le temps...

THOMAS, *l'étreignant.* — Au diable le temps !

SOLANGE, *se secouant.* — Non... Quelle heure est-il ?

THOMAS. — Qu'est-ce que cela peut faire ?

(*Mais déjà Solange, en relevant sa manchette, a regardé sa montre-bracelet. Elle s'écarte brusquement de Thomas et s'assied.*)

SOLANGE. — Il faut que je parte.

THOMAS. — Tu es folle ! Nous ne sommes ensemble que depuis un quart d'heure.

SOLANGE, *doucement.* — Oui... (*Un temps.*) Je n'avais qu'un quart d'heure. Tu m'en veux de t'avoir fait venir pour un quart d'heure ?... J'avais trop envie de te voir...

THOMAS. — Non, je ne t'en veux pas, bien sûr... et tu as bien fait... Il faut toujours faire ainsi !... Seulement, je ne comprends pas ! Tu n'avais qu'un quart d'heure, et tu ne me l'as pas dit... Pourquoi ?

SOLANGE, *souriant avec tendresse.* — Tu me le demandes ?...

(*Noir.*)

SCÈNE III

L'INCONNU. — Oui. Elle est très adroite. Evidemment, on pourrait s'y tromper. J'avoue même que j'ai marché... C'est dire que je vous comprends... Qui croirait que c'est la même Solange qui, ce soir-même, tout à l'heure.

THOMAS. — Tout à l'heure ?

L'INCONNU. — Oh ! à quoi bon ? Vous ne me croirez pas.

THOMAS. — Je vous ai demandé d'aller jusqu'au bout, alors ne restez pas à mi-chemin. Ce que vous m'avez dit, ne m'a pas ébranlé. C'est ce que vous ne m'avez pas dit qui pourrait peut-être me convaincre. Jouez le jeu, n'hésitez pas. Faites-moi un récit complet, sans omettre un détail.

L'INCONNU. — Oh ! de toute façon, un récit reste un récit. Vous ne pourrez pas vous représenter les choses telles qu'elles se sont vraiment passées.

THOMAS. — Vous vous trompez. Vous racontez bien. Les images que vous suggérez sont précises et vivantes. Ainsi, je me représente très bien François... Je le vois grand, brun, mince, un peu plus mince que vous, un peu plus jeune. Il a belle allure... un peu poseur, préoccupé de l'effet qu'il produit lorsqu'il entre quelque part, et il a cette fausse morgue des gens de son espèce, qui ne tient pas devant une situation difficile... Dans ces moments-là, sa veulerie doit apparaître.

L'INCONNU. — C'est un portrait un peu sommaire, un peu sévère aussi, mais peu importe, je voulais dire surtout qu'un moment de vie, avec ses mille riens, ses gestes, ses intonations, ses sous-entendus, les rapports subtiles qui existent entre les personnages, il faudrait être magicien pour l'évoquer, pour que je puisse vous convaincre...

THOMAS. — Et tout de même, vous ne pourriez empêcher que je voie la scène avec mes yeux, que je l'entende avec mes oreilles... et, d'ailleurs, de quelle importance sont ces légères inexactitudes, ces petites omissions involontaires et inconscientes, à côté des mensonges volontaires que vous pouvez fort bien glisser dans votre récit. Croyez-le bien. Je ne suis pas sûr du tout que vous me disiez la vérité. Néanmoins, je vous demande de parler.

L'INCONNU. — Comme vous voudrez. C'est Antoine qui était arrivé le premier. François l'avait mis au courant de ses ennuis. Et je connais Antoine... Il a bon cœur, mais on ne peut pas dire que ce soit un cerveau.

(*La lumière s'éteint et apparaît le salon de Solange que nous avons vu à la scène II de l'acte premier.*)

SCÈNE IV

Antoine est assis devant la table. Il jette des dés de poker d'as, les ramasse, les secoue, les jette à nouveau et recommence ce manège inlassablement. François marche de long en large.

FRANÇOIS. — Qu'est-ce que je pourrais bien trouver à vendre, bon Dieu !

ANTOINE. — Ton âme !

FRANÇOIS. — C'est déjà fait, il y a longtemps. Je n'en ai pas tiré grand-chose. Il faut croire qu'elle ne valait pas cher.

ANTOINE. — Peut-être que Pierre pourra te dépanner.

FRANÇOIS. — Pierre ? Tu crois au Père Noël ! Il n'a jamais un sou devant lui. Tu le sais bien. Tu parles pour ne rien dire.

ANTOINE. — Oh ! j'essaye de te remonter le moral. (*Un temps.*) Ça, mon vieux François, je n'aimerais pas être dans ta peau aujourd'hui. (*Un temps.*) Je n'en donnerais pas cher.

FRANÇOIS. — De quoi ?

ANTOINE. — De ta peau.

FRANÇOIS. — C'est ça que tu appelles me remonter le moral ?... (*Temps.*) Pourtant, je suis sûr qu'il y a quelque chose à faire... une idée à trouver.

ANTOINE. — Pour les idées, il vaut mieux ne pas compter sur moi. Si j'en avais des idées, je ne serais pas là. Mais dis donc, Solange, elle aura peut-être une idée.

FRANÇOIS. — Solange, elle a surtout des idées pour dépenser l'argent, mais pour en trouver...

ANTOINE. — Ah çà, ce n'est pas juste ! Elle t'a tout de même tiré du pétrin deux ou trois fois...

FRANÇOIS. — En faisant du charme, oui. Il y en a qui s'y laissent prendre. Le patron, il n'en a que faire, il s'en fout comme de l'an 40, du charme de Solange.

ANTOINE. — Veux-tu mon avis ? Je crois que c'est un vicieux.

FRANÇOIS. — Qu'est-ce que ça peut bien nous foutre ?

ANTOINE. — Faudrait connaître son avis. Comme ça, on aurait peut-être barre sur lui... on ne sait jamais...

FRANÇOIS, *hausse les épaule.* — Ben ! C'est pas une idée, ça ?

FRANÇOIS. — Oh ! les idées à long terme... ça ne m'arrange pas. Il me faut de l'immédiat.

(*Entre Pierre.*)

SCÈNE V

PIERRE. — Salut.

ANTOINE. — Salut.

(*François continue à marcher de long en large sans le regarder.*)

PIERRE. — Alors, on ne dit plus bonjour ?

ANTOINE. — Laisse-le. Il a de gros ennuis

PIERRE. — Des ennuis ? De quel ordre ?

ANTOINE. — Tu n'aurais pas par hasard une ou deux briques qui traîneraient quelque part, dont tu ne saurais pas quoi faire ?

PIERRE. — Une brique, moi ? Si j'en avais, ça se saurait... (*Temps.*) Qu'est-ce qui se passe ?

ANTOINE, *montrant François.* — Monsieur a joué au baccara. Tout l'argent de la « collecte » y est passé... Alors Monsieur est inquiet... Tu vois ce que je veux dire ?

PIERRE. — Tu n'es pas fou, François ?

FRANÇOIS. — Si. Il faut croire.

PIERRE. — Pourquoi as-tu fait ça, François ? Tu sais bien qu'il ne plaisante pas...

FRANÇOIS. — Gros malin, je ne croyais pas que j'allais perdre. J'ai joué pour gagner.

PIERRE. — Tu perds toujours.

FRANÇOIS. — Justement, d'après le calcul des probabilités, j'avais ma chance.

PIERRE. — Tu es trop nerveux pour gagner.

FRANÇOIS. — Parce que je n'ai jamais assez d'argent. Ce coup-ci, j'en avais, c'est ce qui m'a décidé. D'habitude, « Monsieur Jérôme » ne nous laisse pas souffler : distribution de la marchandise, la vente, et le soir même, il est là. Cette fois, on a eu un jour de répit. Je me suis dit : c'est ma chance.

PIERRE. — C'est ta chance de te faire faire la peau, oui !

ANTOINE. — C'est ce que je lui ai dit, il ne veut pas me croire.

FRANÇOIS. — Tu ne comprends pas, un gros paquet en main, c'est une garantie. Mon père gagnait presque toujours parce qu'il avait de l'argent derrière lui. C'était son principe. Il disait : Il ne faut jamais jouer avec de l'argent malade.

ANTOINE. — Et tu as trouvé que cet argent-là, il était bien portant ? La vérole, qu'il avait ton argent !

FRANÇOIS, *haussant les épaules.* — Il a raison, cet abruti. Une grosse somme, c'est bon, à condition qu'elle t'appartienne. J'avais trop peur de perdre pour jouer de sang-froid. Quand je m'en suis rendu compte, c'était trop tard.

ANTOINE. — Il faut payer pour apprendre... Maintenant que t'as eu ta leçon...

FRANÇOIS. — Ta gueule, toi !

PIERRE. — Solange est au courant ?

FRANÇOIS. — Je ne lui cache rien.

PIERRE. — Qu'est-ce qu'elle a dit ?

FRANÇOIS. — Oh rien ! Elle était d'accord, c'est tout juste si elle ne m'avait pas encouragé.

ANTOINE. — Elle lui a demandé s'il s'était bien amusé... c'est tout... J'étais là.

PIERRE. — Oui. Elle ne prend jamais rien au tragique... Tout de même, tu as un don pour te flanquer dans des pétrins... Tu avais pourtant une existence bien tranquille...

FRANÇOIS. — Qu'est-ce que tu veux, j'en ai marre... marre de jouer les sous-fifres. Je voulais ramasser un gros paquet, puis me tirer avec Solange. Je suis assez grand pour voler de mes propres ailes.

ANTOINE. — C'est des raisonnements de nouveau-né, ça.

PIERRE. — Voler de tes propres ailes. Le mot est heureux ! (*Un temps.*) Il n'y a pas de temps à perdre, François. Il faut que tu files !

FRANÇOIS. — Et Solange ?

PIERRE. — Elle te retrouvera... Il faut parer au plus pressé.

FRANÇOIS. — Je ne pars pas sans Solange... Et puis, je n'ai pas un sou.

PIERRE, *après un temps assez long.* — Qu'est-ce que tu vas lui dire, à Jérôme ?

FRANÇOIS. — Je vais lui dire la vérité. Je vais lui promettre de le rembourser. Il me donnera peut-être un délai.

PIERRE. — Tu n'es pas malade ? S'il sait que tu t'es remis à jouer, pour lui, tu es un homme fini. Et tu sais que les hommes finis...

ANTOINE. — Il les achève ! Déjà que tu n'es pas très bien noté comme revendeur.

FRANÇOIS. — Que veux-tu que je lui dise ?

PIERRE. — N'importe quoi. Pour qu'il te garde sa confiance, sinon tu es flambé.

ANTOINE, *à la fenêtre.* — Le voilà... (*Il regarde sa montre.*) C'est l'exactitude même, cet homme.

PIERRE. — Ecoute, François, trouve une coupure en vitesse, quelque chose qui tienne debout, tout plutôt que la vérité.

(*François ne répond rien, perplexe.*)

ANTOINE. — Laisse-le, tu vois bien qu'il réfléchit. (*Un temps. On frappe à la porte.*) Entrez !

SCÈNE VI

La porte s'ouvre, paraît un personnage bizarre, sans âge, élégant et vif. Une canne et une grosse serviette de cuir à la main.

JÉRÔME. — Bonjour, jeunes gens.

LES TROIS, *presque ensemble.* — Bonjour, monsieur Jérôme.

JÉRÔME. — La santé est bonne ? (*Il s'assoit devant la table, y pose sa serviette de cuir, l'ouvre, en sort un papier, puis ajuste ses lunettes.*)

PIERRE. — Merci.

ANTOINE. — A part mon rhume des foins, ça va.

JÉRÔME. — Vous devriez essayer les piqûres de néopancarpine. C'est très efficace. (*A François.*) Et vous ?

FRANÇOIS. — En pleine forme.

JÉRÔME. — Bravo ! Vous avez une santé de fer. (*Il l'observe.*) Vous êtes taillé pour vivre cent ans, sauf accident... (*Gaiement.*) Eh bien, quand la santé va, tout va... (*Sur un tout autre ton.*) Je vous écoute, Messieurs...

FRANÇOIS, *se décide brusquement, tandis que Pierre et Antoine le regardent avec inquiétude.* — Justement, je voulais vous dire... Il m'est arrivé un petit pépin...

JÉRÔME. — Un petit pépin ? Quel genre de petit pépin ?

FRANÇOIS. — C'est à propos de la « collecte ».

JÉRÔME. — Tiens !

FRANÇOIS. — Oui. A un moment, hier, j'ai eu l'impression que j'étais suivi...

JÉRÔME. — Par une belle rousse !... (*Il rit heureux de son trait et Antoine lui fait écho bruyamment.*) Et cela s'est passé où ?

FRANÇOIS, *embarrassé.* — ... Il me serait difficile de vous le dire exactement...

JÉRÔME. — Oui, c'est toujours difficile à préciser... ce genre d'histoires...

FRANÇOIS. — J'étais presque au bout de ma tournée, quand... je me suis vraiment rendu compte...

JÉRÔME. — Ah !

FRANÇOIS, *rapidement.* — Mais ça n'avait pas dû commencer depuis longtemps, je suis toujours sur mes gardes, je m'en serais aperçu...

JÉRÔME. — Assurément ! Alors ?

FRANÇOIS. — Alors, je suis entré dans un petit bar, où on me connaît et j'ai tout refilé à une petite qui m'est dévouée.

JÉRÔME. — Une jolie petite, je suppose ?

FRANÇOIS. — Oui, jolie... Je lui ai donné l'argent, puis ce qui me restait de marchandises, et je lui ai dit d'aller planquer tout ça chez elle. Elle pouvait sortir par derrière...

JÉRÔME. — Comme c'est commode ! (*Un temps.*) Vous avez beaucoup de présence d'esprit.

FRANÇOIS. — C'était la première idée qui m'est passé par la tête.

JÉRÔME. — C'était la bonne. Et cette filature ?

FRANÇOIS, *s'enhardissant, désinvolte.* — Cela a continué un bon bout de temps. Je me suis amusé à le balader dans des cafés, des magasins ; on a même été dans un Cinéac... On passait justement un film policier...

ANTOINE, *admiratif.* — Celle-là, elle est bien bonne!

JÉRÔME. — Comment s'appelait ce film policier... J'en raffole, moi !

FRANÇOIS, *pris au dépourvu.* — ... C'est que... je suis entré au beau milieu du film... et j'ai filé avant la fin... C'est là que j'ai semé le bonhomme...

JÉRÔME. — Très habile ! Et comment était-il, cet homme ?

FRANÇOIS. — Oh ! je l'ai bien repéré... un grand, brun, maigre...

JÉRÔME. — ... Avec une moustache...

FRANÇOIS. — Oui, une moustache taillée très fin, à l'américaine.

JÉRÔME. — C'est cela !

FRANÇOIS, *content.* — Vous le connaissez ?

JÉRÔME. — Jamais vu. (*Un temps.*) Bon, ceci se passait hier, dites-vous ?

FRANÇOIS. — Hier... dans l'après-midi.

JÉRÔME. — Et aujourd'hui ?

FRANÇOIS. — C'est ça le pépin. J'y suis retourné tout à l'heure. Mais la petite n'était pas là. C'est son jour de congé. Je n'y avais pas pensé...

JÉRÔME. — On ne peut penser à tout.

FRANÇOIS. — Demain, j'aurai tout récupéré.

JÉRÔME. — Quel est le nom du bar où cette petite travaille ?

(*François se tait, interdit.*)

PIERRE, *intervenant.* — Ah ! non, monsieur Jérôme. C'est notre droit de ne pas vous donner les noms de nos clients. Ce sont vos propres paroles.

JÉRÔME. — C'est exact. (*Souriant.*) Je n'insiste pas... Vous avez raison de vous souvenir de tout ce que je dis. (*A Antoine qui joue toujours avec ses dés.*) La passion du jeu... la proximité du casino, sans doute ?

ANTOINE. — Pensez-vous ! C'est un passe-manie pour m'empêcher de fumer. Je n'y mets pas les pieds au casino.

JÉRÔME. — Vous avez raison, le jeu n'est pas compatible avec notre métier... Ainsi, si vous perdez gros, on est en droit de se demander d'où vous tenez cet argent... Vous voyez ce que je veux dire ?

ANTOINE. — Il n'y a pas de danger.

JÉRÔME. — Hé... La police est vigilante... Voyez notre ami qui s'est fait suivre toute la journée... Bon, passons aux affaires.

(*Antoine et Pierre sortent chacun de leur poche un paquet qu'ils posent sur la table devant Jérôme. Celui-ci ouvre les paquets, compte les liasses, compare avec des chiffres qui sont inscrits sur la feuille, puis tend une liasse à Antoine, et range le reste dans sa serviette.*)

Je vois que vous vous êtes déjà payé.

PIERRE. — ... Pour vous épargner ce travail.

JÉRÔME. — C'est ce que je pensais. Bon ! (*Il se lève et regarde François.*) Ce qui m'ennuie, c'est d'avoir à raconter votre histoire à mon Conseil d'administration. Pensez-vous qu'ils vont me croire ?

FRANÇOIS, *troublé.* — Je vous assure...

PIERRE, *vivement.* — Monsieur Jérôme a raison. C'est toujours les histoires les plus véridiques qui paraissent fausses...

JÉRÔME, *imperturbable.* — ... et vice versa. Enfin, j'en fais mon affaire. Ces Messieurs comprendront... Ils savent trop bien que *tous les risques sont de votre côté*, vous voyez ce que je veux dire...

FRANÇOIS. — J'aurai l'argent demain soir.

JÉRÔME. — J'en suis persuadé. Allons, je vois avec plaisir que ce pépin ne vous est pas resté en travers de la gorge. Tant mieux ! Il nous faut des caractères bien trempés.

FRANÇOIS, *pour faire vrai.* — Pour ne pas risquer d'être filé, il serait peut-être prudent d'envoyer Solange à ma place.

JÉRÔME. — Encore une idée habile ! Cela foisonne là dedans. (*Il montre le crâne de François.*) ... Quoique, à mon avis, vous n'ayez pas grand chose à redouter de la police, pour le moment. Je crois que, pour vous, le danger vient d'ailleurs.

FRANÇOIS. — Que voulez-vous dire ?

JÉRÔME. — Réfléchissez. Je suis sûr que vous serez de mon avis. Alors, à demain, sept heures. (*Il rit.*) Sept ! Un bon chiffre au baccara !

(*Il va pour sortir et se heurte à Solange qui est entrée silencieusement depuis un moment et, par conséquent, a entendu une partie de la conversation.*)

SCÈNE VII

JÉRÔME, *très galant homme.* — Trop heureux, Madame, de pouvoir vous présenter mes hommages. (*Il baise avec beaucoup d'aisance la main que Solange lui tend, très grande dame.*)

SOLANGE. — Bonjour, Monsieur. (*Temps.*) A propos de baccara, pourquoi n'as-tu pas dit la vérité à monsieur Jérôme ? (*Silence atterré des trois complices. Solange poursuit, très calme, s'adressant à Jérôme.*) François a perdu un million au baccara. Je me demande pourquoi il vous a raconté cette histoire de brigand ?

JÉRÔME, *souriant.* — Sans doute pour ménager mes nerfs délicats... (*Naïf.*) Ce n'était donc pas vrai ?... Dommage, votre récit m'avait beaucoup amusé... Vous vous étiez comporté avec tant de maîtrise...

FRANÇOIS, *dur et on dirait même soulagé.* — Qu'est-ce que vous attendez de moi ?

JÉRÔME. — Singulière question. Rien de plus ni de moins que tout à l'heure.

FRANÇOIS. — Eh bien ! vous l'aurez demain soir, à l'heure dite.

JÉRÔME. — Pardon ! Cette « histoire de brigand » a créé une situation nouvelle...

FRANÇOIS, *le coupant.* — C'est compris. J'avais déjà l'intention de me retirer des affaires. Cela tombe à pic. Dès demain, quand je vous aurai remis l'argent, *j'aurais tout oublié,* je suis régulier. Mais je vous préviens, si vous essayer de me liquider, je me défendrai.

JÉRÔME. — Fi ! le vilain mot « liquider » et devant une dame. Pour le reste, vous entrez tout à fait dans mes vues. Donc demain, sept heures. Mes hommages, Madame. (*Il s'incline à nouveau sur la main de Solange.*) ... Et merci pour la minute de vérité !... (*Il sort avec beaucoup de style et d'allure.*)

SCÈNE VIII

Après son départ un lourd silence plane dans la pièce.

ANTOINE. — Toute question de respect mise à part, fous-lui une trempe !... Elle ne l'a pas volée...

(*François, sans mot dire, s'avance lentement vers Solange. Les deux hommes le regardent, fascinés. Pierre semble avoir un mouvement pour intervenir, qu'il réprime. Seule Solange, parfaitement calme et détendue, regarde François approcher et conserve son sang-froid même quand il est parvenu auprès d'elle. Silence pesant.*)

FRANÇOIS, *d'une voix basse, mais calme lui aussi.* — Merci, Solange. Merci pour la leçon. Tu as fait ce que j'aurais dû faire moi-même tout de suite. J'étais malade de mentir à cette crapule. Seulement, tu as eu tort de prendre la parole à ma place, tu sais que je n'aime pas beaucoup ça. (*Il la gifle violemment.*)

(*Noir. Le réverbère s'allume.*)

SCÈNE IX

THOMAS, *furieux.* — La brute, si je le tenais !...

L'INCONNU. — Ne vous mettez pas dans cet état. Solange a très bien pris la chose. (*Sur un mouvement de Thomas.*) De vous, elle l'aurait prise très mal, sans doute, elle a un de ces dons d'adaptation !...

THOMAS, *ne l'écoutant pas.* — Et elle a pu vivre avec cet individu !

L'INCONNU. — Mais c'est justement pour cela qu'elle l'a aimé. François est un dur. Et cela lui en imposait beaucoup à Solange, quand elle avait dix-neuf ans...

THOMAS. — Heureusement, il ne lui en impose plus à présent.

L'INCONNU. — Probablement pas, mais je me demande si elle ne le regrette pas... Avec les années et les revers, François a un peu baissé de pied. Ça n'a jamais plu à Solange qu'il devienne un sous-fifre. Il avait l'étoffe d'un chef...

THOMAS. — D'un chef de bande !

L'INCONNU. — Il y a des filles qui épousent les officiers et d'autres qui aiment les bandits. Chacun ses goûts... Sans parler des circonstances plus ou moins favorables...

SCÈNE X

LES MÊMES, *peu après la gifle*

ANTOINE. — Allons, ne perdez pas votre temps à vous chamailler. On a jusqu'à demain pour trouver l'argent, il n'y a pas à sortir de là.

SOLANGE. — Vous êtes bien bon, Antoine, mais vous n'êtes pas dans le coup. François va se tirer d'affaires tout seul. Demain, c'est loin. Ce Jérôme est encore généreux : il te donne le temps de respirer.

FRANÇOIS. — Tu parles ! A moi d'en profiter. (*Il respire profondément.*) Vingt-quatre heures de respiration avant d'expirer !

SOLANGE. — Oh ! fais-nous grâce de ton humour noir.

ANTOINE, *tenace.* — Moi, je suis sûr que Solange a une idée. C'est elle qui t'a mis dans le pétrin, c'est à elle de se débrouiller. N'est-ce pas Solange ? (*Solange se tait.*) Vous avez beau vous taire... je sais que vous avez une idée... J'ai confiance.

PIERRE. — Tu vois, Solange, cette brute adipeuse fait confiance à l'esprit.

ANTOINE. — L'esprit mène le monde.

PIERRE. — Bravo ! Allons ! Solange, montre-lui qu'il ne s'est pas trompé.

SOLANGE. — Il ne s'est pas trompé.

ANTOINE. — Je ne le lui ai pas fait dire.

SOLANGE, *souriante.* — Il y a un moyen, mais François ne voudra pas.

FRANÇOIS, *dur.* — Alors, ne le dis pas !

PIERRE, *à François.* — Si elle peut te sauver la mise, qu'est-ce que tu risques à l'écouter ?

FRANÇOIS. — Je n'ai pas envie d'être sauvé. (*Temps.*) Après tout, je me demande pourquoi je tiendrais tant à la vie... Le plus beau, je l'ai eu. Qu'est-ce que j'ai à attendre encore, les maladies, la misère, la vieillesse ? J'ai choisi la vie de truand. Autant sortir du jeu dans la force de l'âge, lorsque j'ai encore quelque chose à perdre, plutôt que d'attendre que les dents me tombent une à une et que les femmes cessent de me regarder. Tiens ! Cette idée ne me déplaît pas ! Je vais vivre le dernier jour du condamné à mort. Ce doit être très excitant de se faire à cette idée. Je vais m'en donner à cœur joie.

ANTOINE. — Ce n'est pas gentil pour Solange, ce que tu dis là...

FRANÇOIS. — Solange ? Elle s'en tirera toujours.

ANTOINE. — Elle tient à toi, mon vieux.

FRANÇOIS. — Les femmes ont surtout besoin qu'on tienne à elles.

SOLANGE, *froide.* — Vous pouvez l'écouter : il connaît bien les femmes.

PIERRE. — Ça va. On parlera des femmes une autre fois. Dis toujours ton idée, Solange.

FRANÇOIS. — Puisqu'elle vous a dit que je n'en voudrais pas, cela suffit, non ?

PIERRE. — Ne t'engage pas avant de savoir... tu n'en as pas les moyens.

FRANÇOIS. — Je ne veux pas m'en tirer. Je suis d'accord pour payer cash... Et je ne veux rien savoir ! Amusez-vous bien. (*Il sort en claquant la porte.*)

PIERRE. — Une petite crise comme ça, ça se soigne au whisky !

SOLANGE. — Allez-y, Antoine, vous seriez gentil.

ANTOINE. — Oui. Il vaut mieux l'empêcher de faire des conneries... Jouer les Saint-Bernard, c'est mon boulot ! (*A Solange.*) Mes respects. (*Il sort.*)

SCÈNE XI

PIERRE. — A quoi pensais-tu, Solange ? S'il y a un moyen, il ne faut pas hésiter, tu sais. Jérôme, lui, il n'hésitera pas ! Les types qui flanchent... (*Geste de faucher.*) il leur facilite les choses...

SOLANGE. — Je sais.

PIERRE. — Si tu as besoin de moi, je suis à ta disposition.

SOLANGE. — Attends de savoir de quoi il s'agit...

PIERRE. — Solange ! Qu'est-ce que tu as dans la tête ?

(*Elle ne répond pas, va au téléphone, forme un numéro. Toute cette conversation est tenue par Solange comme si elle jouait la comédie et avec des mimiques cyniques à l'intention de Pierre.*)

SOLANGE. — Allô ! c'est toi, Tom ?... J'ai de la chance de tomber sur toi... Oh ! tu ne vas pas me dire que tu ne fais que cela toute la journée... Si ?... Tu es chic... Non, mon chéri, cette fois, ce n'est pas cela. Mais tu vas être content. Je me suis décidée... Oui... Oui... Alors, écoute bien. Viens me chercher cette nuit à deux heures du matin. Non, pas avant. Il faut que mon mari dorme profondément... Non, je ne l'ai pas prévenu ; c'est mieux ainsi, je t'assure. Oui, je t'expliquerai... Alors, écoute... une fois dans le jardin, tu feras le tour de la maison. Tu trouveras la fenêtre du salon entrouverte... Je ne pourrai pas sortir par la porte, il cache les clefs. La petite lampe du salon sera allumée. Tu feras un signe, j'éteindrai, si tout va bien. Si elle n'était pas allumée, ou si je n'éteignais pas, il faudrait repartir, Tom. C'est que ce serait raté... Oui. Tu vas m'emmener loin, loin d'ici ?... Tu pourras apporter ce que je t'ai demandé ? Il faudrait... trois... ce n'est pas trop ? Merci... Merci de ne jamais hésiter... Oh ! il y a longtemps que j'aurais dû le faire. Dans la vie, il faut savoir trancher, et jouer le jeu jusqu'au bout... Oui... oui, mon chéri.. A demain. Ah ! n'oublie pas de prendre ton revolver... on ne sait jamais. Oui, il vaut mieux s'attendre à tout... Non, tu n'auras sûrement pas à t'en servir, mais qui sait ?... Il faut que tu puisses te défendre, si... enfin, nous défendre... Je sais que tu n'as pas peur. Voilà. Tu viendras ?... Oh ! Je t'attendrai avec une impatience ! pour la dernière fois ! Oui... au revoir... Moi aussi... Oui... (*Elle raccroche.*)

PIERRE. — Solange ! Tu veux filer avec ce type ? Tu laisses tomber François ? (*Elle ne répond pas.*) Eh bien ! tu es une belle salope ! Tu le quittes quand il est plein dans le pétrin ! Tu sais bien qu'il est à bout ! Qu'il est prêt à se laisser tuer ! Tu es la seule à pouvoir le persuader de se défendre ! C'est comme si tu l'aidais à se suicider ! C'est peut-être ça que tu cherches après tout, dis !... Quand tu apprendras sa mort, ça ne te fera rien ! Tu pourras te pavaner, vivre heureuse ailleurs !... Le passé, c'est fait pour être oublié, c'est ça ?

SOLANGE. — C'est bien ça, Pierre ! Je dirai à François que tu es un excellent ami pour lui.

PIERRE. — Heureusement qu'il lui reste encore des amis ! Je ne te laisserai pas faire ! Je le préviendrai ! (*Il est sur le point de sortir.*)

SOLANGE. — Pierre ! Peut-être que tu n'as pas bien compris !

PIERRE. — C'était assez clair, il me semble !

SOLANGE. — Réfléchis : si je voulais filer je pouvais rejoindre Tom à Menton, comme d'habitude ! Pourquoi crois-tu que je le fais venir ici ?

PIERRE. — Eh bien ! oui, pourquoi ?

SOLANGE. — Il aura trois millions sur lui.

PIERRE. — Trois millions !

SOLANGE. — Plus qu'il n'en faut pour que François puisse rembourser Jérôme et tenter sa chance ailleurs.

PIERRE. — Tu veux te faire acheter... et tu as fixé ton prix.

SOLANGE. — Ce n'est pas trop cher, trois millions. Si François est vendeur... je lui appartiens après tout. C'est à lui de voir.

PIERRE. — Tu sais, la traite des blanches, ça ne l'a jamais intéressé... Il refusera.

SOLANGE. — Alors, ça change tout.

PIERRE. — Qu'est-ce que tu veux dire ?

SOLANGE. — Quand on ne peut pas régler les choses à l'amiable, il y a d'autres solutions... Tu ne crois pas ?

PIERRE. — Comment ? (*Un temps.*) Qu'est-ce que tu as encore dans la tête ? (*Elle se contente de sourire.*) Tu l'attires ici pour le dévaliser ? Mais il portera plainte, voyons ! Il a beau être naïf, il comprendra, tu sais !

SOLANGE, *avec un étrange sourire.* — Non ! Il ne portera pas plainte !

PIERRE. — Solange ! Qu'est-ce que tu as machiné ? Hein ? Qu'est-ce que tu as combiné dans ta petite tête ? Tu n'as tout de même pas l'intention de le...

SOLANGE. — Mais, Pierre, qu'est-ce que tu vas imaginer ?

PIERRE. — Pourquoi lui as-tu dit d'apporter un revolver ?... Oh ! j'ai compris. Il entre par la fenêtre, armé, comme un bandit, on le descend, on lui prend l'argent et on joue le coup de la légitime défense, c'est ça, hein ? Où veux-tu entraîner François, Solange ? Ce n'est pas son genre. Je te jure qu'il n'est pas fait pour cela. Il s'en doutait, hein ? Il se doutait de ce que tu étais en train de mijoter. Mais il refusera. Et il aura raison. D'ailleurs, il a déjà refusé. *(Entre François.)* Tu sais ce qu'elle veut faire ? Tu sais qu'elle lui a téléphoné à ce type ? Qu'elle a déjà tout organisé ? *(François s'est assis dans un fauteuil. Il regarde droit devant lui, sans répondre.)* Ne marche pas, François. Ne l'écoute pas. Elle est folle.

(Un temps.)

SOLANGE, *à François.* — Tu dois rembourser le patron, François. Puis il te faudra de l'argent pour partir. De toute façon, ce serait malsain pour toi de rester ici.

PIERRE. — Bon. En tout cas, moi, je m'en vais. Je ne suis pas dans le coup.

(Obscurité. L'Inconnu est de nouveau avec Thomas, près du reverbère.)

SCÈNE XII

L'INCONNU. — Voilà. C'est assez clair, il me semble.

THOMAS. — Ce serait clair, si c'était vrai.

L'INCONNU. — Comme je vous comprends ! Vous êtes obligé de croire que je mens. C'est votre seule échappatoire, n'est-ce pas ? Votre seule chance de garder intacte votre confiance en Solange. Alors vous vous y accrochez. Mais, au fond de vous-même, vous savez fort bien que je n'ai pas menti.

THOMAS. — Les certitudes demandent des preuves. D'ailleurs comment savez-vous tout cela ? Vous parlez comme si vous y étiez !...

L'INCONNU. — J'y étais...

THOMAS. — Vous ?

L'INCONNU. — Oui, moi... Pierre, c'est moi.

THOMAS. — Pierre... Tiens, je l'avais vu tout autrement.

L'INCONNU. — Vous avez beaucoup d'imagination.

THOMAS. — Non, ce que je raconte, moi, est vrai. Vous en aurez la preuve quand vous apprendrez que Solange est partie avec moi. Qu'en dites-vous ?

L'INCONNU. — Je dis que j'en doute fort. C'est tout.

THOMAS. — Parce qu'il y a un point que vous ignorez. Un maillon qui manque à votre chaîne.

SCÈNE XIII

La chambre de Menton. Solange est étendue sur le divan. Thomas, dos au public, est debout à deux pas d'elle.

THOMAS. — Qui aurait cru que c'est moi qui serais obligé de te rappeler l'heure !...

SOLANGE. — Je suis lasse, Tom, doublement... Lasse merveilleusement, parce que j'aime tant être avec toi... et brisée parce que cela m'épuise de sans cesse te quitter... et de sans cesse intriguer pour te retrouver...

THOMAS. — Cela ne tient qu'à toi... Solange...

SOLANGE. — C'est cela qui me tue... Trouver le courage pour me décider... fixer une date... une heure... Dire des mots définitifs... Blesser et me blesser moi-même... Je dois tuer quelqu'un, une autre Solange pour pouvoir être heureuse avec toi... Comprends-tu ?...

THOMAS. — Je brûle d'impatience... et je ne veux pas te presser... Tout doit venir de toi.

SOLANGE. — Comme les bêtes sont heureuses, Tom ! Je parles des femelles... Elles n'ont qu'à attendre, tandis que les mâles se battent, puis suivre le plus fort aux pâturages qu'il aura choisis... La vallée ou la colline, le ruisseau ou la cascade... Elles n'ont pas à décider pour l'une ou pour l'autre... Elles n'ont qu'à suivre et à aimer...

THOMAS. — Je me battrai pour toi, s'il le faut...

SOLANGE. — Je le sais...

THOMAS. — Est-ce nécessaire ?

SOLANGE. — Il est habitué à me considérer comme son bien. Peut-être m'aime-t-il... à sa façon...

THOMAS, *vivement.* — Un bien se rachète...

SOLANGE. — Qu'est-ce que tu dis ?...

THOMAS. — Tu as toujours été très discrète, Solange, mais je puis lire entre les lignes. Il est évident que vous ne roulez pas sur l'or... Ton... mari vit d'expédients...

SOLANGE. — Je ne le juge pas...

THOMAS. — Et tu as raison... Je ne le juge pas non plus d'ailleurs... mais j'essaye de me rendre compte. Tu n'es pas sûre qu'il t'aime... Il est soucieux, nerveux... Peut-être aspire-t-il à refaire sa vie...

SOLANGE, *se soulevant.* — Oui ?...

THOMAS, *très vite et nerveusement.* — Si je lui en donnais le moyen... S'il désirait partir n'importe où il veut... Je n'aurais jamais payé trop cher ce qu'il perd... et ce que je gagne...

SOLANGE, *sans lui parler directement.* — Dans notre langage, cela correspond à des formules très précises : il serait un maquereau, toi une poire... et moi la putain.

THOMAS. — Qu'importent les mots, Solange : on peut dire et faire les mêmes choses et cela prend souvent un sens si différent...

SOLANGE. — Et à quel prix m'estimes-tu ?

THOMAS, *souriant, presque naïf, mais sûr d'instinct.* — Je ne sais pas... Ça n'a pas d'importance...

SOLANGE, *avec élan.* — Merci, mon chéri, merci de ne pas avoir dit un chiffre, ce qui me prouve que tu n'es pas commerçant et que je ne suis pas à vendre !...

THOMAS, *se méprenant.* — Tu as raison... *(Il s'éloigne, pensif.)*

SOLANGE. — Qu'est-ce que tu as...

THOMAS. — J'ai été maladroit, n'y pensons plus, veux-tu ?

SOLANGE. — Mais pourquoi ?

THOMAS. — Pourquoi des pensées qui vous paraissent propres deviennent-elles sales dès qu'on les formule ?...

SOLANGE. — Elles ne sont pas sales, elles prennent la couleur de la vie. Dans la vie, il n'y a rien d'immaculé...

THOMAS, *allant vers elle.* — Tu ne m'en veux pas ? Tu acceptes d'oublier ?

SOLANGE, *lui tendant ses mains.* — Si tu veux.

THOMAS, *lui baise les mains.* — Tu es chic ! (*Il s'écarte.*) J'ai honte de...

SOLANGE, *l'interrompant.* — Tom... sais-tu que ce que tu viens de me proposer, j'allais te le demander et que je ne savais pas comment m'y prendre ?

THOMAS. — Quoi ?...

SOLANGE. — Seulement, moi, j'ai pensé à un chiffre...

THOMAS. — Un chiffre

SOLANGE. — Enfin, approximatif... Mettons deux millions...

THOMAS. — Ah !

SOLANGE. — C'est beaucoup

THOMAS. — Ce n'est ni beaucoup, ni peu, ce n'est rien...

SOLANGE, *souriant.* — Les chiffres ne te font pas peur ?...

THOMAS. — Tant qu'ils n'auront pas dépassé tout ce que je possède, non. (*Il la prend dans ses bras.*)

SOLANGE. — Et si je ne te promettais rien en échange ?

THOMAS. — J'ai bien compris que, puisque tu disais un chiffre, il ne s'agissait pas d'un négoce, mais d'un besoin... Tu emploieras cet argent comme tu voudras...

SOLANGE. — Même si je ne devais plus te revoir ?

THOMAS, *sans y croire.* — Même si... (*Temps.*) A quoi penses-tu ? Tu crois que j'exagère ?...

SOLANGE. — Non... Je te connais bien...

(*Noir.*)

SCÈNE XIV

L'INCONNU. — Le moins qu'on puisse dire, c'est que vous êtes généreux.

THOMAS. — Je suis riche.

L'INCONNU. — Non, vous êtes une riche nature, ce n'est pas la même chose. (*Changeant de ton.*) Et c'est de cela que j'enrage Vous jouez le jeu le plus franc... et elle vous mène par le bout du nez...

THOMAS. — Elle aurait tort... puisque je me laisse faire.

L'INCONNU. — Et comme elle a raison de dire qu'elle vous connaît bien ! Mais prenez garde ! Les bêtes sauvages préfèrent prendre de force plutôt que d'accepter ce qu'on leur offre. Solange est une bête sauvage. Si elle jouait franc jeu, pourquoi tous ces mensonges, cette histoire de clefs que François aurait cachées, alors qu'elle a ses clefs à elle, et ce revolver !

THOMAS. — Elle a ses raisons. Peu m'importe de les connaître ! J'ai confiance.

L'INCONNU. — En réalité, elle vous a manœuvré à sa guise lorsqu'elle vous a amené à lui offrir cet argent. C'est l'évidence !

(*La chambre de Menton s'éclaire. Ce qui suit est un fragment de la scène XIII où Solange se montre cette fois pleine de duplicité, selon l'idée de l'Inconnu.*)

SOLANGE. — Et à quel prix m'estimes-tu ?

THOMAS, *souriant, presque naïf, mais sûr d'instinct.* — Je ne sais pas... ça n'a pas d'importance...

SOLANGE, *avec élan.* — Merci, mon chéri, merci de ne pas avoir dit le chiffre, ce qui me prouve que tu n'es pas commerçant et que je ne suis pas à vendre !...

THOMAS, *se méprenant.* — Tu as raison... (*Il s'éloigne pensif.*)

SOLANGE. — Qu'est-ce que tu as...

THOMAS. — J'ai été maladroit, n'y pensons plus, veux-tu ?

SOLANGE. — Mais pourquoi ?

THOMAS. — Pourquoi des pensées qui vous paraissent propres deviennent-elles sales dès qu'on les formule ?

SOLANGE. — Elles ne sont pas sales, elles prennent la couleur de la vie. Dans la vie, il n'y a rien d'immaculé...

THOMAS, *allant vers elle.* — Tu ne m'en veux pas ? Tu acceptes d'oublier ?

SOLANGE, *lui tendant ses mains.* — Si tu veux.

THOMAS *lui baise les mains.* — Tu es chic ! (*Il s'écarte.*) J'ai honte de...

SOLANGE, *fausse.* — Tom... sais-tu que ce que tu viens de me proposer, j'allais te le demander et que je ne savais pas comment m'y prendre.

THOMAS. — Quoi ?

SOLANGE, *guettant sa réaction.* — Seulement, moi, j'ai pensé un chiffre...

THOMAS. — Un chiffre ?

SOLANGE, *tâtant le terrain.* — Enfin, approximatif... Mettons deux millions...

THOMAS. — Ah !

SOLANGE, *inquiète.* — C'est beaucoup ?

THOMAS. — Ce n'est ni beaucoup, ni peu, ce n'est rien...

SOLANGE, *détendue, rassurée.* — Les chiffres ne te font pas peur...

THOMAS. — Tant qu'ils n'auront pas dépassé tout ce que je possède, non. (*Il la prend dans ses bras.*)

SOLANGE, *voulant mesurer l'étendue de son pouvoir.* — Et si je ne te promettais rien en échange ?

THOMAS. — J'ai bien compris que, puisque tu disais un chiffre, il ne s'agissait pas de négoce, mais d'un besoin... Tu emploieras cet argent comme tu voudras...

SOLANGE, *s'amusant de la sottise de Thomas.* — Même si je ne devais plus te revoir ?

THOMAS. — Même si. (*Temps.*) A quoi penses-tu ? Tu crois que j'exagères ?

SOLANGE, *triomphante.* — Non... Je te connais bien...

(*Noir. Le réverbère s'allume.*)

SCÈNE XV

L'INCONNU. — Qu'en pensez-vous ? N'est-ce pas criant de vérité ?

THOMAS. — Ce jeu est odieux ! On peut tout interpréter, fausser tout dans le sens que l'on veut...

L'INCONNU. — Oui ! On peut même présenter Solange sous l'aspect d'un inoffensif agneau.

THOMAS. — Je ne l'ai jamais prise pour un agneau.

L'INCONNU. — C'est une femme très dangereuse !

THOMAS. — Je le sais. Elle me l'a dit elle-même. Elle est capable de tout. Mais en plein jour. En prenant sur elle tous les risques. Mais m'attirer sournoisement dans un piège... pour m'assassiner !... Non ! Je n'y crois pas...

L'INCONNU, *un temps de réflexion.* — Ecoutez ! Je ne vous demande plus de me croire. Je vous propose seulement d'accepter une solution très simple : allez retrouver Solange, puisque je ne puis vous en dissuader. mais pas cette nuit... demain... Un seul jour, est-ce que cela compte ? Demain, tout sera différent, vous ne risquerez plus votre vie...

THOMAS. — Demain ! C'est ridicule ! Solange m'appelle aujourd'hui, elle a besoin de moi cette nuit... Elle m'appelle à l'aide !... Et j'arriverais demain avec vingt-quatre heures de retard !... Comme les carabiniers !

L'INCONNU, *avec colère et lassitude.* — Solange vous appelle pour vous tuer !...

THOMAS, *un temps.* — Mais, attendez !... demain, il sera trop tard ! François n'aura pas l'argent en temps voulu, et il se fera descendre par les associés de monsieur Jérôme ! Et vous vous dites son ami !... Avouez plutôt que vous voulez sa mort !

L'INCONNU, *éclatant de rire.* — Moi ?

THOMAS. — C'est ma première idée qui était la bonne ! Vous êtes épris de Solange et vous voulez vous débarrasser de François... Voilà pourquoi vous ne voulez pas que j'apporte l'argent ce soir !

L'INCONNU, *excédé.* — Je ne veux pas que François vous tue ce soir !... Mais c'est à se casser la tête contre les murs ! Que puis-je faire pour vous convaincre !... comme si on pouvait vous convaincre... (*Un temps. il semble réfléchir.*) Bon ! Il y a une autre solution qui fera tomber vos soupçons grotesques. Allez chez Solange, mais tout de suite... Oui, avant l'heure. Ils ne seront pas prêts. Cela vous donne une chance. Vous comprenez ?

THOMAS. — Tout de suite, mais je n'ai pas...

L'INCONNU. — Réfléchissez. Si j'ai raison, vous sauvez votre vie. Leur plan est déjoué, et vous avez peut-être même la possibilité de vous rendre compte... d'y voir clair. Si j'ai tort, Solange ne pourra pas vous en vouloir d'être en avance, votre impatience est légitime, elle l'interprétera dans le meilleur sens.

THOMAS. — Vous croyez ?

L'INCONNU, *avec force.* — Mais bien sûr ! Vous ne risquez rien. D'ailleurs, si vous ne m'aviez pas rencontré c'est sans doute ce qui se serait produit, non ?

THOMAS. — C'est possible.

L'INCONNU. — Ne perdez pas de temps... Allez-y vite. Il faut que vous arriviez en avance !

THOMAS. — Après tout, je ne sais pas quel jeu vous jouez ni quel est votre but, mais, cette fois, vous êtes en accord avec mon désir le plus cher ! Alors, vous voyez, je ne suis pas entêté, je vous obéis !... Bonsoir... Et merci tout de même ! (*Il s'éloigne à grands pas.*)

L'INCONNU. — Vous verrez !... Ça arrange tout... et, au moins, vous saurez à quoi vous en tenir !... Bonsoir. (*Resté seul, il pousse un soupir de soulagement, puis se met à siffler le même petit air de Haydn, sifflé plus haut par François.*)

RIDEAU.

ACTE III

SCÈNE I

Pierre est toujours près du réverbère, à siffloter. Thomas revient lentement.

L'INCONNU. — Qu'y a-t-il ? Vous revenez déjà... Vous n'avez pas vu Solange ?

THOMAS. — Non... C'est fini...

L'INCONNU. — Quoi ? Qu'est-ce qui est fini ?

THOMAS. — Je ne reverrai plus jamais Solange !

L'INCONNU. — Que s'est-il passé ?

THOMAS. — J'ai douté. J'ai douté d'elle.

L'INCONNU. — Ah ! enfin ! bravo !

THOMAS, *sans l'écouter.* — Je suis entré dans votre jeu. Je n'aurais jamais dû accepter cette proposition.

L'INCONNU. — Mais elle était en accord avec votre désir, avec votre impatience.

THOMAS. — Non. Ce n'est pas vrai. J'ai tout de même voulu savoir... en avoir le cœur net... Vous avez gagné ! Je ne veux plus me présenter devant Solange avec ces soupçons que j'ai acceptés puisque je suis allé pour « vérifier ». Et, maintenant, je ne peux plus m'en débarrasser, ils empoisonnent tout...

L'INCONNU. — Alors, le retour, la route à droite ?

THOMAS. — Oui... Peu importe...

L'INCONNU. — Où est votre voiture ?

THOMAS, *montrant d'un geste vague la rue de droite.* — Tout près, à vingt mètres du carrefour.

L'INCONNU. — Alors, je vous quitte ici. Content de vous avoir connu et d'avoir réussi à vous détourner de cette folie... (*Comme Thomas ne répond rien.*) Vous ne m'en voulez pas, au moins ?

THOMAS, *s'arrachant à ses pensées.* — Pardon ?

L'INCONNU. — ... Vous ne m'en voulez pas de vous avoir mis au courant de...

THOMAS, *vivement.* — Oh, non !...

L'INCONNU. — Tant mieux. Vous êtes un homme sensé et qui n'a pas peur de la vérité. Eh bien ! cher Monsieur, je...

THOMAS. — Ne partez pas encore...

L'INCONNU. — Mais c'est vous qui partez. Si vous voulez, je vous accompagne à votre voiture. Vous allez rentrer chez vous... (*Thomas secoue la tête.*) Vous ne voulez pas rentrer ?

THOMAS. — Je ne pensais pas rentrer chez moi... Nous devrions partir tout de suite...

L'INCONNU. — Oh ! vous trouverez facilement une chambre... à moins que vous ne préfériez rouler de nuit. C'est peut-être la meilleure chose à faire. Cela vous distraira, ça vous détendra.

THOMAS. — Vous croyez ?

L'INCONNU, *embarrassé.* — ... Enfin, il faut que vous réagissiez d'une façon ou d'une autre...

THOMAS, *triste.* — ... Vous m'avez tué...

L'INCONNU, *sursautant.* — Oh ! ne dites pas cela !

THOMAS, *doucement.* — C'est vrai.

L'INCONNU. — Ecoutez, vous n'êtes pas un enfant ! Il nous arrive à tous d'avoir des déceptions, des peines de cœur... On se soigne, on se guérit. Solange n'est pas...

THOMAS, *même ton.* — Mais je l'aime...

L'INCONNU. — Oui, bien sûr, vous l'aimiez et le coup est rude. Mais enfin vous êtes jeune, vous êtes beau, vous êtes riche, vous pouvez tout vous permettre, tout espérer...

THOMAS. — Je n'ai jamais aimé une autre femme...

L'INCONNU. — Je ne veux pas dire de banalités, mais la vie est longue...

THOMAS. — Oh ! la vie... (*Un silence gêné. Il hausse les épaules et se détourne.*) Enfin... pardonnez-moi, vous avez été très gentil... Bonne nuit.

L'INCONNU, *inquiet.* — Dites-moi ? Vous ne songez pas à faire des bêtises ? (*Essayant de rire.*) Ce ne serait pas la peine de vous avoir sauvé !...

THOMAS, *se reprenant.* — Oh ! non, rassurez-vous. Simplement, je suis... un peu... désemparé... Je m'étais préparé à tout autre chose et... voilà...

L'INCONNU, *brusquement* — Vous la reverrez, Solange !

THOMAS, *secouant la tête.* — La revoir, pourquoi ?...

L'INCONNU. — Je vous garantis que vous la reverrez !

THOMAS. — Je ne veux pas.

L'INCONNU. — Vous la connaissez mal. C'est elle qui le voudra. Et, quand Solange veut quelque chose...

THOMAS. — Elle n'osera pas.

L'INCONNU. — Solange n'osera pas ? Voilà une phrase impossible ! Solange ose tout. Tous les jours, elle ira vous attendre dans votre chambre de Menton. Tenez, je vous fais le pari !

THOMAS, *doucement.* — Je ne viendrai pas.

L'INCONNU. — Qui sait ?

THOMAS, *tristement.* — Vous vous moquez de moi.

L'INCONNU, *persuasif.* — Pas du tout, simplement je voulais vous dire qu'en croyant la perdre vous la gagnez. Et, pour peu que vous sachiez manœuvrer, elle vous tombera toute rôtie dans les bras.

THOMAS. — Manœuvrer ?

L'INCONNU, *s'exaltant.* — Vous la tenez ! Vous la tenez doublement. D'abord parce qu'elle n'est pas de celles qui admettent d'être plaquées, ensuite parce que... (*Changeant de ton*) ... cet argent était la seule chance de François de se tirer d'affaire. S'il ne rembourse pas, il sera liquidé, proprement. Dans le meilleur cas, il sera forcé de fuir, se cacher. Un homme traqué devient vite une épave. Il perdra tout prestige aux yeux de Solange. D'ailleurs, elle est trop voyante pour qu'il puisse la garder avec lui.

Une fois seule, vous l'aurez à votre merci et là vous pourrez vous venger...

THOMAS. — Mais vous ne comprenez donc pas que je n'ai pas envie de me venger. Je l'aimais, j'étais plein de gaîté et de force... et maintenant, je suis vide comme une outre, c'est tout. Je ne vous en veux pas, je ne lui en veux pas, je suis simplement très malheureux... Excusez-moi.

L'INCONNU. — C'est naturel de réagir ainsi, sur le coup. Mais, quand tout cela se tassera un peu, vous aimerez la retrouver, vous expliquer avec elle...

THOMAS. — De toute façon, je n'ai rien à lui dire.

L'INCONNU. — Et moi, je suis certain que, lorsque vous la reverrez...

(*Noir.*)

SCÈNE II

Chambre de Menton. Solange est dans un fauteuil près de la fenêtre. Entre Thomas. Solange se retourne et le regarde en silence.

THOMAS. — Tu vas me dire que tu m'attendais. (*Solange le regarde, immobile, sans répondre.*) Tu es un peu surprise, mais pas trop... Tu étais sûre que je finirais par venir, c'était logique et tu es très patiente, on le sait... Eh bien ! me voilà, causons... (*Solange n'a pas cessé de le regarder sans dire un mot.*) A l'occasion, je sais être patient, moi aussi... (*Il s'assied avec désinvolture.*) D'ailleurs, j'ai tout mon temps. Comme c'est commode : le temps, c'est de l'argent, et moi, j'ai les deux... Enfin, entendons-nous... Je ne transporte plus des millions sur moi, c'est imprudent... Mais j'ai mon carnet de chèques, c'est moins encombrant et plus pratique... et puis ça laisse des traces... tandis que les espèces... ni vu ni connu... (*Long silence.*) A propos d'espèces, je t'avais proposé de l'argent pour rien... Pourquoi te fallait-il me tuer, par-dessus le marché... que t'avais-je fait ?... (*Silence.*) Mon crime était de t'aimer et de t'avoir fait confiance...

(*Silence.*)

Evidemment, c'est exaspérant un homme aussi naïf, qui vous aime sur un seul regard... qui est prêt à tout pour vous, sans la moindre contrepartie... Cela doit être inhabituel pour vous ?... Cela doit vous donner une envie frénétique de lui tordre le cou... un imbécile qui croit au bonheur... qui croit à l'amour... qui croit à la sincérité !

(*Silence.*)

... Oh ! tu as raison de te taire... Qu'est-ce que tu pourrais me dire ?... La moindre de tes paroles sonnerait tellement faux dans cette chambre, où tu m'as déjà menti tant de fois. Il te suffirait d'ouvrir la bouche, et tous les mots de tendresse, d'espoir, de joie que tu m'as dits viendraient t'accuser, te gifler !...

(*Silence.*)

Tu as peur, hein ? Si j'étais venu ici pour me venger ?... Rassure-toi, la vengeance n'est pas dans mes mœurs. Je suis venu seulement pour te contempler, pour voir comment tu allais te comporter sous un regard averti... Oh ! tu es très forte ! Le genre impassible et décontracté te va à merveille... Et puis ça n'engage à rien ; quand on se tait, on a l'air d'avoir beaucoup à dire, alors il suffit d'une nuance de dédain dans l'œil et cela vous confère une grandeur !... Ordure ! Sais-tu que cela me démange de te corriger comme tu le mérites et que, moi aussi, j'ai envie de te tordre le cou ? (*Il va vers elle.*) Ça, c'est le langage que tu comprends, hein ? Les coups aussi, ça doit te connaître, c'est la monnaie courante entre durs, cela commande l'admiration, cela commande l'amour !

(*Lentement, Solange se détourne. Thomas s'arrête dans son dos ne voyant plus son visage et son regard.*)

Voilà ! Malheureusement, moi, je ne sais pas tuer, je ne sais pas frapper... Je suis venu ici seulement pour te dire ton fait et te donner la chance de t'expliquer. Si tu as quelque chose à dire, dis-le, je t'écoute...

(*Solange ne répond pas, elle demeure dos tourné, un peu tassée sur elle-même, sans qu'on puisse dire si elle l'écoute ou si elle pleure, tellement elle demeure immobile et passive.*)

Solange... je ne voudrais pas partir sans t'avoir entendue. Réfléchis bien, ton silence t'accable... Si tu es venue ici, c'était bien dans l'espoir de me voir, de me parler ?... Peut-être ne t'attendais-tu pas à me voir informé. Peut-être imaginais-tu qu'une cause étrangère m'avait retenu ce soir-là ? C'est trop naïf. Crois-tu que quelque chose aurait pu me retenir ce soir-là ? Je t'aimais, moi ! Solange... Réponds-moi !... Je ne veux pas repartir sans être sûr !... Depuis ce jour-là, j'ai perdu le sommeil, sans cesse à ressasser les faits qu'on m'avait révélés, à les comparer avec le souvenir de nos rencontres, sans rien tirer d'autre de cette confrontation que le doute, le doute qui me ronge tous les jours un peu plus. Il me faut une certitude. Parle ! Tu me dois au moins cela... Solange... écoute... Peut-être, après tout cette histoire n'est-elle qu'un terrible malentendu, peut-être t'ai-je menacée, t'ai-je outragée pour rien ? Peut-être es-tu venue ici simplement dans l'espoir de me retrouver, peut-être m'as-tu vraiment aimé ? Solange ?

(*Le carrefour. Thomas est encore tout étourdi, tandis que l'Inconnu paraît fort content de lui.*)

L'INCONNU. — Oui... Le silence est un moyen très efficace, surtout avec un partenaire imaginatif... Mais rassurez-vous... Si besoin était, je suis sûr qu'elle aurait trouvé des mots très convaincants. Je lui fais confiance...

(*Noir.*)

SCÈNE III

Chambre de Menton. Exactement même début que celui de la scène II.

THOMAS. — Tu vas me dire que tu m'attendais...

SOLANGE. — C'est toi qui le dis.

THOMAS. — Et je me trompe ?

SOLANGE. — Cela dépend de toi.

THOMAS. — Qu'est-ce que cela veut dire ?

SOLANGE. — Cela dépend de ce que tu as envie de croire...

THOMAS. — J'ai envie d'entendre la vérité, si ce mot ne te paraît pas un peu déconsidéré, un peu ridicule...

SOLANGE. — De la manière dont tu me jettes cela... peut-être ferai-je mieux de ne rien te dire.

THOMAS, *affolé.* — Ah ! non, je t'en prie, parle...

SOLANGE. — Je viens ici chaque fois que je peux depuis... l'autre soir... Qu'ai-je d'autre à te dire ?

THOMAS. — Pourquoi viens-tu ?

SOLANGE. — Pour te voir.

THOMAS. — Tu étais sûre que je reviendrais, hein ?

SOLANGE, *doucement.* — Je l'espérais...

THOMAS. — Après ce qui s'est passé !

SOLANGE. — Que s'est-il passé ?

THOMAS. — Ah ! naturellement, tu l'ignores !

SOLANGE. — Je t'ai attendu toute la nuit... tu n'es pas venu... et tu n'as pas donné signe de vie.

THOMAS. — Et, si j'étais venu, par hasard, serais-je encore en état de « donner signe de vie » ?

SOLANGE. — Je ne comprends pas ce que tu veux dire...

THOMAS. — Ah ! ça suffit ! Tu ne gagneras rien à faire la bête.

SOLANGE. — Pourquoi me parles-tu sur ce ton ?

THOMAS. — Et toi... si tu avais la conscience nette, pourquoi serais-tu restée tapie dans ton coin comme une bête traquée, au lieu de te jeter dans mes bras. Je t'attendais à ce mouvement. A ton premier mouvement spontané... et tu n'as pas bougé.

SOLANGE. — Si tu avais vu ton visage, ton regard glacé quand tu es entré... tu n'aurais pas bougé non plus à ma place.

THOMAS. — J'avais mes raisons.

SOLANGE. — Je ne les connais pas.

THOMAS. — Ou tu feins de les ignorer !

SOLANGE. — Dis-les, Thomas. Il ne faut pas avoir peur des mots.

THOMAS. — Tu m'avais tendu un piège.

SOLANGE. — Un piège...

THOMAS. — Tu m'attendais avec ton mari pour me tuer et me dépouiller.. .

SOLANGE, *violente*. — Tu es complètement fou !

THOMAS. — Il paraît que non. La folie était de venir me faire massacrer comme un mouton.

SOLANGE. — Mais, Thomas, je t'avais prévenu qu'il y avait du danger, que tu courais un risque, et tu l'as accepté avec enthousiasme. Je t'avais recommandé d'être sur tes gardes, d'avoir ton revolver...

THOMAS. — Oui, pour simuler la légitime défense. J'entrais par la fenêtre, armé comme un bandit !... C'était très au point...

SOLANGE, *criant*. — Mais c'est absurde et odieux ! (*Un temps. La voix altérée.*) ... Et puis, réfléchis un instant : il aurait suffi de t'identifier et d'identifier François qui a son dossier à la police et tout était découvert... Comment as-tu pu forger cette histoire rocambolesque ?

THOMAS. — Ton enlèvement ne l'était pas moins.

SOLANGE, *pensive*. — C'est vrai... C'est de là sans doute que tout est venu... Je comprends : cet enlèvement avec toutes ces précautions a dû te paraître louche et tu t'es mis à réfléchir... Tu es très logique.

THOMAS. — Comme tu es calme, maîtresse de toi !

SOLANGE. — Cela te surprend ? Je l'ai déjà été à notre première rencontre.

THOMAS. — J'aurais dû m'en souvenir.

SOLANGE. — Et tu ne l'as pas oublié, puisqu'à la première occasion mon passé « chargé » t'est revenu en mémoire et que tu as si facilement admis que j'étais une criminelle.

THOMAS. — Facilement, c'est vite dit !

SOLANGE, *dure*. — L'essentiel est que tu l'aies admis, peu importe le temps. Je n'aurais jamais cru cela de toi.

THOMAS. — C'est encore heureux...

SOLANGE. — Tu m'as mal comprise. Je voulais dire que je te croyais incapable de douter de moi.

THOMAS. — Et « tu me connais bien », n'est-ce pas ?

SOLANGE. — Je l'ai cru.

THOMAS. — Et cela a raté.

SOLANGE, *se levant*. — Bon. Il vaut mieux nous quitter là-dessus. Je regrette, Tom...

THOMAS. — Nous quitter ? Non ! Nous sommes de grandes personnes... lucides... Bavardons...

SOLANGE. — Je ne veux pas.

THOMAS. — Pourquoi ? Tu souhaitais tant cette rencontre ?

SOLANGE. — Justement.

THOMAS. — Qu'est-ce que tu en attendais ?

SOLANGE. — Tout.

THOMAS, *ironique*. — « Tout, mais pas ça » !

SOLANGE. — Pourquoi t'abaisses-tu à ces vulgarités ?

THOMAS. — Parce que, moi aussi, je m'étais attendu à quelque chose et que je suis plein d'amertume. (*Temps.*) Bon. N'en parlons plus. Que deviens-tu ? Comment François s'en est-il tiré avec Jérôme ?

SOLANGE. — Tu vois bien que nous n'avons rien à nous dire.

THOMAS. — Comment ? Je te pose des questions, je m'intéresse à ton mari, à vos soucis, c'est gentil, non ?

SOLANGE. — Avant, tu ne parlais que de nous deux... et rien d'autre ne t'intéressait...

THOMAS. — Avant, j'espérais quelque chose.

SOLANGE. — Avant, tu m'aimais, c'était la seule raison d'être de nos rencontres. Elle n'existe plus, je le vois... Laisse-moi...

THOMAS, *du tac au tac*. — Avant, tu m'aimais peut-être, toi aussi... Du moins, je le croyais.

SOLANGE. — Et, maintenant, tu ne le crois plus. De toute façon, j'ai eu raison de m'en assurer.

THOMAS. — Enfin, c'est un peu fort. C'est toi qui me fais des reproches !

SOLANGE, *doucement*. — Des reproches, non. Je constate un fait.

THOMAS. — D'ailleurs, moi non plus, je ne te reproche rien. J'ai été trop crédule, un point, c'est tout. C'est ma faute. Thomas le crédule !

SOLANGE. — Tu n'as pas cessé de l'être, crédule. Autant tu as mis d'empressement à me faire confiance, autant tu en a mis à m'accuser de je ne sais quels noirs projets, fruits de ton cerveau malade.

THOMAS. — Je n'ai rien inventé du tout. Mes renseignements, je les tiens de quelqu'un qui te touche de près. Tu devines qui ? Pierre, ton ami d'enfance.

SOLANGE. — Pierre ? Je ne connais personne de ce nom. Et je n'ai pas d'amis ?

THOMAS. — Un ami de François, peut-être ?

SOLANGE. — Je ne le connais pas.

THOMAS. — D'où tenait-il alors tous les renseignements qu'il m'a donnés ?

SOLANGE. — En effet, d'où pouvait-il les tenir *s'ils étaient vrais ?* (*Temps. Elle s'apprête à partir.*) Je m'en vais, Tom. J'avais imaginé Dieu sait quoi qui aurait pu t'arriver. J'ai tremblé, j'ai espéré. Je n'avais pas songé au plus simple : que tu avais cessé de m'aimer. C'est toujours la chose la plus difficile à admettre. Mais ton regard en entrant, ta façon de me parler, tes soupçons m'ont édifiée Tu m'as condamnée, tu ne m'as pas interrogée...

THOMAS. — Je voulais éviter des explications, c'est tout. Je ne suis pas de force à lutter avec tes

subtilités, à résister à ton charme. Pierre m'avait convaincu... J'ai cherché à te revoir... je ne sais trop pourquoi... Mais nous ne gagnerons rien à discuter, sinon nous enfoncer un peu plus dans cette boue. Soit ! n'en parlons plus.

SOLANGE. — Oui, c'est toujours plus commode de couper court. On dit des paroles définitives, on extériorise des sentiments extrêmes, puis on coupe court... sur un rendez-vous manqué, sans explications : le lecteur intelligent comprendra... C'est évidemment une solution... élégante...

THOMAS. — Solange, s'il y a malentendu, explique-toi !... J'ai moi-même passé par des... Si on m'a trompé... je te dois...

SOLANGE, *détachée.* — N'en parlons plus. Tu ne me dois rien de ce qui peut être mesuré... et encore... que signifie devoir quelque chose à quelqu'un ? Nous étions deux adultes jouant notre chance, et rien d'autre. Tu n'avais pas affaire à une jeune fille que l'on doit ménager... De nous deux, c'était encore toi le plus naïf, le plus vulnérable... Et, si je t'ai blessé, je n'aurais, en tout cas, jamais dû revenir, raviver ta blessure... (*Elle semble vouloir partir.*)

THOMAS, — Solange !

SOLANGE, *se dirigeant vers la porte.* — Thomas... restons sur notre rêve... Il était peut-être enfantin, mais pur... Nous ne risquons plus que de faire du gâchis.

THOMAS, *allant à elle.* — Solange, il faut me comprendre, j'ai appris tant de choses à la fois, des choses si dures et si logiques, ce Pierre qui savait tout... Et tout à coup certains faits, des paroles que tu m'avais dites s'éclairaient d'une façon étrange... Tu es si intelligente, Solange, et l'intelligence est à deux faces...

SOLANGE, *se retournant à demi, presque ironique.* — Tu vois bien ! Je te fais peur... Non, le malheur vient souvent de ce que deux exigences se heurtent. Tu cherchais une image aux coloris agréables... et moi j'ai besoin, âprement... mais n'en parlons plus... Les événements ont donné leur verdict à bon compte... sans effusion de sang... Restons-en là... Je regrette de t'avoir fait du mal... et je te demande pardon de cette visite stupide... Dans ces cas-là, il vaut mieux trancher vite. Tant pis. (*Elle est sur le pas de la porte.*)

THOMAS. — Solange !... Reste !... Je t'en prie... Si on m'a trompé, tu dois m'aider... Ce serait trop bête de...

SOLANGE, *venant vers lui.* — Ne ferais-tu pas mieux de t'informer auprès de ton ami Pierre ?... Au fait, je suppose que tu connais son adresse ? (*Le réverbère du carrefour.*)

SCÈNE IV

THOMAS. — C'est vrai que j'allais vous quitter sans vous avoir demandé votre adresse...

L'INCONNU. — Sans doute parce que vous n'avez nul besoin de me revoir. J'ai tiré le signal d'alarme au bon moment. Je n'ai plus rien à faire dans votre vie... d'autant moins même que vous savez maintenant qu'il ne tient qu'à vous de récupérer Solange.

THOMAS. — Même si cela était possible, ce ne serait plus la même chose, je serais éternellement tenaillé par le doute et Solange resterait toujours sur ses gardes.

L'INCONNU. — Bien sûr. Et c'est ce qui rendra votre vie passionnante. On se lasse d'une vie à deux, toute de confiance et de certitude. On se lasse d'une femme qu'on connaît trop bien, on se lasse de la monotonie des sentiments solides et tranquilles. Le mystère, l'inquiétude, voilà ce qu'il faut pour nourrir une passion. Solange aussi sera en alerte. Elle ne saura jamais exactement jusqu'à quel point vous êtes revenu sur vos soupçons, et elle sera obligée de jouer sans relâche les grandes amoureuses. A force de jouer, elle y croira. Je prédis que vous serez un couple passionné, dont l'amour.. .

THOMAS. — Je ne veux pas de cet amour-là.

L'INCONNU. — Quand vous en aurez assez, rien ne vous empêchera de la plaquer... Vous n'avez aucun scrupule à avoir à son égard.

THOMAS. — En partant de ce principe, quelle raison aurai-je de la revoir ?

L'INCONNU. — Ah ! si vous ne voulez pas. Evidemment, cela change le problème.

THOMAS. — Je ne retournerai pas à Menton, et voilà tout.

L'INCONNU. — Comme vous êtes naïf. Si Solange ne vous voit pas à Menton — ce qui était préférable pour l'ambiance — elle ira vous relancer à Paris, n'importe où, soyez-en sûr. Tant qu'elle aura besoin de vous.

THOMAS. — Et si je lui envoyais... l'argent ?

L'INCONNU. — Quel argent ?

THOMAS. — Les deux millions. En venant ce soir, je lui offrais de l'argent et ma poitrine pour cible. Je puis épargner ma poitrine et lui faire cadeau de l'argent.

L'INCONNU, *sidéré.* — Mais vous êtes complètement fou, mon vieux, ils voulaient vous tuer et vous leur faites des cadeaux !

THOMAS. — Puisque c'est pour cela qu'ils étaient prêts à me tuer.

L'INCONNU. — Raison de plus, non ?

THOMAS, *doucement.* — Non. Soyez gentil, laissez-moi faire ce dont j'ai envie.

L'INCONNU, *après un temps.* — Après tout, faites comme vous voudrez. D'ailleurs, ce serait un geste très compatible avec votre personnage. Et c'est un langage que Solange comprendra très bien. Le prix des bons moments que vous avez passés avec elle. Un bon prix, entre nous. (*Un temps.*) Drôle de fille ! Au fond, je n'ai jamais très bien compris pourquoi elle avait manigancé ce meurtre. Puisque vous lui aviez proposé l'argent sans contre partie. Elle n'est pas simple, Solange. Elle a sans doute pensé que c'était le moyen le plus efficace de se débarrasser de vous. La reconnaissance est un sentiment encombrant, qui crée des obligations. Peut-être a-t-elle cru que vous admettriez difficilement de ne plus la revoir. On ne sait jamais, le dépit amoureux pouvait vous donner le désir de vous venger... Bref, je me perds en conjectures. Elle a préféré vous effacer radicalement. C'est un peu sommaire, mais les femmes tiennent parfois des scorpions femelles... Tandis que, si vous effacez de vous-même, en lui envoyant votre cadeau, tout change. François, dès qu'il aura l'argent, redevient un homme très séduisant, avec beaucoup d'allure, d'entregent, très grand seigneur. C'est ainsi qu'il en impose à Solange qui, au fond, est toujours très amoureuse de lui. C'est ainsi qu'il était quand elle l'a connu. Il avait encore l'argent que lui avait laissé son père. Il a dilapidé sa fortune avec beaucoup de panache. Elle l'a aidé. C'est sa manière de l'aimer. Il faut, pour qu'elle soit fière de lui, qu'il puisse retrouver ses grands airs, l'emmener dans les meilleurs endroits et dépenser sans compter. Alors, vos trois millions seront fort bien accueillis. Une fois la dette payée,

cela durera ce que cela durera, mais Solange n'est pas femme à voir très loin devant elle. Et personnellement, cette solution me plairait bien. Je voudrais que François s'en tire et qu'il ait encore un peu de bonheur.

THOMAS. — D'ailleurs, cet argent me brûle les mains. Tenez, je vous le confie. (*Il prend un gros paquet dans sa poche et le tend à Pierre.*) Vous le leur remettrez demain... pour les consoler de leur déception.

L'INCONNU, *avec une sorte d'émotion.* — Croyez-moi. Ce ne sera pas une déception... du moins pour François.

(*Temps. Pierre range le paquet dans sa poche.*)

Pas de commission pour Solange ?

THOMAS. — Non. Pas de commission. Vous direz ce que vous voudrez. Adieu. (*Il se tourne pour partir.*)

L'INCONNU. — Adieu ? Vous ne dites pas au revoir ?

(*Thomas a un geste de la main qui signifie : qui sait ?*)

THOMAS, *jouant l'insouciance.* — A l'occasion. Lorsque vous serez obligé de me tirer d'un autre mauvais pas, car, si j'ai bien compris, vous êtes mon ange-gardien...

L'INCONNU. — C'est beaucoup dire... Je suis quelqu'un d'infiniment plus terre à terre...

THOMAS. — Oui, tout se modernise : moins d'ailes et plus de psychologie.

L'INCONNU. — C'est cela... Je vois que vous prenez bien les choses...

THOMAS. — Je les prends comme elles viennent... Dans ma vie publique, je suis beaucoup plus réaliste que dans mes sentiments... à juste titre sans doute...

L'INCONNU. — Ne soyez pas amer... Après tout, vous avez vécu une belle aventure qui ne vous aura coûté que... ces quelques millions, que vous ne regrettez pas, j'en suis sûr...

THOMAS. — ... Et quelques désillusions...

L'INCONNU. — Et alors ? Qu'est-ce qu'une illusion ? Par définition, c'est quelque chose qui n'existe pas... Nous devons être reconnaissant au hasard qui nous libère de nos illusions... Seul importe ce qui existe...

THOMAS. — Pendant un moment, seule Solange existait pour moi...

L'INCONNU. — ... L'essentiel est que vous soyez vivant !

THOMAS, *amer.* — Vivant à quel prix...

L'INCONNU, *rêveur.* — Il faut en prendre son parti, finalement tout est illusion dans ce monde et la sagesse est de se dégager jour après jour de toutes les illusions pour pouvoir, au jour suprême, se dissoudre, léger dans la mouvante nature... (*Se reprenant.*) Pardon, j'ai été cynique, je crois ? Non, ne regrettez rien. Vous avez vécu des moments intenses, vous avez été pleinement heureux, pendant quelques jours vous avez possédé l'amour, possédé le bonheur... vous avez atteint à la plénitude, vous teniez le monde dans vos mains. C'est un effort que l'homme le plus robuste ne peut soutenir que peu de temps... Après, tout lui glisse entre les doigts, comme cette poussière dont nous sommes faits ; croyez-moi, on ne conserve rien dans la vie que des souvenirs, des souvenirs qui tournent aux regrets... Rien de plus effrayant que de voir vieillir et s'effriter l'amour, la beauté...

(*Obscurité.*)

SCÈNE V

On voit apparaître une vieille femme, Solange vieillie. Elle n'a rien d'une « charmante vieille ». C'est une vieille femme ridée, au nez épais et tombant, comme sont souvent les vieilles femmes. Elle est assise dans un fauteuil. Seul l'endroit où elle se trouve est éclairé.

Solange parle à Thomas qu'on ne voit pas. On peut croire qu'il est dans une pièce voisine. Avec une voix criarde, car Thomas est sourd.

SOLANGE. — Je me demande comment Jeanne peut arriver à manger quatre parts de glace sans se rendre malade ! Oui. Quatre parts de glace au café ! Avais-tu remarqué qu'elle en avait mangé quatre !... Tu ne remarques jamais rien !... Tu m'entends ?... Je disais que Jeanne avait repris de la glace quatre fois. Moi, je n'en ai eu que deux fois ! Ils lui repassaient tout le temps le plat ! Et personne ne pensait à le faire circuler de mon côté ! (*Temps.*) Mais qu'est-ce que tu fais là-bas ?

THOMAS, *qu'on entend sans le voir.* — Je mets de côté les livres que je veux emporter.

SOLANGE. — Les livres ! Les livres ! Tu emportes toujours des livres et tu ne les lis jamais ! A quoi bon s'encombrer avec des livres ?

THOMAS. — Mais si ! mais si ! je les lis.

SOLANGE. — Tu emportes toujours les mêmes !

(*Paraît Thomas. Lui non plus n'est pas beau à voir. Il est vieux, chauve et a des sourcils broussailleux. Il va s'asseoir dans un second fauteuil. Seul leur groupe est éclairé.*)

Il faudra emporter des couvertures.

THOMAS. — Oui. Les hôtels sont toujours si mal chauffés !

SOLANGE. — Les deux grosses couvertures blanches ou bien les plaids écossais ?

THOMAS. — Comme tu veux.

SOLANGE. — Ah non ! Si j'emporte les plaids, tu me diras que j'aurais dû emporter les couvertures blanches et, si j'emporte les couvertures blanches, tu me diras que j'aurais dû emporter les plaids.

THOMAS. — Emporte les plaids. C'est moins salissant.

SOLANGE. — Ce n'est déjà pas très agréable pour moi d'aller à Contrexéville. C'est pour toi que nous y allons. C'est toi qui fais la cure.

THOMAS. — Tu ne vas pas me reprocher de me soigner. C'est le médecin qui m'a recommandé de faire la cure.

SOLANGE. — Moi, je ne peux pas fermer l'œil à l'hôtel. Toi, ça t'est égal. Tu dors comme une souche.

THOMAS. — Je ne dors pas si bien que ça. Seulement, je ne te réveille pas quand j'ai des insomnies.

SOLANGE. — Tu n'aurais pas besoin de me réveiller. Je ne dors jamais. Je me retourne. J'ai froid... Il va falloir emporter des couvertures.

THOMAS. — Tu l'as déjà dit.

SOLANGE. — Qu'est-ce que j'ai dit ?

THOMAS. — Qu'il fallait emporter des couvertures.

SOLANGE. — C'est à cause de toi que nous allons à Contrexéville. Moi, j'aurais préféré aller à Hendaye. Il y fait plus chaud.

THOMAS. — Ce n'est pas bon pour moi, Hendaye !

SOLANGE. — J'emporte les deux grosses couvertures blanches.

THOMAS. — Nous avions décidé d'emporter les plaids écossais.

SOLANGE. — Moi, ça m'est égal. C'est pour toi.

(*Petit à petit, à mesure que leurs silhouettes s'estompent lentement comme si elles s'éloignaient dans la pénombre, leurs voix deviennent aussi indistinctes et se fondent en un vague murmure chevrotant. Noir.*)

SCÈNE VI

Le carrefour du réverbère.

THOMAS, *en soupirant.* — ... Oui ... Ce n'est pas Solange et ce n'est pas moi... Cet avenir m'est totalement étranger, je ne le sens pas.

L'INCONNU. — C'est le résidu d'une belle histoire d'amour.

(*Un silence.*)

THOMAS. — Evidemment, Philémon et Baucis, c'est plutôt exceptionnel...

L'INCONNU. — Remarquez que c'est sans doute ainsi que vous appelleront vos petits enfants... Après tout, c'est peut-être le charme des noces d'or...

THOMAS. — ... Les belles histoires d'amour ont toujours été des amours traversées. Un bel amour ne se développe pas, il est interrompu brutalement... Ou alors les hommes devraient rester éternellement les mêmes, comme les dieux antiques. (*Brusquement.*) Mais, justement, les dieux antiques ont toujours vécu comme devraient vivre les hommes, dans l'instant, sans avenir.

L'INCONNU. — Permettez-moi cette observation amicale, les dieux antiques étaient peu enclins à philosopher.

THOMAS, *violent.* — Naturellement ! Vous avez mille fois raison ! Alors qu'est-ce que j'attends ? Je tenais la vie, je tenais mon amour pathétique et dangereux... et me voilà en train de mesurer, de supputer des conséquences. Tout est encore entre mes mains ! Qu'importe la déception ?... Qu'importe le risque ?... L'aventure continue !...

L'INCONNU. — Prenez garde. Elle ne sera plus très longue...

THOMAS. — Nous n'en savons rien. Elle aura la durée qu'elle doit avoir. Car, enfin, nous parlons de Solange, de son crime... mais Solange n'a encore rien fait. C'est moi qui allais la trahir. (*Il veut passer, l'Inconnu le retient.*)

L'INCONNU, *d'une voix altérée.* — Ecoutez, ne faites pas sur un coup de tête le geste dont j'ai réussi à vous détourner après deux heures d'efforts. Qu'espérez-vous, une belle mort ? Elle ne sera même pas belle.

THOMAS. — Cela m'est égal ! Tout à l'heure, j'hésitais, je doutais, maintenant, je suis sûr. Je dois aller jusqu'au bout de cette histoire.

L'INCONNU. — Et, dans quelques minutes, vous serez un cadavre, soyez-en sûr !

THOMAS. — Peu importe ! Tout cela est peut-être complètement faux.

L'INCONNU. — Vous refusez de voir les choses telles qu'elles sont.

THOMAS. — Non. Les choses ne sont jamais telles qu'elles sont. Solange... François et moi, nous n'avons encore jamais été ensemble. Personne ne peut savoir ce qui résultera de notre rencontre. Les choses seront ce que nous ferons d'elles. C'est ça, la vie !... Depuis le début, vous avez joué au grand frère plus averti. Eh bien ! tout averti que vous soyez, je vais vous enseigner une chose. Il y a un moyen d'agir sur la réalité. Et ce moyen, je vous l'ai déjà dit, c'est de croire.

L'INCONNU. — Pour croire, il ne suffit pas de dire : je veux croire, en gardant un doute au fond du cœur.

THOMAS. — Je vous montrerai que je crois par ma manière d'agir. En jouant le jeu à fond. Parce que, si je me trompe, je perds la vie, n'est-ce pas ? Jamais meilleure occasion n'a été donnée de prouver qu'on croit en quelqu'un.

L'INCONNU. — De prouver à qui ?

THOMAS. — Mais à moi-même, à Solange, à vous ! Vous êtes notre témoin !

L'INCONNU. — Je ne demande aucune preuve. Je n'ai pas besoin de preuve ! Je vous crois, je vous crois capable de tout. Mais je vous prie de renoncer. Si votre vie ne vous coûte pas, je vous prie d'éviter ce meurtre. Ne faites pas de Solange et de François des assassins !

THOMAS. — Raison de plus pour que j'aille là-bas. Rien ne prouve qu'ils soient capables de tuer. Mais, si je ne viens pas, ils porteront toute leur vie le poids de ce projet de meurtre sur la conscience. S'ils me voient, ils comprendront qu'ils ne sont peut-être que des enfants qui jouent à la *murder-party.*

L'INCONNU. — Ni Solange, ni François ne valent que vous couriez pour eux un tel risque. Les remords s'estompent, mais on ne retrouve pas la vie.

THOMAS. — Vous perdez votre temps. J'ai envie de jouer ma vie ! (*Il s'écarte et se met à courir dans la direction de la villa, laissant l'Inconnu désemparé, près du réverbère.*)

L'INCONNU, *dans un cri désespéré.* — Votre paquet ! L'argent ! (*Il sort le paquet de sa poche et le lui tend.*)

THOMAS, *se retourne et revient sur ses pas.* — Oui, suis-je bête ! Il ne faut pas qu'ils me tuent pour rien. (*Il prend le paquet, le met dans sa poche.*)

L'INCONNU, *dans un dernier effort, lui prend le bras.* — Ecoutez, je vous supplie de réfléchir. (*Et, comme Thomas tente de se dégager.*) Vous n'êtes pas pressé, il vous reste encore un quart d'heure. (*Il lui montre l'horloge.*)

THOMAS. — Soyez gentil, laissez-moi ce quart d'heure. J'ai besoin de rester seul...

(*L'Inconnu ne dit rien, se détourne et sort lentement tandis que Thomas demeure immobile dans la clarté du réverbère.*)

SCÈNE VII

Le salon de la villa de Solange.

Solange est seule, immobile, raidie dans une sorte d'attitude de somnanbule.

Brusquement, elle revient à elle, regarde sa montre et se lève donnant des signes de nervosité.

Entre l'homme du carrefour, l'Inconnu qui s'est acharné à détourner Thomas de son projet d'enlèvement. Solange ne marque aucune surprise à le voir.

SOLANGE. — Tu es fou ! Il sera là dans cinq minutes !

FRANÇOIS. — Je suis là, à l'heure, tu es rassurée ?

SOLANGE. — François ! Où es-tu allé ?

FRANÇOIS. — Qu'est-ce que ça peut te faire ? Je suis allé faire un tour pour prendre l'air.

SOLANGE. — C'est intelligent ! Et tu rentres à la dernière minute.

FRANÇOIS. — L'essentiel était d'être là avant lui, non ?

SOLANGE. — Tu aurais pu penser à moi... mais c'est trop te demander...

FRANÇOIS. — Oh ! tu as les nerfs solides...

SOLANGE, *réprimant un mouvement de nervosité, se ressaisit.* — Bon, n'en parlons plus. Tu es prêt ? (*François se verse un verre de whisky, le boit d'un trait.*) Ce n'est peut-être pas le moment de boire.

FRANÇOIS, *dur.* — Laisse-moi tranquille, veux-tu ?

SOLANGE. — Je te rappelle seulement que tu dois viser vite, juste et dans l'obscurité. Et l'alcool n'a jamais...

FRANÇOIS. — C'est fini, non ?

SOLANGE. — Comme tu es nerveux.

FRANÇOIS. — On le serait à moins. Qu'est-ce que tu veux, je ne me sens pas la gueule de l'emploi.

SOLANGE. — Il n'est pas nécessaire d'avoir une gueule spéciale.

FRANÇOIS *allume une cigarette et se met à siffler très juste une mélodie de Haydn, un temps, puis il se décide.* — Solange, pourquoi me forces-tu à tuer ? Je pourrais l'assommer, ou simplement lui prendre l'argent sous la menace du revolver.

SOLANGE. — Après quoi, il irait porter plainte au commissariat le plus proche.

FRANÇOIS. — Il ne porterait pas plainte. Les hommes comme lui ne mélangent pas les deux choses. Ils ne portent pas en justice une déception amoureuse. Ils se disent que c'est une bonne leçon, et ils deviennent mysogynes.

SOLANGE, *calme.* — Il y a une autre solution. Tu peux monter te coucher et dormir la conscience tranquille.

FRANÇOIS. — Tu sais bien qu'il me faut cet argent.

SOLANGE. — Tu trouverais l'argent demain matin. Sur cette table.

FRANÇOIS. — Et toi, tu partirais avec lui, Solange ! Tu sais bien que je ne peux pas vivre sans toi.

SOLANGE. — C'est une question d'habitude. Tu verras, tu t'y feras très bien. Et tu te sentiras tranquille.

FRANÇOIS. — Tu sais bien que je suis capable de tout, pour te garder, même d'un crime. Oui, je sais que je pourrais tuer pour toi, mais pourquoi lui, pourquoi ce meurtre inutile ?

SOLANGE. — Il n'y a pas de meurtres inutiles, il n'y a pas de gestes inutiles. Et celui-ci c'est la condition à laquelle tu pourras me garder.

FRANÇOIS. — Mais pourquoi ?

SOLANGE. — Sais-tu pourquoi je t'ai aimé ?

FRANÇOIS. — Tu ne m'aimes plus ?

SOLANGE. — Je t'ai aimé pour ton panache, François, pour le regard dédaigneux avec lequel tu regardais les hommes et les choses... pour l'indifférence avec laquelle tu admettais qu'on te jugeât mal. Cela t'était égal qu'on te trouvât méchant, inutile, dangereux... Tu étais à l'aise dans ta peau de mauvais ange... et moi, j'étais à l'âge où le mal est une force envoûtante... Les sages petits anges de la vie quotidienne me paraissaient pâles auprès de toi... Ils réflétaient tous quelque chose... Ces années studieuses, les bonnes manières, l'avenir solide, la confiance... l'obéissance... Ils étaient comme des planètes éteintes gravitant autour d'un soleil rassurant. Toi, tu resplendissais de ta lumière propre, une lumière verte, impitoyable... Tu étais comme si tu n'avais ni passé, ni avenir ; tu étais le refus... Et les filles sur qui tu posais les yeux sentaient aussitôt qu'elles n'avaient rien à espérer de toi, rien que l'immédiat, rien d'autre que de faire partie de ton plaisir... tant qu'il durerait... Tu te mouvais comme un fauve au milieu des autres ; tout en toi était lent, mesuré, détendu... On sentait que le courage était pour toi une chose instinctive, immédiate, brutale. On sentait que tu n'avais peur de rien... Et c'était vrai. Tu n'avais pas peur de la mort. Tu as risqué ta vie, plusieurs fois, avec le sourire. Mais ce qui est mieux, tu n'avais pas peur de la vie ; tu pouvais dormir comme un enfant après avoir gaspillé ton dernier argent, tu pouvais dormir sans savoir de quoi le lendemain serait fait. Tu pouvais faire les pires excès sans craindre pour ta santé, commettre les pires actes sans redouter le châtiment... C'est vrai que nous étions alors des enfants et que nous jouions un jeu... et je sais tout ce qu'il y avait d'un peu factice et de frelaté dans ta manière de te comporter, et même ta faiblesse... Mais je t'ai suivi parce que tu jouais un jeu dangereux... et qu'il m'attirait... parce que n'importe quel jeu m'attire si on le joue jusqu'à ses extrêmes conséquences... Je n'ai pas eu peur de toi une seconde... Tu m'as tentée, c'est tout... Et, maintenant encore, la seule chose que je crains c'est que tu te relâches, que tu te mettes à compter, à mesurer le danger, à redouter les sanctions... Je me suis attachée à toi et je resterai avec toi tant que tu resteras fidèle à toi-même, tu m'entends, seulement à toi-même, tant que tu iras jusqu'au bout, mais je ne supporterais pas le moindre relâchement, la moindre faiblesse. Le monde est fait de forces bonnes et de forces mauvaises, de bêtes douces et de bêtes féroces. Tu as choisi d'être avec les tigres, les aigles, les guêpes et, tant que tu garderas leur sincérité totale, je serai avec toi. Aujourd'hui, je veux savoir si tu peux commettre un crime, tuer, sans craindre le châtiment ni le remords... Le peux-tu ?

FRANÇOIS. — Oui, je le peux, Solange.

SOLANGE. — Malgré les angoisses, les obsessions, les fantômes...

FRANÇOIS. — Oui, Solange, malgré tout cela. Mais tu as parlé de panache, tout à l'heure, et de courage, et tu voudrais que je tue dans l'obscurité un homme sans défense.

SOLANGE. — Il sera armé.

FRANÇOIS. — Tu sais à quoi doit servir son arme ; en tous cas, pas à le protéger. Non, il n'a pas une chance sur cent de s'en tirer, tu le sais bien. Il n'aura pas le temps de faire un mouvement. Tu l'as attiré dans un guet-apens, et je suis bon tireur.

SOLANGE. — Comment, il n'a pas une chance ? Mais sa chance, c'est justement ton hésitation. Si tu faiblis, il a gagné. Et c'est lui qui te tue. Rassure-toi, je le lui conseillerai.

FRANÇOIS. — Lui ? Il n'osera jamais. Il est bien trop doux, bien trop policé.

SOLANGE. — Tiens, tu as l'air de le connaître... Oui, il est doux, mais, dans le genre doux, il est aussi très entier. Il m'a dit que, pour moi, il se battrait comme un lion. (*Un temps.*) A moins encore que tu te dérobes, que tu ailles te coucher comme je te l'ai suggéré, et que je parte bien tranquillement avec lui. Après tout, tu es peut-être fatigué de jouer les mauvais anges ?

FRANÇOIS. — Tu l'aimes, Solange. C'est lui que tu aimes !

SOLANGE. — Et je t'engage à le tuer ? Est-ce croyable ? Et pourtant, tu as raison, François, oui, je l'aime. Je l'aime à ma façon, sans pitié. Cet homme représente pour moi l'inverse de tout ce que j'ai aimé jusqu'ici, de tout ce que tu représentes. Et je sais que je pourrais le suivre aussi aveuglément que je t'ai suivi.

FRANÇOIS. — Tu n'as jamais suivi personne, Solange, mais précédé. Tu es comme une figure de proue et peu t'importe le navire, qu'il soit conduit par un pirate, un commerçant ou un explorateur ; l'essentiel est que tu ailles de l'avant. Et c'est à nous autres de te suivre... Mais à moi, tu me demandes une chose impossible, pour que je refuse, et pour pouvoir partir en beauté, en me laissant en plus l'impression que c'est ma faute. Tu ne me donnes pas ma chance !

SOLANGE. — Il faudrait s'entendre ! Tout à l'heure, c'était lui qui n'avait aucune chance. Maintenant, c'est toi.

FRANÇOIS. — Oui, j'ai la chance de devenir un assassin... (*Un temps.*) La vérité, c'est que je me sens très las... Peut-être est-ce cela, la peur ?

SOLANGE. — Chacun a une épreuve à sa mesure. Je ne te force pas à le tuer. Mais je t'ai dit : vous êtes pour moi comme le jour et la nuit, incompatibles. Tu es libre de choisir, mais si tu le tues, il faut que ce soit en connaissance de cause, comme un forban qui sait ce qu'il risque et qui en rit. Lui, s'il te tue, ce doit être sans préméditation, en chevalier généreux dont le réflexe est de se battre et de risquer sa vie pour celle qu'il aime.

FRANÇOIS. — Il court un autre risque, les Assises... comme moi...

SOLANGE. — Sûrement pas. Un homme avec ses antécédents, qui tue pour arracher la femme qu'il aime à une crapule de ton espèce qui était là, le revolver à la main, prêt à le tuer pour le dévaliser... Crime passionnel, moral par surcroît, et... légitime défense aussi. Il sera acquitté, j'y veillerai...

FRANÇOIS. — C'est la solution que tu envisages avec joie, n'est-ce pas ? C'est celle-là que tu espères ?

SOLANGE. — C'est toi qui choisis, François.

FRANÇOIS. — Je ne peux pas. Je ne peux pas tuer un homme sans défense...

SOLANGE. — Bien. Alors, va-t'en. Je ne veux plus te voir. Tu n'es qu'un couard, comme les autres. Tout ce que j'ai vu en toi, c'était de la pose. Tu n'es qu'un dévoyé qui joue au dur, un cynique. Tu ne suis pas une route, tu te faufiles, tu louvoies... Tu donnes le change, mais il y a des barrières que tu ne peux pas franchir. Tu te dérobes devant certains obstacles. Tu veux bien être un hors-la-loi, mais tu choisis les lois que tu veux transgresser, et tu veux obéir aux autres comme un chien. Tu n'es rien du tout, François. Ceux qui ne font les choses qu'à demi ne sont rien. Rien du tout. Va, va te coucher. A la niche !

FRANÇOIS. — Je le ferai.

SOLANGE. — Ne le fais pas à contre-cœur pour m'en vouloir ensuite. Il vaudrait mieux renoncer.

FRANÇOIS. — Je t'ai dit que je le ferai.

(*Un temps.*)

SOLANGE. — Alors, je vais te faire une confidence, François. L'argent, je pouvais l'avoir sans te quitter. L'argent, il me le donnait, comme cela, sans garantie, même si je restais avec toi. (*Un temps.*) Tu ne dis rien. Je vois que tu as compris. Tu as compris que ce serait trop facile. Que cet argent, il faut le gagner. Ou plutôt tu as compris que ce n'est pas l'argent qui compte dans cette affaire. (*Temps.*) Tu as compris que tu dois le tuer. (*Temps.*) C'est seulement quand tu l'auras fait que je serai tout à fait à toi et pour toujours. (*Temps.*) Attention, écoute...

(*On entend un pas au dehors. François tire son revolver et l'arme. Une lampe électrique balaie la fenêtre. Solange éteint la lampe. Thomas apparaît à la fenêtre. Il la pousse, enjambe l'appui. Il entre et, dans l'obscurité :*)

THOMAS *dont la silhouette se profile dans l'encadrement de la fenêtre, bas.* — Solange... Tu es là ?... Solange...

(*Silence total.*)

SOLANGE, *criant.* — Tire, Tom ! François est là, dans le coin à gauche... Il est armé ! Tire vite ! (*En même temps, elle donne la lumière qui éclaire d'abord François qui a laissé retomber son bras armé du revolver. A voix basse, âprement.*) Tire, Tom, ne le rate pas ; il voulait te tuer. C'est toi ou c'est lui !

(*Mais Thomas, immobile et stupéfait regarde François. Il n'a même pas tiré le revolver de sa poche. Solange, d'abord calmement, à François.*)

Lâche...

(*Puis s'adressant aux deux hommes avec fureur.*)

Ah ! vous êtes admirables, tous les deux ! Dans un instant, vous allez vous serrer la main et vous congratuler d'avoir la vie sauve. Les bêtes les plus nobles se battent à mort pour leur femelle ! C'est la grande fête de la forêt. Mais vous n'êtes pas à la hauteur. Vous n'avez ni instinct ni courage et vous ne savez ni lutter ni gagner. Tout se gagne, chaque joie s'arrache à coups de dents, La vie est belle, impitoyable ! Arrière ! Je n'ai plus rien à faire avec vous ! (*Avec dégoût et mépris.*) Lâches !

(*Silence gêné, émouvant des deux hommes. Brusquement, elle arrache le revolver que François continuait à tenir dans sa main. Les deux hommes ont un mouvement vers elle, elle recule menaçante.*)

Laissez-moi... Je n'ai plus de place parmi vous... (*Et, comme ils tentent encore de se rapprocher d'elle, elle braque à nouveau son revolver avec un cri déchirant de révolte et de désespoir.*) Non ! (*Puis elle ajoute pour elle-même avec exaltation :*) J'aime la vie impitoyable !... (*Et, brusquement, elle dirige l'arme contre sa poitrine.*)

(*Le noir se fait au moment même où éclate le coup de feu et le réverbère s'allume. L'ivrogne, qui traversait la place, a une sorte de tressaillement, comme un hoquet, puis, continuant sa rengaine :*

« Boire un petit coup, c'est doux. »

il sort en titubant.)

FIN

VOIR LA REVUE DE PRESSE EN PAGE 44

En avant-première

MINUIT
EN PLEIN JOUR
ou VESSIES POUR LANTERNES

Farce en deux tableaux,
sur un thème espagnol,
de Michel ARNAUD

PERSONNAGES

BERTHE, la femme
JULES, le mari
THEODORE, l'amant
UN PAYSAN

*

MINUIT EN PLEIN JOUR

ou VESSIES POUR LANTERNES

PREMIER TABLEAU

La scène est divisée en deux parties, l'une figurant le jardin, l'autre une salle de la maison de Jules.
Au lever du rideau, Berthe est assise près de la fenêtre. Elle tricote en fredonnant et semble guetter la venue de quelqu'un.
Au bout d'un court instant, Théodore paraît dans le jardin et s'arrête à quelque distance de la fenêtre.

THÉODORE. — Pst ! Pst !

BERTHE, *à mi-voix.* — Ah ! te voilà enfin ! (*L'arrêtant du geste au moment où il fait mine de s'approcher davantage.*) Non. Pas encore ! Jules est au fenil et peut revenir à tout instant.

THÉODORE. — Comment ? Il n'est pas encore parti ? Je croyais que...

BERTHE. — Non, il est toujours là ! Je ne sais vraiment pas ce qu'il a aujourd'hui ! Il change d'idée d'une seconde à l'autre.

THÉODORE. — Il se doute de quelque chose ?

BERTHE. — Lui ? Oh non ! Du moins, pas spécialement. Mais, tu le sais : chez lui, la jalousie, c'est de naissance.

THÉODORE. — Alors ?

BERTHE. — Alors ? J'ai une idée. Nous avons des lapins à vendre. Je vais lui dire que je veux les porter au marché du chef-lieu. Et lui, contrariant comme il est, m'ordonnera certainement de rester à la maison, cependant que lui-même ira au chef-lieu. Et alors, toi, mon bijou...

THÉODORE. — Oui. Mais, dis donc : et si, par hasard, il veut t'emmener avec lui ?

BERTHE. — Alors, dans ce cas, ce sera à toi de trouver un stratagème. Maintenant, éloigne-toi ! Reste à guetter dans la châtaigneraie, et, lorsque tu le verras partir... Vite, va-t'en. Je l'entends qui vient.

(*Théodore sort.*)

JULES, *entrant dans la « salle ».* — Tu parlais ? Avec qui parlais-tu ? (*Il veut aller regarder par la fenêtre.*)

BERTHE, *lui barrant vivement la route.* — Moi, je parlais ?

JULES, *s'arrêtant.* — Oui, toi !

BERTHE. — Je parlais ?

JULES. — Oui.

BERTHE. — Non, je ne parlais pas.

JULES. — Si.

BERTHE. — Non !

JULES. — Pourtant, je t'ai bien entendue...

BERTHE. — Tu m'as entendue ?

JULES. — Oui.

BERTHE. — Ah ! tu m'as entendue ? Et qu'est-ce que je disais donc, s'il te plaît ?

JULES. — Je ne sais pas. Je n'ai pas entendu.

BERTHE. — Mais enfin, sais-tu ce que tu dis, oui ou non ? Tu m'as entendue ou tu ne m'as pas entendue ?

JULES. — Je te dis que je t'ai entendu parler, mais que je n'ai pas entendu ce que tu disais !

BERTHE. — Alors, comme ça, tu prétends que je parlais mais que tu ne m'as pas entendue ?

JULES. — Oui !

BERTHE. — Mon pauvre ami !

JULES. — Pourquoi m'appelles-tu « mon pauvre ami » ?

BERTHE. — Parce que... Non, je ne peux pas te le dire.

JULES. — Parce que quoi ?

BERTHE. — Parce que... Non, ce serait peut-être imprudent de te dire ça brutalement...

JULES. — Vas-tu parler, oui ou non ?

BERTHE. — Parler ? Je ne demande pas mieux. Mais enfin, que veux-tu savoir ?

JULES. — Tu m'as appelé « mon pauvre ami » ! Pourquoi m'as-tu appelé « mon pauvre ami » ?

BERTHE. — Eh bien... mon pauvre, mon bon Jules, je suis inquiète pour toi !

JULES. — Inquiète ? Pourquoi ça ?

BERTHE. — Il y a de quoi, ce me semble. Ah ! mon pauvre Jules, je crois que tu es bien malade !

JULES. — Moi, je suis malade ?

BERTHE. — Oui. Je ne suis pas très savante, mais je sais bien que, lorsqu'on commence comme toi à entendre des choses qu'on n'entend pas, c'est que l'on est bien malade ou tout près de l'être. Et, hélas ! cela ne m'étonne pas ! Depuis quelques jours, tu as une de ces mines ! Il faut te reposer, mon petit mari ! Pendant qu'il en est temps encore ! Ecoute, tu vas te mettre au lit. Je vais te préparer un grand bol de vin chaud, et...

JULES. — Moi, je suis malade ? Non, je ne suis pas malade ! (*N. B. : Jules a, bien entendu, une mine florissante.*)

BERTHE. — Si, tu es tout pâle !

JULES. — Je suis pâle, moi ? Je suis pâle, moi ?

BERTHE. — Oui, tu es même livide ! Dépêche-toi de te coucher ! Je crois bien que je te ramènerai le docteur...

JULES. — Ah oui ! tu me ramèneras le docteur ?

BERTHE. — Oui.

(*Un temps bref.*)

Puisqu'il va falloir que j'aille au chef-lieu...

JULES. — Ah oui ! il va falloir que tu ailles au chef-lieu ? Ah ! vraiment ? Eh bien ! figure-toi que ça ne prend pas ! Je ne suis pas malade, moi ! Je ne suis pas pâle, moi ! Je me porte très bien, moi !

(*Un temps bref.*)

Avec qui parlais-tu ?

BERTHE. — Moi ?

JULES. — Oui, toi !

BERTHE. — Ça y est ! Ça le reprend ! Mais, voyons, puisque tu dis toi-même que tu ne m'as pas entendue ! Et puis, du reste, je me demande bien avec qui j'aurais pu parler ?

JULES. — Oui, justement : avec qui ?

BERTHE. — Mais avec qui aurais-tu voulu que je parle ? Il n'y a personne, ni ici, ni dans le jardin ! Et je te répète que je ne parlais pas ! Vraiment, tu m'inquiètes, mon pauvre Jules. Oh ! cette mine ! Sincèrement, tu ne te sens pas fatigué ?

JULES. — Non.

BERTHE. — Pourtant, tu as l'air fatigué !

JULES. — J'ai peut-être l'air fatigué, mais je ne suis pas fatigué !

BERTHE. — Bon, je n'insiste pas. Ce que j'en disais, c'était pour ton bien. Vraiment, tu ne veux pas te coucher ?

JULES. — Non ! Avec qui parlais-tu ?

BERTHE. — Ça m'ennuie bien un peu d'avoir à te laisser tout seul dans cet état. Mais enfin, je ne serai pas longtemps partie. Je vais faire au plus vite.

JULES. — Partie ? Où çà ?

BERTHE. — Mais au chef-lieu ! Tu oublies que c'est le jour du marché. Et, puisque tu ne veux pas y aller, toi-même...

JULES. — Non !

BERTHE. — Comment non ?

JULES. — Non, te dis-je ! Non, non et non ! Tu n'iras pas au chef-lieu toute seule !

BERTHE, *très aimable.* — Tu as de l'argent à me donner ?

JULES. — Tu n'iras pas toute seule au chef-lieu ! Non mais, est-ce que tu me prends pour un idiot, par hasard ? Inutile d'insister : tu n'iras pas au chef-lieu toute seule !

BERTHE. — Bien, bien. Mais avec quoi paiera-t-on le grainetier ? Il vient demain.

JULES. — Ouais ! On a envie d'aller se promener toute seule au chef-lieu, alors on me raconte que j'ai l'air fatigué, on me dit que je suis malade ! Et mon petit Jules par-ci, et mon petit Jules par-là ! Mais, ça ne prend pas ! Berthe, tu n'iras pas au chef-lieu !

BERTHE. — Bon, bon ! Tu es bien portant ! Tu entends des voix, mais tu es bien portant ! Tu as mauvaise mine, mais tu es bien portant ! Tu ne t'es jamais mieux porté ! J'aurais dû me rappeler qu'il n'y a rien à faire pour forcer les gens têtus à se soigner. (*Elle se prépare à aller vers l'intérieur de la maison.*)

JULES. — Où vas-tu ?

BERTHE. — Préparer les paniers.

JULES. — Quels paniers.

BERTHE. — Tes paniers.

JULES. — Mes paniers ? Pourquoi faire mes paniers ?

BERTHE. — Il faut bien que l'un de nous aille au marché. Non ? Les lapins ne se vendent pas tout seuls !

JULES. — Non !

BERTHE. — Oh !... Quoi encore ?

JULES. — Je suis malade, je ne peux pas aller au marché aujourd'hui : ça me fatiguerait !

BERTHE. — Ah, enfin ! Te voici raisonnable, mon petit Jules ! (*Elle va pour sortir.*)

JULES. — Où vas-tu ?

BERTHE. — Mais voyons, au marché !

JULES. — Non !

BERTHE. — Tu ne veux pas que j'y aille ?

JULES. — Non !

BERTHE. — Et tu ne veux pas y aller ?

JULES. — Non !

BERTHE. — Alors, tu as de l'argent pour demain ?

JULES. — Non !

BERTHE. — Alors, tu vois bien qu'il faut que l'un de nous deux aille au chef-lieu.

JULES. — Je ne veux pas que tu y ailles !

BERTHE. — On dirait vraiment que je tiens à y aller ! Si tu crois que ça m'amuse ! Mais, moi, j'ai le sentiment du devoir. Et puis, du reste, tu ne sais pas vendre, tu te fais toujours voler.

JULES. — Moi ?

BERTHE. — Toi !

JULES. — Moi, je ne sais pas vendre ?

BERTHE. — Toi !

JULES. — Je me fais toujours voler ?

BERTHE. — Oui. Tu te fais toujours voler. C'est que tu es un peu nigaud, mon pauvre homme ! On te fait facilement prendre vessies pour lanternes !

JULES. — Ah, vraiment ?

BERTHE. — Tandis que moi, on ne m'en conte pas si aisément. Tandis que moi, je sais vendre, et sans perte !

JULES. — Ah, vraiment ? Et moi, je ne sais pas vendre ?

BERTHE. — Non, tu ne sais pas vendre !

JULES. — Et toi, tu sais vendre ?

BERTHE. — Oui.

JULES. — Eh bien, ça ne prend pas ! C'est moi qui vais aller au chef-lieu !

BERTHE. — Jules ! Jules, tu n'es pas raisonnable. Je t'assure que tu ferais mieux de...

JULES. — Je vais aller au chef-lieu. Et on verra si je ne sais pas vendre !

BERTHE. — Tu es bien décidé à y aller ?

JULES. — Oui, je vais aller au chef-lieu.

BERTHE. — Bon ! Je n'insiste plus... A ce soir, mon petit Jules !

JULES. — Comment « à ce soir » ?

BERTHE. — Oui, à ce soir ! Tu n'as pourtant pas l'intention de passer la nuit au chef-lieu ?

JULES. — Ah oui : tu croyais que j'allais te laisser ici... Non, Berthe, non ! Je vais au chef-lieu, mais tu viens avec moi !

BERTHE. — Moi ? Mais j'ai beaucoup à faire ici ! Et puis...

JULES. — Tu ne te figures tout de même pas que je vais te laisser toute seule ici ! Prépare-toi !

BERTHE. — Bien, Jules, mais si tes chaussettes ne sont pas reprisées, tu sauras pourquoi.

JULES. — Prépare-toi !

BERTHE. — Et s'il manque des boutons à tes chemises, ne t'en prends qu'à toi-même !

JULES. — Je te dis de te préparer.

BERTHE. — Bien, bien ! Mais, pauvre idiot de jaloux que tu es, tu ne pourrais pas réfléchir un petit peu ? Non ? Tu ne crois pas qu'au chef-lieu, j'aurais plus d'occasions qu'ici — si, toutefois, j'en avais envie : ce qu'à Dieu ne plaise ! — de te faire des traits ? Il y a foule au marché, et une femme malicieuse et qui souhaite de s'amuser n'a pas beaucoup de pas à faire pour fausser compagnie à son nigaud de mari, à la faveur d'une bousculade !

JULES. — Tu as raison, Berthe, tu as raison !

BERTHE. — Ah ! Cela me fait plaisir d'avoir ton approbation. Au revoir, mon petit mari, sois sage et ne te fatigue pas trop !

JULES. — Non !

BERTHE, *légèrement inquiète.* — Comment non ? (*Essayant de plaisanter.*) Tu as l'intention de n'être pas sage, vilain ?

JULES. — Je t'emmène avec moi.

BERTHE. — Bon.

JULES. — Mais tu as raison : il y a foule au marché et, comme je te sais capable de tout...

BERTHE. — Oh ! Jules !

JULES. — Comme je te sais capable de tout, et pour t'éviter de te perdre, je vais t'attacher.

BERTHE. — Quoi ? ? ?

JULES. — Oui. T'attacher.

BERTHE. — Tu es fou ! Il est fou ! Il est devenu fou !

JULES. — Je suis prudent ! Allez, viens-là que je t'attache.

BERTHE. — En laisse ! En laisse, comme un chien. Voyons, Jules...

JULES. — Il n'y a pas de Jules qui tienne ! Je t'emmène et je te tiendrai au bout d'un licol : comme une chèvre !

BERTHE. — Mais tout le monde va se moquer de moi !

JULES. — Ton mari sera là pour te protéger contre les railleurs !

BERTHE. — Mais enfin, Jules, mon petit, mon cher Jules, qu'ai-je donc fait pour que tu me traites ainsi ?

JULES. — Ce que tu as fait ? Rien encore ! Mais, comme ça, tu ne pourras rien faire !

BERTHE. — Oh ! Quelle honte ! Quelle humiliation ! Maudit, tu mériterais que...

JULES. — Allons, Berthe, en route pour le marché ! (*Il l'a attachée avec une corde et l'entraîne.*)

DEUXIÈME TABLEAU

Une route.

Jules et Berthe entrent. Jules porte deux lourds paniers et tient sa femme au bout d'un licol comme une chèvre.

BERTHE. — Jules ?

JULES, *sans se retourner.* — Quoi ?

BERTHE. — Tu n'as pas envie de te reposer un peu, Jules ?

JULES. — Non.

BERTHE. — Tu n'es pas fatigué, Jules ?

JULES. — Non !

(*Ils font quelques pas en silence, puis :*)

BERTHE. — Jules !

JULES. — Quoi ?

BERTHE. — Jules, on approche du chef-lieu.

JULES. — Oui. Et alors ?

BERTHE. — Tu ne crois pas que cette plaisanterie a assez duré ?

JULES. — Quelle plaisanterie ?

BERTHE. — Détache-moi !

JULES. — Non.

BERTHE. — Non ?

JULES. — Non.

BERTHE. — Bien. Alors, dépêchons-nous. (*Elle passe devant lui.*)

JULES. — Pourquoi ? Je ne suis pas pressé !

BERTHE, *tirant sur la corde.* — Ça me fatigue de marcher lentement.

JULES. — Moi, ça me fatigue de marcher vite. Surtout avec ces deux paniers.

BERTHE, *tirant toujours.* — Nous avons déjà perdu beaucoup de temps. Nous allons arriver que le marché sera fini, et il n'y aura plus d'acheteurs.

JULES. — Mais non. Nous avons tout notre temps.

BERTHE. — Moi, je te dis que le marché sera fini.

JULES. — Moi, je te dis que non.

BERTHE. — Moi, je te dis que si !

JULES. — Non !

BERTHE. — Si !

JULES. — Non !

BERTHE. — Jules, sois raisonnable. Pourquoi ne veux-tu pas m'écouter ? Je t'assure que nous n'avons pas une minute à perdre.

JULES. — Ici, on va être très bien pour se reposer un brin. A l'ombre de ce bel arbre.

BERTHE, *réprimant un geste de joie.* — Tu es fou ? Non content de traîner la patte, tu veux t'arrêter maintenant ? Allons, Jules, avançons !

JULES. — Reste debout, si ça t'amuse. Moi, je m'assieds.

BERTHE. — Jules, tu n'es pas raisonnable ! Dépêchons-nous, te dis-je.

JULES, *qui s'est assis.* — Tu es tellement pressée ?

BERTHE. — Moi ? Non ! Mais le marché...

JULES. — Moi, je ne suis pas pressé.

BERTHE, *toujours au bout de son licol, fait des signes à quelqu'un en coulisse, haussant les épaules comme pour dire : « Je ne sais plus que faire ! »)*

JULES. — Ces paniers sont d'un lourd !

BERTHE. — Laisse-moi les porter.

JULES. — Bernique ! Ça ne prend pas ! Avec quoi veux-tu les porter ? Avec tes dents, peut-être ? Non. Tu ne veux pas t'asseoir un peu ?

BERTHE. — Non ! Je trouve ridicule de rester ici à perdre son temps de la sorte !

JULES. — Ah oui ! (*Il s'étend.*) J'ai même l'impression que je vais faire un petit somme.

BERTHE. — Jules !

JULES. — Tais-toi ! Laisse-moi dormir ! (*Et, effectivement, il s'endort.*)

(*Berthe, après s'être assurée que le sommeil de Jules n'est pas feint, fait signe à quelqu'un d'invisible de venir.*)

THÉODORE, *entrant ; à mi-voix.* — Il dort ?

BERTHE. — Oui. Détache-moi !

THÉODORE. — Attends : Je vais couper la corde.

(*Mais au moment où Théodore met la main à sa poche pour y prendre son couteau, Jules s'éveille.*)

JULES. — Qu'est-ce que c'est ? Avec qui parles-tu ?

BERTHE. — Avec toi, nigaud ! Tu ne vois pas Monsieur qui veut nous acheter notre marchandise.

THÉODORE. — Bonjour, l'ami ! Combien veux-tu de tes oies ?

JULES. — Mes oies ? Quelles oies ? Je n'ai pas d'oies à vendre !

THÉODORE. — Comment ? Tu n'as rien à vendre ?

JULES. — Si bien !... Mais, dites donc, il me semble que je vous connais. Est-ce que je ne vous ai pas vu rôder...

THÉODORE. — Possible, mon brave homme, possible ! Mais cela n'a rien à voir avec nos transactions. Allons, assez plaisanté. Combien tes oies ?

JULES. — Ah çà, est-ce que vous êtes fou ? Des oies, je n'en ai pas.

THÉODORE. — Ah ! vraiment ? Et peut-on savoir quel nom tu donnes aux volatiles qui sont dans ce panier ?

JULES. — Quel nom ? Mais d'où arrivez-vous ? Vous ne voyez pas que ce sont des lapins et, qui plus est, des lapins de chou !

THÉODORE. — Des lapins ! Ah çà, mais où donc as-tu la tête, mon brave ? Es-tu aveugle, ou bien as-tu perdu la raison ? Ou bien encore, te moquerais-tu de moi ? Assez badiné, te dis-je ? Combien ces oies ?

JULES. — Mais ce sont des lapins !

THÉODORE. — Il est fou !

JULES. — Enfin, tout de même... (*A Berthe.*) Dis quelque chose, toi !

BERTHE. — Que veux-tu que je dise ? Ne m'as-tu pas défendu de parler aux étrangers ?

THÉODORE. — Une dernière fois, bonhomme : tu refuses de vendre tes oies ?

JULES. — Mais, puisque...

THÉODORE. — Bon, bon. Je n'insiste pas. Au revoir ! (*Il s'éloigne et sort.*)

JULES. — Un fou ! C'est un fou !

BERTHE. — Ah oui ? Pourquoi donc ?

JULES. — Mais tu ne l'as pas entendu ? « Combien ces oies ? »

BERTHE. — Eh bien ?

JULES. — Ce sont des lapins. Non ?

BERTHE. — Et alors ?

JULES. — Alors quoi ?

BERTHE. — Je te le demande.

JULES. — Ce ne sont pas des oies !

BERTHE. — Eh bien ?

JULES. — Ce sont des lapins !

BERTHE. — Et alors ?

JULES. — Alors ? Si ce sont des lapins, ce ne sont pas des oies !

(*Théodore revient avec une fausse moustache à chacune de ses réapparitions. Il pourra en outre avoir un accent différent, bégayer, chuinter, etc.*)

THÉODORE. — Eh l'ami ! n'auriez-vous pas vu passer, il y a quelques instants, un grand jeune homme brun tout rasé ?

JULES. — Ce sont des lapins !

THÉODORE. — Qu'est-ce que vous me chantez avec vos lapins ? Je vous demande si vous avez vu passer un grand jeune homme brun tout rasé ?

JULES. — Ce sont des lapins ! Je vends des lapins !

THÉODORE. — Ainsi, vous ne voulez pas me répondre. Enfin, merci tout de même pour votre amabilité ! (*Il fait mine de s'éloigner.*)

JULES. — Des lapins ! C'est des lapins que j'ai à vendre !

THÉODORE, *revenant sur ses pas.* — Comment dites-vous ? Vous avez des lapins à vendre ?

JULES. — Oui, et de beaux lapins !

THÉODORE. — Montrez.

JULES, *ouvrant le panier.* — Regardez-moi ça ! Hein, sont-ils beaux mes lapins ?

THÉODORE. — Vous appelez ça des lapins ?

JULES. — Ben, puisque c'est des lapins, comment voudriez-vous que je les appelle ?

THÉODORE. — Dites donc, l'homme, est-ce que vous vous fichez de moi par hasard ? Des lapins, ça ! Mais ce sont des oies. Des oies un peu maigriottes, évidemment, mais des oies !

JULES. — Des oies ? Encore ? Mais je vous assure... Enfin, tout de même, je sais encore distinguer des oies d'avec des lapins !

Théodore. — Vous devriez un peu songer à vous faire soigner la vue, camarade ! Des lapins, ça ! Non, sérieusement, vous ne voyez pas ces becs rouges, ces larges pattes jaunes, ce plumage lustré ?

Jules. — Plumage, plumage ! Du poil ! Du poil de lapin !

Théodore. — Animal, vas-tu encore longtemps te payer ma tête ?

Jules. — Si vous n'étiez pas le second à m'assurer que ce sont-là des oies, je croirais bien que c'est vous qui vous la payez, ma tête ! Mais je vous assure, moi, que ce n'étaient pas des lapins lorsque j'ai quitté ma maison. N'est-ce pas, Berthe ?

Berthe. — Que veux-tu que je te dise ?

Jules. — Etait-ce, oui ou non, des lapins quand nous sommes partis de la maison ?

Berthe. — Quand nous sommes partis de la maison ?

Jules. — Oui, quand nous sommes partis de la maison.

Berthe. — Eh bien quoi, quand nous sommes partis de la maison ?

Théodore, *avec impatience.* — Alors, oui ou non, vos oies sont-elles à vendre ?

Jules. — Ce sont des lapins. Ou plutôt, c'étaient des lapins !...

Théodore. — J'ai surtout l'impression que vous êtes un mauvais plaisant. Vous avez de la chance que je n'aie pas de temps à perdre. Sinon, vous verriez si l'on peut ainsi se gausser de moi ! (*Il s'en va, l'air furieux.*)

Jules, *considérant ses lapins.* — Est-ce que j'ai la berlue ? Il me semble bien tout de même voir des poils, et de longues oreilles ! Que t'en semble, Berthe ?

Berthe. — Eh bien, Jules, en épouse soumise, je n'ai rien voulu dire devant ces messieurs, mais tu as dû te tromper tout à l'heure en quittant la maison : tu as pris des oies au lieu de prendre des lapins !

Jules. — Mais, bon sang, les oies n'ont pas de poils, elles n'ont pas de longues oreilles, elles...

Berthe. — Mon pauvre, pauvre Jules : voilà que ça te reprend...

Jules. — Quoi ? Qu'est-ce que c'est qui me reprend ?

Berthe. — Eh bien, d'abord, tu entends sans entendre, et, maintenant, tu vois sans voir !

Jules. — Je vois très bien : je vois des lapins !

Berthe. — Tu vois des lapins ?

Jules. — Je vois des lapins.

Berthe. — Et tu ne vois pas d'oies ?

Jules. — Non, je vois des lapins.

Berthe. — Mais pas la moindre oie ?

Jules. — Non, des lapins. Rien que des lapins !

Berthe. — Si seulement tu voyais des lapins *et* des oies ! Mais non, tu vois seulement ce qui n'est pas là, tu ne vois que des lapins ! Je crains fort que ton cas ne soit très grave, mon pauvre Jules. Tout à l'heure, au chef-lieu, nous irons voir le docteur.

(*Théodore entre avec une grande barbe. Il s'arrête brusquement devant Jules.*)

Théodore. — Oh ! les belles petites oies ! Combien veux-tu de tes oies, camarade ?

Jules, *faiblement.* — Monsieur, ce sont des lapins.

Théodore, *riant bruyamment.* — Des lapins, ça ? Ah ! la farce est plaisante ! Pourquoi pas des veaux ! (*Sérieux.*) Allons, si tu ne veux pas les vendre, dis-le tout de suite, mais ne raconte pas d'histoires...

Jules, *plus faiblement encore, d'un ton presque désolé.* — Je vous assure, Monsieur, que ce sont des lapins que je vends.

Théodore. — Ma parole, il a l'air sérieux. Pour moi, le pauvre est victime d'hallucinations... Ecoute, bonhomme, je suis un peu médecin. Ne t'arrive-t-il pas de te figurer que tu entends parler quand personne ne parle ?

Berthe, *vivement.* — Oh si, Monsieur le Docteur. Tout à l'heure encore...

Théodore. — Et maintenant tu vois des lapins dans ce panier ?

Jules. — Oui, Monsieur le Docteur.

Théodore. — Des lapins ? Pas des oies ?

Jules. — Des lapins, Monsieur le Docteur.

Théodore. — Tu ne vois pas ces becs, ces pattes ?

Jules. — Non, Monsieur le Docteur.

Théodore. — Et tu n'entends pas cacarder t... volatiles ?

Jules. — Non, Monsieur le Docteur. Non, je n'entends rien.

Théodore. — Grave ! grave ! (*Après l'avoir considéré un instant en silence.*) Enfin, un malade m'attend. Je ne puis m'attarder plus longtemps... (*Au moment de s'éloigner.*) Tu ne veux vraiment pas me dire le prix de tes oies ?

Jules. — Je le voudrais bien, Monsieur le Docteur, mais je ne sais pas encore combien elles valent. Vous comprenez : je ne sais pas encore s... ce sont de jeunes ou de vieilles...

Théodore. — Ouais. Je crois bien maintenant que tu fais le finaud et que tu joues les nigaud... pour que je te fasse une offre. Mais ne compte pa... là-dessus, mon brave, et sois déjà content que je n... te demande pas le prix de la consultation que j... viens de te donner... (*Il s'en va.*)

Jules, *tâtant ses lapins.* — Je jurerais pourtan... qu'elles ont quatre pattes, mes oies !

(*Entre un paysan qui s'arrête devant Jules.*)

Le paysan. — Combien les lapins ?

Jules. — Quels lapins ? Je n'ai pas de lapins

Le paysan. — Et ça alors, qu'est-ce que c'est ?

Jules. — Ce sont des oies ! Vous n'entendez pa... le vacarme qu'elles font ?

Le paysan. — Des oies ! Ah çà, l'ami, es-tu fou

Jules. — Ce sont des oies et je les vends comm... telles.

Le paysan. — Des oies ?

Jules. — Des oies.

Le paysan. — Moi, je vois des lapins !

Jules. — Comment, tu ne vois pas des oies ?

Le paysan. — Non, je vois des lapins !

Jules. — Des lapins ?

Le paysan. — Oui, des lapins !

Jules. — Et pourtant ce sont des oies, et quell... oies ! On ne fait pas plus gros ni plus beau !

Le paysan. — Dis donc, tu te paies ma tête ?

Jules. — On ne voit pas souvent d'aussi bell... oies !

Le paysan, *furieux.* — Espèce d'imbécile, mais...

(*Les choses vont visiblement mal tourner, mais il rencontre le regard de Berthe qui a une mimique comme pour dire : « Il est fou ! »*) Bon, ça va, ça va. Je voulais des lapins, mais puisque tu n'as que des oies !... (*Il s'éloigne rapidement dans la direction d'où il est venu, l'air un peu inquiet.*)

JULES, *pensif.* — Berthe !

BERTHE. — Oui ?

JULES. — Je me demande si je dois les vendre toutes ?

BERTHE. — Quoi donc ?

JULES. — Mais, mes oies !

BERTHE. — Ah oui ! tes oies... De toute manière, tu ne crois pas qu'il serait temps de nous remettre en route ?

JULES. — Si. Allons. Si nous tardons trop, je ne trouverai plus à qui vendre mes oies ! (*Il se lève et ils se préparent à se mettre en marche.*)

(*Théodore arrive avec des favoris. Il dépasse presque le couple et puis se retourne brusquement.*)

THÉODORE, *d'un ton furieux.* — Mais c'est ma Caroline ! Espèce de voleur, qu'est-ce que tu fais là avec ma Caroline ?

JULES, *ahuri, après avoir regardé autour de lui.* — A qui parlez-vous donc, Monsieur ?

THÉODORE. — A qui je parle, fripouille ? A toi ! Me diras-tu ce que tu fais là avec ma Caroline ?

JULES. — Votre Caroline ? Quelle Caroline ?

THÉODORE. — Ben quoi, ma chèvre !

JULES. — Votre chèvre ? Où çà votre chèvre ?

THÉODORE. — Au bout de ce licol ! Tu ne vas pas prétendre que ce n'est pas ma chèvre ? Je la reconnais bien. Et elle aussi me reconnaît. Tu ne vois pas comme elle me fait fête ?

JULES. — Votre chèvre ? Mais je n'ai pas de chèvre.

THÉODORE. — Et ça, qu'est-ce que c'est ?

JULES. — Ma femme !

THÉODORE. — Ta femme au bout d'un licol ! Non mais...

JULES. — Je vous assure...

THÉODORE. — Rends-moi ma chèvre, ou je vais me fâcher !

JULES. — Mais enfin... Berthe ! Berthe, dis-lui toi-même...

BERTHE. — Bèèè ! Bèèè !

THÉODORE. — J'ai bien envie de te traîner en justice !

JULES. — Voyons, Berthe !

BERTHE. — Bèèè ! Bèèè !

THÉODORE. — Vas-tu lâcher ce licol, oui ou non !

JULES, *abasourdi.* — Alors, c'est comme les oies !

THÉODORE. — Comme les... Qu'est-ce qu'il raconte ? Il se moque de moi !

JULES. — Dites, Monsieur, vous êtes vraiment sûr que ce n'est pas ma femme ?

THÉODORE. — Ta femme, idiot ? Mais que ferait ta femme au bout d'un licol. A-t-on idée de poser de telles questions ?

JULES. — Oui Alors c'est tout à fait comme les oies ! Vraiment, je dois avoir quelque chose qui ne va pas...

THÉODORE. — Assez discuté comme ça ? Rends-moi ma chèvre, sinon...

JULES. — Voilà, voilà, Monsieur. Et pardonnez-moi de vous avoir pris votre chèvre. Je croyais que c'était ma femme !

THÉODORE, *prenant le licol et entraînant Berthe.* — Ça se soigne !

BERTHE. — Bèèè ! Bèèè ! (*Elle sort avec Théodore.*)

JULES, *effondré.* — Mais alors, et Berthe ? Où est Berthe ? Berthe ! Berthe !...

(*Rentre le paysan de tout à l'heure. Voyant que Jules est encore là, il hésite, va pour reculer et avance peu rassuré.*)

(*Jules, qui s'est tu, regarde le paysan avec insistance. Le paysan est très inquiet, il s'écarte le plus possible. Au moment où il va dépasser Jules, celui-ci se précipite sur lui en criant, les bras tendus.*)

JULES, *criant.* — Berthe ! Berthe !

(*Affolement du paysan. Poursuite.*)

RIDEAU

IL NE FAUT JURER DE RIEN...

Comme avant, mieux qu'avant, *de Luigi Pirandello* (Théâtre de Paris) ; Les serments indiscrets, *de Marivaux* (Comédie-Française).

Pirandello est un auteur diabolique. Disparu depuis longtemps, il continue à nous surprendre, à nous étonner, à nous éblouir alors que nous croyons tout savoir de lui. D'une œuvre extraordinairement multiple surgissent, bon an mal an, une ou deux pièces que Paris ne connaissait pas. Et cela dure depuis le 10 avril 1923 quand Georges Pitoëff révéla *Six personnages en quête d'auteur.*

Cette année, coup sur coup deux comédies « inédites » — ou presque — de Luigi Pirandello ont été présentées à Paris : *L'Homme, la Bête et la Vertu,* au Théâtre en Rond, et *Comme avant, mieux qu'avant,* au Théâtre de Paris.

Comme avant, mieux qu'avant peut faire penser à une nouvelle version de *Chacun sa vérité,* avec cette différence qu'au lieu que ce soit les mêmes événements qui apparaissent différents, selon les yeux qui les regardent, c'est le même personnage qui est vu différemment par ceux qui le touchent de plus près. En fait, la pièce est antérieure à *Chacun sa vérité,* puisqu'elle date de 1921 et qu'elle appartient à une trilogie féminine (c'est-à-dire centrée sur un visage de femme) qui comprend, en outre, *Vêtir ceux qui sont nus* et *Comme tu me veux.*

Fulvia, l'héroïne de *Comme avant, mieux qu'avant,* a abandonné le foyer conjugal depuis quinze ans, en laissant son mari Silvio, personnage compliqué, et sa fille, Livia, au caractère tout d'une pièce. Fulvia est descendue au fond de la déchéance humaine, mais a suscité, au moins, une passion désintéressée, celle de Marco que tout le monde considère (sans doute à cause de cela) comme un fou. Fulvia a voulu se tuer. Silvio, habile médecin, l'ayant su à temps, a réussi à la sauver. Il veut faire mieux. Il veut également la tirer de son propre abîme et la reprendre auprès de lui. Tiraillée entre l'amour de Marco et l'autorité de Silvio, Fulvia accepte de revenir avec son mari. Mais pour Livia, qui a maintenant dix-huit ans, Fulvia est morte alors qu'elle était toute petite. Livia a été élevée dans le culte de cette mère inconnue et exemplaire. Pour faire admettre la présence de Fulvia dans la maison, celle-ci deviendra pour sa propre fille une étrangère : la seconde femme de Silvio.

La haine de Livia pour sa mère est inévitable. C'est cette haine qui fait l'objet des deux derniers actes. Fulvia ne s'en affranchira que dans une nouvelle fuite. Définitive celle-là. Comme l'on voit, Pirandello n'a pas triché avec ses personnages. Le drame se noue et se dénoue avec une rigueur implacable, sans concessions. Même l'aveu que tous les cœurs sensibles attendent — « Je suis ta mère ! » — n'apporte pas la solution de facilité qui risquait de tout compromettre. La pièce finit mal.

Et c'est fort bien ainsi.

Elle a été remarquablement adaptée en français par Marie-Anne Comnène qui poursuit avec ferveur l'œuvre de Benjamin Crémieux, auquel nous devons de connaître, en France, Pirandello. Mise en scène sans fioritures par Jean Négroni, elle est interprétée de façon convaincante par Suzy Prim (Fulvia), sobrement par Jean Martinelli (Silvio), dramatiquement par Arlette Thomas (Livia) et de façon sensationnelle par Christian Alers (Marco, le fou par amour).

Décidément le sorcier sicilien n'a pas fini de nous surprendre, de nous étonner, de nous éblouir, *Comme avant, mieux qu'avant,* comme toujours...

*

« C'est dans les vieux pots qu'on fait les meilleures soupes », prétend la sagesse des nations. Devra-t-on ajouter, en matière théâtrale, que c'est avec les vieux fours que l'on fait les nouveaux succès ? Jean Vilar l'a brillamment démontré, à Chaillot, en exhumant une comédie oubliée de Marivaux, *Le Triomphe de l'Amour,* dont la carrière (en 1732) avait été fort brève. Et l'amour triompha au T.N.P.

Pour ne pas être en reste, la Comédie-Française a jeté, à son tour, son dévolu sur une autre pièce de Marivaux, encore plus méconnue, encore moins jouée (neuf représentations seulement, toujours en 1732) : *Les Serments indiscrets.* Le procédé a l'air d'être efficace et, à quelques mois de distance, Marivaux vient de remporter un nouveau succès posthume.

Les Serments indiscrets constituent, sans aucun doute, la démonstration la plus achevée de l'art de Marivaux. C'est une leçon de supermarivaudage, en cinq actes. Le sujet est simple : Lucile et Damis, pour des raisons qui leur sont personnelles, ont résolu de ne jamais se marier. Leurs pères en ont décidé autrement et, à leur insu, les ont promis l'un à l'autre. Les deux fiancés malgré eux se jurent donc une aversion éternelle qui se transformera, inévitablement, à leur cœur défendant, en sentiment plus tendre.

Ici, pas de coup de théâtre, le dénouement est prévu dès les premières scènes, pas de violences ni d'outrances, tout se passe en demi-teintes, à demi-mots. Cela pourrait paraître futile, voire ennuyeux. Pas une seconde. Les complications psychologiques, dans lesquelles se complaît Marivaux, deviennent merveilleusement limpides par la magie du verbe classique. Quelle admirable leçon de style, simple et raffiné à la fois !

Jean Piat, pour sa première mise en scène importante dans la Maison de Molière, a cherché à débrouiller le plus possible l'écheveau d'une action basée uniquement sur les hésitations et les revirements intimes des deux protagonistes. Il y est presque parvenu entièrement. Il faut ajouter qu'il a été considérablement aidé par des acteurs pour lesquels le marivaudage semble une seconde nature. Claude Winter, particulièrement, a été adorable dans le rôle délicat de Lucile et Georges Descrières a été un Damis parfait. L'un comme l'autre justifiaient tous les parjures. Surtout lorsqu'il s'agit de serments trop indiscrets. Jean Piat et Micheline Boudet, enfin, ont été les deux valets, subtils et délurés, reflets savoureux de leurs maîtres.

Et puisque l'année est au marivaudage, marivaudons, donc !

*

Je tiens à signaler l'excellente reprise, sur la scène des Mathurins, de la comédie de Bernard Zimmer, d'après Plaute : *Le Capitaine Fanfaron.* J'ai eu l'occasion de rendre compte de cette farce étourdissante lors de sa création au dernier Festival de Vaison-la-Romaine.

Malgré l'absence de son cadre antique et du ciel de Provence, le spectacle n'a rien perdu de sa gaîté communicative et sans apprêt.

Enfin, Raymond Hermantier a transporté du Vieux Colombier au Théâtre Hébertot sa fort belle réalisation de *Marie Stuart,* de Frederic Schiller, adaptation de Charles Charras, avec Loleh Bellon (Marie Stuart) et Sylvia Montfort (Elisabeth d'Angleterre). Un spectacle d'une authentique grandeur.

THÉATRE DU GRAND - GUIGNOL

Direction : RAYMONDE MACHARD

Un acte d'André-Paul ANTOINE

Mise en scène de René ROCHER

Décors de Dominique GASCUEL

JE SUIS SEULE CE SOIR

PERSONNAGES

ELLE Janine FAVIER

LUI Jean GOBET

★

L'action se déroule chez ELLE, entre 22 heures et 23 heures, un soir

★

DECOR

Réduit au minimum : Une tenture unie.

Seuls quelques détails suggèrent un intérieur douillet où vit une jeune femme. Deux fauteuils confortables. Un petit bar roulant. Une radio posée sur un petit meuble. Sur une table basse un téléphone. Dans un vase, un gros bouquet de fleurs rares. Peut-être, dans un coin, un paravent chinois.

Au fond, une baie vitrée donnant sur la nuit par laquelle on aperçoit le reflet alternativement rouge et bleu de l'enseigne lumineuse d'une boîte de nuit située au rez-de-chaussée de l'immeuble.

Impression d'intimité tiède. Lumière douce. On entendra, durant tout l'acte, une lointaine musique provenant du cabaret voisin, un peu étouffée par la distance et l'épaisseur des étages, mais distinctement reconnaissable.

★

Cette pièce a été créée au Théâtre du Grand Guignol, le 9 mars 1956

André-Paul Antoine porte un nom qui est lié à l'histoire du théâtre contemporain. Auteur et critique à la fois, il porte le théâtre dans le sang, par atavisme autant que par goût personnel.

Drames, comédies, dialogues de films ont tour à tour capté un talent souple et divers. Cette possibilité de renouvellement est encore illustrée par le spectacle actuel du Grand-Guignol constitué par quatre pièces d'André-Paul Antoine, de genres entièrement différents.

Ce parti pris d'originalité se retrouve, du reste, dans Adieu la terre *ou* Call-Girls *qui forment la partie proprement grand-guignolesque de la soirée. Même dans un genre qui semblait figé, André-Paul Antoine a réussi à innover. A la demande de Raymonde Machard, qui la première a eu l'idée d'utiliser les dernières découvertes nucléaires comme éléments dramatiques, il a introduit la science dans la fiction... théâtrale.*

Je suis seule ce soir *représente le moment de détente d'un programme axé sur l'effet de « choc ». Nos lecteurs en apprécieront l'humour savoureux, dépourvu de toute facilité comme de toute vulgarité.*

R. C.

Au lever du rideau la scène est vide.

On entend la musique lointaine de la boîte de nuit. Soudain ELLE entre. Elle est charmante. Trente ans peut-être. Robe simple du bon faiseur. Elle cherche quelque chose du regard. Prête un instant l'oreille à l'air lointain, le fredonne distraitement tout en continuant de chercher autour d'elle. C'était le coffret à cigarettes posé sur le petit bar roulant. Elle y va. Prend une cigarette, l'allume. S'arrête devant les fleurs, redresse une tige en passant, atteint la table où est posé le téléphone, y prend un livre, s'assied dans un des fauteuils, jette un coup d'œil au livre, fait une petite moue découragée, pose le livre sur la table, réfléchit, soupire, regarde autour d'elle avec un peu d'ennui, considère le téléphone, jette un coup d'œil à sa montre, hésite, puis, se décidant brusquement, décroche le récepteur et fait un numéro.

ELLE. — Allo !... C'est toi Catherine ?... Bonsoir chérie... De la musique ? Non ce n'est pas ici... Cela vient du cabaret au rez-de-chaussée... Qu'est-ce que tu fais ce soir ?... Je suis toute seule... Tu ne veux pas venir bavarder un peu ?... Ah ! Tu sors ?... Quoi ? « L'Otage » de Claudel à la Comédie-Française ?... Mon pauvre chou !... Non ! Tu es gentille, mais vraiment je n'ai pas le courage !... Et puis le temps de m'habiller !... Tu sais, pour une fois que je peux rester un peu chez moi !... Oui, j'ai fini mon tour de chant hier au Carol's... Je recommence à Londres la semaine prochaine... Non ! ne gâche pas ta soirée pour moi, voyons !... Avec Henri ?... Mes compliments. Il est charmant... (*Elle rit.*) ... Oh ! moi, tu sais j'en suis revenue de ces histoires !... Bien revenue ! (*Elle soupire.*) Non... Aucune nouvelle de lui... D'ailleurs je préfère... C'est mieux ainsi... Ce qui est fini est fini... Je m'étais trompée voilà tout !... Mais ne te désole pas, voyons !... Je vais me coucher de bonne heure, tant pis !... Quoi ?... Quelle idée ?... M'envoyer qui ?... Pour me distraire ? Mais tu es folle, je ne le connais pas ce garçon !... Un ami d'Henri ?... Comment ?... Il sera enchanté ?... (*Elle rit.*) Ce n'est pas certain !... Vous venez nous rejoindre après le théâtre ?... Il est si amusant que cela ?... Tu lui téléphones ?... Il habite à deux pas ?... Ecoute, fais comme tu voudras, mais je trouve cela un peu farfelu... Enfin... Bon !... Si tu veux... Je l'attends !... A tout à l'heure !... (*Elle raccroche le récepteur, sourit, hausse légèrement les épaules, réfléchit, arrange machinalement ses cheveux, jette un coup d'œil sur la pièce pour s'assurer que tout est bien en ordre, met en marche le petit poste de radio qui émet aussitôt une musique douce et sort par où elle est venue*

(*Un petit temps. Coup de sonnette.*)

(*Elle reparaît, traverse la scène et sort du côté opposé. Léger murmure de voix. Elle reparaît accompagnant LUI. Catherine n'a pas menti. Il est charmant. Grand, élégant, souriant. Il est en train d'ôter son pardessus. Elle dit en souriant :*)

ELLE, *souriante.* — C'est vraiment gentil à vous, Monsieur, de vous infliger cette corvée... Mais je n'en suis aucunement responsable : c'est une idée de cette folle de Catherine...

LUI. — Excellente idée, chère Madame !... Vous m'en voyez enchanté...

ELLE. — Elle va venir nous rejoindre tout à l'heure avec Henri...

LUI. — Avec qui ?

ELLE. .. Avec Henri ! Ce n'est pas lui qui vous a téléphoné ?

LUI. — Non !

ELLE. — Ah ! C'est Catherine ?

LUI. — Oui !

ELLE, *prenant le pardessus qu'il ne sait où poser.* — Vous permettez ? (*Elle prend le pardessus et sort un instant.*)

(*Resté seul l'homme jette autour de lui un coup d'œil. Il sourit.*)

(*Elle reparaît en disant en souriant :*)

Si vous vous ennuyez en m'aidant à tuer cette soirée ne vous en prenez qu'à Jacques et à Catherine... Vous les connaissez depuis longtemps ?

LUI. — Quelques années...

ELLE. — Henri est un si brave type !... Ce qu'il a pû être gentil pour moi quand j'ai eu tous ces ennuis !...

LUI. — Ah ?

ELLE. — Ne parlons pas de cela !... Asseyez-vous donc ! Cigarette ?

LUI. — Volontiers !

ELLE. — Whisky ?

LUI. — Avec plaisir...

(*Elle le sert. Il prend le verre.*)

Merci...

(*Ils s'installent.*)

ELLE. — Vous êtes écrivain, je crois ?

LUI. — A mes moments perdus...

ELLE. — Qu'est-ce que vous faites dans la vie, en dehors de cela ?

LUI, *souriant.* — Qu'aimeriez-vous que je fasse ?

ELLE, *interloquée.* — Comment ?

LUI. — Oui... Préférez-vous que je sois aviateur, industriel, acrobate, dentiste ?

ELLE, *riant.* — Je n'ai aucune préférence, je vous assure ! Je vous demandais simplement...

LUI. — Ce que je suis... Quelle importance ?... Quand je vous aurai dit ma profession, vous serez bien avancée ! Qu'est-ce que cela vous apprendra de moi ? C'est drôle cette manie que nous avons tous de nous coller des étiquettes dans le dos ! Vous ne trouvez pas ?

ELLE. — Oui... Peut-être...

LUI. — Je n'ai jamais pû m'y habituer !... C'est une façon de classer les gens tellement rudimentaire ! Tellement fausse ! Tenez, par exemple, si l'on avait demandé à Gaugain à trente ans ce qu'il était, il aurait répondu « coulissier »... Hé bien, c'était faux ! Il était peintre !... Et Van Gogh à dix-huit ans aurait répondu « pasteur »... C'est parfaitement inexact... Et Rockfeller jeune homme aurait prétendu être liftier... C'était aussi mensonger !... Ils étaient tous autre chose que ce qu'ils paraissaient être... Seulement, ils n'en savaient rien !... Ce qui compte, ce n'est pas ce qu'on paraît... C'est ce qu'on rêve d'être...

ELLE. — Oui... C'est assez juste !

(*Le téléphone sonne.*)

Vous permettez ? (*Elle se lève et prend le récepteur.*)

(*Il s'est levé aussi.*)

(*A l'appareil.*) C'est toi Catherine ?... Comment ?... Il ne viendra pas ? Il n'était pas chez lui ?... Mais...

(*L'homme tranquillement a enlevé la prise de courant qu'il tient dans sa main en regardant paisiblement la femme ahurie, son récepteur à la main qui crie brusquement dans l'appareil d'une voix angoissée :*)

Allo ! Allo !... Catherine !

LUI, *souriant, montrant la prise.* — Ne vous fatiguez pas ! J'ai débranché !

ELLE, *balbutiant.* — Vous n'êtes donc pas...

LUI. — Le garçon que vous attendiez ? Pas le moins du monde !

ELLE. — Alors qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous faites chez moi ?

LUI. — Vous voyez ! Je vous regarde ! Vous êtes charmante quand vous avez peur !

ELLE. — Je... je n'ai pas peur... La preuve c'est que je vous prie de sortir ! Immédiatement !

LUI. — Pas question !

ELLE. — Enfin, Monsieur, qui êtes-vous ? Qu'est-ce que vous voulez ?

LUI. — Admettons que je désirais simplement faire votre connaissance.

ELLE. — Hé bien, c'est fait ! Maintenant veuillez vous en aller !

LUI, *souriant.* — Oh ! si vite ?

ELLE. — Monsieur ! Vous trouvez peut-être votre plaisanterie très drôle, moi je l'estime de mauvais goût !... Elle a assez duré... Je vous répète que je vous prie de sortir immédiatement ! Voulez-vous vous en aller oui ou non ?

LUI, *souriant.* — Non.

ELLE, *effarée.* — Comment ?

LUI. — Pas avant que vous ayez entendu ce que j'ai à vous dire !

ELLE. — Je me moque de ce que vous avez à me dire ! On ne s'introduit pas la nuit chez les gens ! Si vous ne partez pas, j'appelle !

LUI, *souriant.* — C'est inouï ce que la colère vous va bien ! Encore mieux que la peur ! Vous êtes ravissante en ce moment ! Exactement comme je vous imaginais !... Seulement, vous n'êtes guère aimable pour vos admirateurs !... Si je vous disais que je vous aime depuis deux ans ?

ELLE, *ahurie.* — Quoi ?

LUI. — Que je ne pense qu'à vous ! Que je ne rêve que de vous ! Que je vous suis partout ! Que je m'attache à vos pas comme une ombre ! Que je ne respire que pour vous... Est-ce que vous me croiriez ?

ELLE. — Certainement pas !

LUI. — Vous auriez bien raison !

ELLE, *ébahie.* — Pourquoi ?

LUI. — Parce qu'avant d'entrer ici, je ne vous avais jamais vue ! J'ignorais jusqu'à votre existence !

ELLE. — Mais alors...

LUI, *souriant.* — Vous ne voyez toujours pas ce que je suis venu faire chez vous ?

ELLE. — De moins en moins...

LUI, *souriant.* — Hé bien ! ma poupée, tu ouvres tard ! (*Il sort un browning de sa poche.*) Haut les mains !

(*Elle obéit ahurie.*)

Et pas d'arnac, hein, où je te descends !... (*Il désigne un des fauteuils.*) Pose-toi là !

(*Elle obéit sidérée.*)

Tu commences à entrevoir de quoi il est question ?

ELLE, *terrifiée.* — Oui...

LUI, *tranquillement.* — Tu y a mis le temps !... Tu peux baisser les mains.

(*Elle obéit.*)

Maintenant, causons gentiment... Est-ce que tu te figures que c'est sérieux d'ouvrir comme cela la nuit, à n'importe qui ?... Ah ! ça, ma fille, où te crois-tu ? Au Paradis Terrestre ? Tu n'avais jamais entendu dire qu'il y a des gens dont c'est le métier de piquer l'oseille des caves ?

(*Elle ne réponds pas.*)

Hé bien ! répond quand on te cause !

ELLE. — Si ! Mais je croyais...

LUI, *souriant.* — Que c'était le Père Noël qui sonnait ? Le petit gigolo que t'envoyait ta copine, hein ?... Après tout, tu n'y perds pas, tu sais. Et puis j'ai de la conversation... Tu ne trouves pas ?

ELLE. — Heu... Mon Dieu...

LUI, *souriant.* — Cause franchement... Ça me distrait... En somme tu me trouves plutôt beau gosse, hein ?

ELLE. — C'est-à-dire...

LUI. — N'était le boulot que je fais... Je serais même assez fréquentable, tu ne penses pas ?

ELLE. — ...

LUI, *brutal.* — Hé bien ! jacte oui ou non ?

ELLE, *terrifiée.* — Je... Enfin... Oui...

LUI, *riant.* — Ah ! C'est marrant !... Il y a une minute quand je te racontais que je t'aimais depuis deux ans, tu me foutais à la porte !... Il suffit que j'aie dans la main ce petit bibelot, je te fais dire n'importe quoi !... Quand je pense qu'il y a des gars qui prennent au sérieux ce que vous racontez ! Y a de quoi se marrer !... C'est pas ton avis !

ELLE, *terrifiée.* — Si !

LUI. — Dommage que tu sois idiote, tu sais ! Parce qu'autrement t'es pas mal roulée... Les jambes un peu longues peut-être... la poitrine un peu basse.... mais l'ensemble peut aller...

ELLE, *vexée.* — Trop aimable !

LUI, *souriant.* — Allons ! Ne te vexe pas ma jolie !... On cause en copains !... Qu'est-ce que tu fais comme bisenesse ?

ELLE. — Je... Je suis chanteuse...

LUI. — Tiens ? Qu'est-ce que tu chantes ? L'opéra ?

ELLE. — Non... Au cabaret... à la Radio...

LUI. — Je vois !... La chansonnette !... Quel genre ?

ELLE. — Réaliste...

LUI. — Alors, j'ai sûrement dû t'entendre !... Moi la Radio c'est mon vice... Je l'écoute toute la journée... Forcément... Dans mon métier je ne sors que le soir... Comment t'appelles-tu ?

ELLE. — Julie Turco !

LUI. — Comment ! C'est toi ? Je pense bien que je te connais !... Elles sont bath tu sais tes goualantes !... Compliments, ma mignonne !

ELLE. — Très flattée...

LUI. — Y en a surtout que j'aime beaucoup... celle du ruisseau parisien... Des fois je me la chante tout seul pendant mon travail... dans les maisons où il n'y a personne, naturellement... Seulement y a un passage que je ne me rappelle jamais... tout à la fin... Tu sais, quand ça parle de noyés...

ELLE. — Au dernier couplet ?

LUI. — Oui... (*Il prête l'oreille à la musique lointaine.*) Tiens ! Ils la jouent en bas en ce moment... Allez ! Envoie-moi ça ! Pour moi tout seul !... Et rondo !... Quand je vais raconter ça aux copains... Ils en baveront des ronds de tarte !...

ELLE, *effarée.* — Comment ! Vous voulez que...

LUI, *brutal.* — Assez ! La chansonnette ou tu dérouilles ! Compris ?

ELLE. — Bien ! Bien !... Voilà !...

LUI. — A la bonne heure !... Vas-y ! Je t'écoute !... Et ne sabote pas, je te le conseille ! (*Il se carre dans son fauteuil, son arme à la main.*)

(*Elle se lève, piteuse, lamentable, écoute un instant la musique lointaine, puis sur une reprise de l'air, elle chante avec un air malheureux tandis qu'il l'encourage du regard et du sourire, en montrant gentiment son revolver.*)

« La Complainte du Ruisseau parisien. »

ELLE, *chantant :*

PREMIER REFRAIN

Y a des ruisseaux qui ont d'la chance.
Ils naissent parmi les roseaux
Dans un joli vallon de France,
Plein de fleurs et de chants d'oiseaux.
Ils ne réflètent dans leurs eaux
Qu'un beau ciel couleur d'espérance.
Y a des ruisseaux qui ont d'la chance !
Ils naissent parmi les roseaux !

PREMIER COUPLET

Moi, je me traîne vers la Seine,
Dégoulinant des toits pourris.
Je roule dans mon eau malsaine
Tous les déchets du grand Paris,
Vieux détritus, cœurs en débris,
Rêves morts et relents obcènes...
Moi, je me traîne vers la Seine...

DEUXIÈME REFRAIN

Y a des ruisseaux qui ont d'la chance !
Ils entendent les chants d'oiseaux.
Pourtant je garde l'espérance
De connaître aussi les roseaux.
Un jour j'atteindrai le grand fleuve.
J'y laverai mon cœur amer.
Et dans son flot, mon âme neuve
Ira se perdre au fond des mers.

DEUXIÈME COUPLET

J'y verrai des monstres étranges,
Des noyés morts depuis des temps,
Des sirènes à la voix d'ange
Aux cheveux d'or longs et flottants,
Et puis par un matin vermeil
Dans un essor tiède et tremblant,
Je monterai vers le soleil
Sous forme d'un nuage blanc !

TROISIÈME REFRAIN

Nous, les ruisseaux, on a d'la chance !
On finit parmi les oiseaux.
C'est pas comm' ceux de votre engeance
Qui crèvent comme des pourceaux
Dans l'horreur, la désespérance,
Et bouffés par les vermisseaux !
Nous les ruisseaux on a d'la chance !

(*Elle s'arrête. La musique lointaine cesse un instant. Elle le regarde. Inquiète. Il dit, bon prince :*)

LUI. — C est pas mal !... Moins bien qu'à la radio... Moins détendu, mais ça se comprend !... T'es une brave fille !... (*Il se lève.*) Tiens !... Pour ta peine je vais te faire une gâterie... (*Il lui montre le revolver.*) Je te le donne ! (*Il lui lance le revolver que la femme reçoit, effarée. Tandis qu'il lui tourne le dos et va tranquillement rebrancher le téléphone.*) Je te rends aussi le téléphone !... Tu ne diras pas que je n'ai pas confiance !... Après ça tu n'auras plus qu'à me donner tes bijoux et je m'en vais !...

(*La femme regarde le revolver. Elle hésite et le braque sur l'homme qui lui tourne le dos en disant, d'une voix mal assurée :*)

ELLE. — Haut les mains !

LUI, *se retournant, souriant.* — Qu'est-ce qu'il te prend ? On fait la méchante ? C'est bien ça les mômes ! On leur fait une faveur et, tout de suite, il faut qu'elles abusent !... Lâche ça, idiote ! Tu vas te blesser !... (*Il marche tranquillement sur la femme, affolée, qui crie en reculant.*)

ELLE. — N'approchez pas ! Je tire !

LUI, *marchant toujours sur elle, tranquillement.* — Hé bien, tire ! (*Il continue à avancer.*)

(*Affolée, elle appuie sur la gâchette. Il sort du canon de l'arme un petit éventail en papier. Le browning n'est qu'un accessoire de cotillon. Elle le regarde ahurie tandis qu'il éclate de rire.*)

ELLE. — Comment ! Vous n'êtes donc pas...

LUI. — Un gangster ? Jamais de la vie ! Vous l'avez crû ? Ce n'est guère flatteur pour moi !... Ce que vous étiez drôle, il y a un instant pendant que vous chantiez, avec votre petit visage terrifié !

ELLE, *éclatant, nerveuse, en larmes.* — Oh ! C'est indigne ce que vous avez fait !

LUI, *s'approchant gentiment.* — Allons ! Ne pleurez pas ! Ça rend laide !...

ELLE. — Mais enfin ! Qui êtes-vous ?

LUI, *souriant.* — L'ami d'Henry ! Nous avions monté cette blague ensemble. Elle est stupide, j'en conviens ! Elle vous a bouleversée... Je m'en excuse !

ELLE, *allant au téléphone.* — Je vais lui raconter quelque chose à cet imbécile ! (*Elle décroche, fait le numéro. Ecoute. Raccroche.*) Ça ne répond pas !... Ils sont partis au théâtre ! Il ne perdra rien pour attendre, je vous le garantis !

LUI, *souriant.* — Vous aurez bien raison !...

ELLE, *un peu rassurée.* — Tout de même ! Vous avez été un peu loin !... Me dire que j'ai les jambes courtes !

LUI. — Je n'en pensais pas un mot !

ELLE. — Que je suis mal bâtie !

LUI. — Vous savez très bien que ce n'est pas vrai !

ELLE. — Que je suis idiote !

LUI, *souriant.* — C'était le gangster qui parlait ! Ce n'était pas moi !...

ELLE. — C'est vrai ?

LUI. — Je vous l'affirme ! Vous me pardonnez cette plaisanterie ridicule ? Je serais au désespoir que vous m'en vouliez encore ! Sincèrement !

ELLE. — Soit ! N'en parlons plus !...

LUI. — Merci.

ELLE, *avec un reste de méfiance.* — Vous êtes vraiment l'ami d'Henry ?

LUI, *souriant.* — Si je vous en donne ma parole d'honneur, le croirez-vous ?

ELLE. — Oui...

LUI, *paisiblement.* — Hé bien ! vous auriez tort. Je n'ai jamais vu ce garçon de ma vie !

ELLE. — Vous recommencez ! Mais vous avez juré de me rendre folle ! Ce n'est pas possible !

LUI, *gentiment.* — Allons ! Ne vous énervez pas !... Asseyez-vous là !... Je vais tout vous expliquer !... Vous allez voir que c'est très simple...

ELLE, *se laissant asseoir dans un fauteuil, sans réaction.* — Ecoutez Monsieur, vraiment cela a assez duré ! Voulez-vous, une bonne fois, me dire ce que vous faites ici !

LUI, *gentil.* — Chut !... Je vais vous le dire ! Je vous le promets !... Mais d'abord... Un petit whisky pour vous remettre ?... Pendant que je vous expliquerai...

ELLE, *abrutie.* — Ah ! Ce n'est pas de refus !... J'ai une migraine !... Je ne sais plus où j'en suis !

LUI, *la servant.* — Tenez ! Buvez...

(*Elle boit machinalement.*)

Ça va mieux ?

ELLE, *abrutie.* — Un peu... merci... Qu'est-ce que nous disions ?

LUI. — Des choses sans importance... Avant de vous expliquer ce que je fais chez vous et comment j'y suis venu... Voulez-vous me permettre de vous poser une question... peut-être indiscrète ?

ELLE, *résignée.* — Oh ! Maintenant, je m'attends à tout !... Ne vous gênez pas !

LUI. — Merci. Est-ce que vous avez eu le temps de vous ennuyer une seconde depuis que je suis entré dans cette pièce ?

ELLE. — Ah ! ça non !... Je peux même dire que j'ai été gâtée !

LUI. — Alors de quoi vous plaignez-vous ? Si j'ai bien compris, vous étiez seule ce soir. Vous craigniez de passer une soirée mélancolique à ramâcher de vieux chagrins sans intérêt. Vous désiriez être distraite. L'avez-vous été ?

ELLE. — Ça ! Au-delà de mes espoirs !... Mais cela ne me dit toujours pas... qui vous êtes...

LUI. — Un homme..., un passant... Un des cinq millions d'habitants du département de la Seine... Qui je suis vraiment ? Qu'est-ce que cela peut bien vous faire ? Est-ce que je vous ennuie ?

ELLE. — Non...

LUI.— Récapitulez la somme de sentiments différents par lesquels vous venez de passer en quelques instants : la coquetterie d'abord, puis la surprise, la peur, la colère, l'humiliation... Est-ce que vous ne venez pas, grâce à moi, de vivre beaucoup plus vite, beaucoup plus intensément qu'à l'ordinaire ? Franchement, est-ce vrai ?

ELLE. — Oui... Mais...

LUI. — De votre côté, vous m'avez livré sans le vouloir beaucoup plus de vous-même en quelques minutes que vous n'en auriez dit à ce jeune homme en quinze jours !... Et pourtant vous connaissiez son état civil !... Rappelez-vous comme nous avions l'air contraints et faux quand je suis arrivé... C'est inouï ce que j'ai appris sur vous !... Nous sommes devenus presque intimes ! Nous avons fait des pas de géant, sans en avoir l'air !... Est-ce que c'est exact ?

ELLE. — Dans un certain sens... oui !

LUI, *souriant.* — Je suis très intelligent, vous savez ! Je comprends vite !

ELLE. — Vous êtes surtout un drôle de garçon !...

LUI. — Non ! Seulement je n'ai jamais pris au sérieux un certain nombre de choses auxquelles les gens attachent beaucoup d'importance... Mais je sais regarder... Ainsi vous, par exemple, il y a quelque chose qui ne marche pas dans votre vie... Rester seule chez vous, à votre âge, avec ces yeux tristes..., ce n'est pas naturel !... Qu'est-ce que vous avez ? Des peines de cœur ?

ELLE. — Vous ne pensez tout de même pas que je vais vous faire des confidences ? Finissez votre verre et partez !

LUI. — Vous n'avez pas confiance en moi ? Vous avez tort ! Ce n'est pas par curiosité que je vous demande cela !... Je trouve qu'il est beaucoup plus commode de se confier à des inconnus !... C'est autrement plus sûr que de se fier à des amis !... On n'est pas obligé de mentir, d'enjoliver ! Et ça soulage !... (*Il la regarde et dit gentiment*). Il est parti n'est-ce pas ? Et vous avez du chagrin... Quel imbécile !... Ne le regrettez pas, allez ! Au fond c'est lui qui est à plaindre !

ELLE. — Ah ! vous trouvez, vous ?

LUI. — J'en suis sûr !

ELLE, *avec un brusque soupçon.* — Vous ne viendriez pas de sa part, par hasard ?

LUI, *sincère*. — Absolument pas ! Je vous le jure !... Mais c'est tellement banal votre aventure !... Croyez-moi !... Il vous a rendu service en partant, cet homme !... Vous auriez perdu votre temps avec lui !... Des jours, des mois, que vous auriez gâchés bêtement. A présent, vous pouvez au moins utiliser votre vie intelligemment...

ELLE, *avec lassitude*. — Oh ! Maintenant... (*Geste las.*)

LUI. — Je vois !... Vous en êtes à la période du « A quoi bon !... » Croyez-moi cela passera !... J'ai bien envie de vous emmener faire un voyage...

ELLE. — Vous ?

LUI. — Pourquoi pas ?... Vous êtes une fille sympathique... Vous êtes brave..., pas sotte..., énergique au fond... Probablement d'ascendance paysanne... Est-ce que je me trompe ?

ELLE. — Non... Presque toute ma famille est limousine...

LUI, *riant*. — Qu'est-ce que je disais !... Je ne vous propose pas l'Auvergne parce qu'on ne peut pas prendre l'avion, c'est trop loin... Mais il y a des tas d'endroits où l'on peut se dépayser en quelques heures... Le Sénégal par exemple... ou la Norvège... ou l'Orient... C'est beaucoup plus près !

ELLE. — Vous pouvez donc partir, comme cela en cinq minutes, où il vous plaît ?

LUI. — Naturellement ! Je suis complètement libre ! Vous aussi d'ailleurs !

ELLE, *souriant*. — Moi ! J'ai ma carrière... des contrats...

(*Il rit.*)

Pourquoi riez-vous ?

LUI. — Excusez-moi ! C'est tellement drôle ce que vous dites-là !...

ELLE. — Je ne vois pas ce que j'ai dit de si comique !

LUI. — Bien sûr ! Vous ne vous en rendez plus compte ! Vous êtes sur le point de renoncer... comme les autres !... Ah ! il était temps que j'arrive! Autrement vous étiez perdue !

ELLE. — Perdue ? Pourquoi ?

LUI. — Mais voyons ! Réfléchissez une seconde !... Est-ce que vous trouvez normal qu'un oiseau, un papillon, un rat, une fourmi, soit libre d'aller où il lui plaît à l'instant précis où il le désire... et que moi, un homme, vous, une femme, les rois de la Création, nous ne le puissions pas ?... C'est insensé !... Inacceptable ! Déshonorant ! Moi, je n'ai jamais pu m'habituer à cette idée !... Je fais exactement ce qui me plaît, à l'instant même où cela me plaît !

ELLE. — Cette méthode vous réussit ?

LUI. — Admirablement !... Je n'ai aucune attache, ni chien, ni femme, ni foyer, ni ami ! Aucun de ces liens qui ligotent l'existence des autres hommes ! Aucun de ces biens qu'on croit posséder, mais qui vous possèdent ! J'ai une valise, le ciel sur ma tête, et la terre sous mes pieds. Je circule sur la planète comme si j'en étais l'unique usager. Vous comprenez ?

ELLE, *intéressée*. — C'est vrai ce que vous dites-là ?

LUI. — Absolument vrai ! Vous devez le sentir ?

ELLE. — Oui... Cette fois je vous crois !... Mais, dites-moi, vous devez vous sentir terriblement seul ?

LUI. — Pas du tout ! J'ai des relations dans tous les coins, des maîtresses en quelques endroits bien choisis, des camarades dans les milieux les plus différents, peut-être même des enfants par-ci par-là... Je vis dix existences parallèles... J'en échange à volonté... Je suis cent personnages différents... que j'abandonne comme un vieil habit avant qu'ils commencent à me lasser... C'est très amusant, je vous assure... Et la vie passe avec une rapidité !... Vous n'en avez pas idée !...

ELLE. — En somme, vous jouez à vivre ?

LUI. — Voilà ! Vous avez compris !... C'est la façon la plus sage de passer le plus agréablement possible le peu de temps qui nous est imparti pour faire cette courte traversée que l'on nomme l'existence !...

ELLE. — Et vous vous amusez ?

LUI. — Beaucoup ! Beaucoup plus en tout cas que les gens qui se prennent au sérieux ! Tenez ! Par exemple, en ce moment, j'ai un beau-père charmant... Il habite Maupiti.

ELLE. — Maupiti ?

LUI. — C'est une petite île du Pacifique... Il vit tout nu, cet homme, et il mange du poisson cru, c'est son droit, n'est-ce pas ?

ELLE. — Un sauvage ?

LUI. — Si vous voulez !... La dernière fois que j'y suis passé, il m'a vendu une de ses filles pour six cochons... Hé bien ! vous n'imaginez pas comme il est gentil pour moi, cet homme... Depuis deux ans, il attend tranquillement que je revienne pour me vendre son autre fille, la plus jeune...

ELLE, *riant*. — Pour six cochons ?

LUI. — Non ! Elle n'en vaut que quatre, elle est un peu maigre !...

ELLE. — Et vous allez y retourner ?

LUI. — Moi ? Jamais !... J'irai peut-être voir ma fiancée d'Argentine au fond de son hacendia perdue dans la pampa, ou bien mon copain berlinois, un dur de dur, dans l'untervelt d'Alexander Platz, à moins que j'aille retrouver la femme du banquier japonais qui m'espère à Yédo et qui ne peut absolument pas se passer de moi.

ELLE. — C'est tout ?

LUI. — Non. Il y a aussi un moine birman qui prie chaque jour Çakiamouni de renvoyer vers son monastère son disciple préféré. Une ravissante Caucasienne m'attend aux environs de Tiflis. Un vieil Hidalgo, très respectable et un peu alcoolique, m'accueille comme son fils dans son vieux castel andalou. Et partout sur la terre mes créanciers qui font des vœux pour mon retour.

ELLE. — Et pour tous ces gens, vous prenez un visage différent ?

LUI. — Non seulement un visage, mais un nom, une nationalité, un langage, une culture, une âme ! C'est passionnant, je vous assure !

ELLE. — Ce doit être exténuant ! Vous ne vous embrouillez pas parmi tous ces personnages ?

LUI. — Pas le moins du monde ! Est-ce que vous vous embrouillez, vous, parmi ceux que vous jouez chaque jour ?

ELLE. — Moi ?

LUI. — Parfaitement ! Vous jouez aussi ! Comme tout le monde !... Seulement, vous le faites timidement, sans cran, sans classe, comme les petits pontes du dimanche au Casino ! Vous n'êtes pas la même femme avec votre crémière, un garçon qui vous plaît, où le directeur de l'établissement à qui vous voulez arracher un contrat ! Vous êtes différente avec une copine, votre coiffeur, et le duc de Windsor ! Nous passons tous notre temps à jouer des personnages. Seulement, vous, vous vous contentez de les esquisser, vous n'osez pas les vivre jusqu'au bout, à fond, comme de vrais acteurs ! Vous êtes des figurants, moi je suis un premier rôle, c'est la différence !... Voulez-vous jouer ce jeu-là avec moi deux ou trois semaines ? Vous

n'imaginez pas comme vos petits ennuis vous paraîtront ridicules !

Elle, *sans répondre.* — Pourquoi êtes-vous venu ici ce soir ?

Lui. — Chez vous ? Par le plus grand des hasards... Je passais dans la rue... J'ai aperçu votre fenêtre éclairée... J'ai tout de suite pensé que dans cet appartement devait vivre une jeune femme qui attendait quelqu'un...

Elle. — Qu'en saviez-vous ?

Lui. — Tous les êtres humains, surtout les femmes, attendent quelqu'un ! Il y avait dans la courbe de vos rideaux quelque chose d'élégant, de doux qui décelait une femme jeune pour qui la grâce des formes était un langage... C'est très rare, vous savez !... L'éclairage de la pièce évoquait un intérieur tiède... Vous étiez seule, car je ne voyais qu'une ombre passer et repasser lentement dans l'écran lumineux des vitres... Alors, je suis monté pour vérifier que je ne m'étais pas trompé...

Elle. — Comme cela ? Tout tranquillement ?

Lui. — Oui. Pourquoi pas ? Que vouliez-vous qu'il m'arrive ?

Elle. — Qu'on vous jette à la porte !

Lui, *souriant.* — C'est ce que vous avez fait !

Elle. — Que je prenne peur ! Que j'appelle la police !

Lui, *souriant.* — C'est ce que vous avez voulu faire !

Elle. — Vous n'avez pas songé un instant que je pouvais n'avoir aucun plaisir à recevoir chez moi un inconnu ?

Lui. — Non. J'avais raison ; la preuve c'est que nous sommes-là, tous les deux, en train de bavarder paisiblement...

Elle. — C'est pourtant vrai, tout de même !

Lui, *se levant.* — Maintenant, excusez-moi... Mon verre est vide... Il faut que je parte...

Elle, *machinalement.* — Déjà ?

Lui, *souriant.* — Merci pour ce mot-là !

Elle, *un peu confuse.* — Je voulais dire... Vous avez bien encore cinq minutes ?

Lui. — Désolé ! Impossible ! La porte serait fermée...

Elle. — Quelle porte ?

Lui, *souriant.* — Celle de la clinique...

Elle. — Vous habitez une clinique ?

Lui, *souriant.* — Oui... Momentanément... On m'avait conduit tantôt à l'électrochoc... En y allant, le gardien a tourné à droite, moi j'ai pris à gauche... histoire de me distraire un peu... Seulement il faut que je rentre... On s'inquiéterait... Pour le peu de temps que je compte y rester... Inutile de risquer un incident... Et puis la camisole de force, vous savez, c'est extrêmement désagréable...

Elle, *le regardant, effarée.* — Ah ?

Lui, *souriant.* — Pourquoi me regardez-vous ainsi ? Parce que je suis officiellement fou ?... Quelle erreur !... Tout cela c'est une affaire de mots, d'étiquette... Mon médecin, lui, est indiscutablement timbré !... Parce qu'il a lu quelques bouquins, il s'imagine avec des drogues et des douches faire de moi un être différent de celui que je veux être ! C'est de la démence pure !... Dommage que vous ne puissiez pas venir me voir un de ces jours... Je vous l'aurais montré en liberté... C'est d'un comique !... Nous aurions ri comme des fous !... N'est-ce pas ?

Elle, *effarée.* — Bien sûr ! Voyons !

Lui, *souriant.* — Vous êtes charmante !... (*Il lui baise la main.*) C'est tellement rare de rencontrer quelqu'un de bon sens !... Je ne vous ai pas trop ennuyée avec mes bavardages ?—

Elle. — Mais non !

Lui. — Alors, c'est parfait ! Si j'ai pû vous distraire un peu j'en suis ravi ! Bonsoir !

Elle. — Vous... vous rentrez réellement dans cette maison ?

Lui. — Bien sûr !... Seulement grâce à cette soirée, je n'y serai plus jamais seul... Je vous emporte... (*Il montre son front.*) Là !... Comment vous appelez-vous ?

Elle. — Juliette...

Lui. — Juliette... Eh bien ! désormais, que vous le vouliez ou non, il y aura deux Juliette... L'une dans la vie de tous les jours, qui fera les gestes bêtes de l'existence quotidienne... Et puis l'autre, la vraie..., la folle... Celle que vous n'osez pas être... que j'emmènerai par la main dans mes voyages... Celle-là connaîtra le beau-père de Maupiti, mangeur de poissons crus, le bonze birman dans son couvent bouddhiste, le vieil hidalgo dans son château... Rien ne l'empêchera d'aller où elle voudra... Ni l'espace ni le temps n'existeront pour elle... Je lui ferai une vie merveilleuse... Vous voulez bien me la confier ?

Elle, *émue.* — Oui.

Lui, *souriant.* — Merci !... Dites à l'autre de se faire une raison... Qu'elle ne soit pas trop triste de rester parmi les fous qui se croient raisonnables... Le principal, c'est qu'elle ne soit pas dupe... Qu'elle ne les prenne pas trop au sérieux... La vie c'est une histoire de fous... au pluriel !... Vous lui ferez ma commission ?

Elle, *doucement.* — Je vous le promets !

Lui. — Vous croyez qu'elle comprendra ?

Elle. — Je le crois !...

Lui. — Tant mieux ! Cela m'ennuyait de la laisser comme cela, toute seule, en compagnie si dangereuse... Alors, écoutez !... Pour la consoler tout à fait... Je vais vous confier un grand secret... Vous le lui répèterez... ça l'aidera ! Mais qu'elle n'en parle à personne ! D'ailleurs on ne la croirait pas ! Et pourtant c'est vrai !

Elle. — Quel secret ?

Lui. — Eh bien, ce qu'on nomme sur terre un fou... c'est le camouflage d'un ange ! (*Il est sur la porte, lui envoie un baiser léger et disparaît.*)

(*Elle reste seule, stupéfaite, profondément troublée, Le téléphone sonne. Elle sursaute, revient à la réalité, va à l'appareil, le décroche et dit d'une voix encore émue :*)

Elle. — Allo !... Oui c'est moi... C'est toi Catherine ?... Vous ne pouvez pas venir ?... Des amis vous emmènent ?... Ça ne fait rien, chérie... Un autre jour... Si je me suis ennuyée ? Ah non !... Pas du tout !... J'ai passé la meilleure soirée de ma vie. Je viens d'avoir une visite... Celle d'un homme qui se croit un ange... Non je t'assure... Je ne plaisante pas !... Un fumiste ? Peut-être... Un fou ?... Qui sait !... En tout cas, il a été charmant... Non... Ne t'inquiète pas. Il est parti !... A demain chérie... Quoi ?... Mais non, je te dis, rassure-toi... Je ne pense pas qu'il revienne jamais. (*Elle raccroche le récepteur, reste une seconde pensive, regarde vers le côté par où est sorti LUI, et dit très doucement, à mi-voix, avec un visible regret :*) Dommage ! (*Elle a un petit haussement d'épaules résigné, s'approche du lampadaire. L'éteint. Et sort vers sa chambre tandis que la scène vient au noir total.*)

RIDEAU

ENTRE CHIEN ET LOUP

ET LA CRITIQUE

Bien que né à Rostov, sur le Don (d'où sa carrure de cosaque et son accent « rrusse »), Gabriel Arout est, cette saison, le plus parisien des auteurs dramatiques. Son nom a été simultanément, ou presque, à l'affiche de trois théâtres : Rond de Paris, avec **Entre chien et loup**, Mathurins, avec **Mademoiselle Fanny**, et aux Ambassadeurs, avec **Appelez-moi Maître**.

Ces deux dernières pièces ont été écrites en collaboration, mais c'est seul que Gabriel Arout a connu ses plus grands succès : **Pauline ou l'écume de la mer**, que joua Pierre Fresnay à la Michodière, **Le Bal du lieutenant Helt** et **La Dame de Trèfle**, qui fut supérieurement incarnée par Madeleine Robinson.

Pourtant, si **Entre chien et loup** a fait une brillante carrière au Théâtre en Rond, Gabriel Arout n'en porte pas seul la responsabilité. Il la partage avec l'auteur italien Paolo Levi, qui écrivit **Légitime défense**, dont est tirée la pièce française. Nul doute que la nouvelle version ne doive beaucoup à Gabriel Arout, mais il n'est que justice d'en souligner l'origine italienne.

Aussi n'est-il pas étonnant que certains critiques y aient décelé une certaine influence pirandellienne. Ainsi Jean-Jacques Gautier, dans **Le Figaro** :

Pirandello est passé par là... Un théâtre ordinaire devrait changer vingt fois de décors et posséder des décors multiples. Toute une machinerie serait nécessaire et combien de machinistes indispensables. Le Théâtre en Rond supplée à cela et, surtout, la remarquable, la si astucieuse mise en scène d'André Villiers.



Ou encore Robert Kanters, dans **L'Express**, qui évoque également Priestley et Clouzot :

La pièce est claire, attachante, sans longueurs inutiles... On peut penser à Virage dangereux *ou bien aux* Diaboliques *de Clouzot. On peut aussi évoquer Pirandello, mais c'est beaucoup moins nécessaire. C'est extrêmement bien joué. Par Mme Gaby Sylvia, ravissante et mystérieuse, câline en robe blanche, féline en robe noire, tendre, puis dure, puis violente, elle nous rend plausible, à force de justesse, l'unité intérieure d'un personnage qui doit nous échapper à la fin.*



Robert Kemp, dans **Le Monde**, a été surtout séduit par le côté policier de l'intrigue :

Le succès de cette pièce, qui est un fort habile spécimen du genre « noir » et une série de « suspenses » fort bien conduite, a été très vif. En voilà pour longtemps. C'est surtout réglé à merveille. Un spectacle qui capte l'attention et ne la laisse pas fuir.

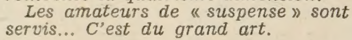


Même le féroce **Canard Enchaîné**, sous la plume de Treno, décerne... ses palmes à cette démonstration de « suspense » :

Tout le monde dit grand bien de la pièce de Gabriel Arout, et cette fois nous serons d'accord avec tout le monde.

Jamais, cela dit, le Théâtre en Rond n'a mieux mérité son surnom de « cercle magique ». C'est de la sorcellerie. On n'est pas loin de croire que Mme Paquita Claude, directrice de ce diabolique théâtre, a réinventé la quatrième dimension.

Les amateurs de « suspense » sont servis... C'est du grand art.





Quant à André-Paul Antoine, dans **L'Information**, il ne peut cacher son enthousiasme :

Un vif succès. Enfin du vrai théâtre, saisissant, rapide, bien construit, du théâtre de professionnel ! Comme cela change de presque tout ce que nous avons vu depuis le début de cette lamentable saison qui accumule les catastrophes ! L'histoire vous empoigne dès les premières répliques d'un dialogue serré, concis, sans la moindre bavure, et les auteurs ne vous lâchent plus jusqu'à la dernière scène. Une réussite originale et complète. Du beau travail, je vous l'assure.

La pièce « colle » merveilleusement avec le théâtre en rond. C'est absolument passionnant, comme un jeu policier dont nous serions nous-mêmes les enquêteurs. Ils sont excellents, ces acteurs...

Allez voir Entre chien et loup *au Théâtre en Rond, vous ne regretterez pas votre soirée.*



La parfaite « acclimatation » de cette pièce policière, aux rebondissements multiples, au cadre insolite du Théâtre en Rond a surtout frappé Marcelle Capron, dans **Combat** :

Le plus grand intérêt de ce spectacle est dans la mise en scène d'André Villiers. Elle utilise la formule du Théâtre en Rond avec une souplesse, une adresse, une efficacité plus qu'intéressantes, se jouant de l'espace et du temps, revenant en une seconde du présent au passé, franchissant l'espace d'une seconde quelque 1.000 kilomètres, souverainement à l'aise dans une technique, difficile d'emploi au théâtre, qui est celle du cinéma, mais possible comme le prouve André Villiers dans le Rond qui trouve là une nouvelle justification.

Tour de force du metteur en scène dont nous admirons l'habileté.



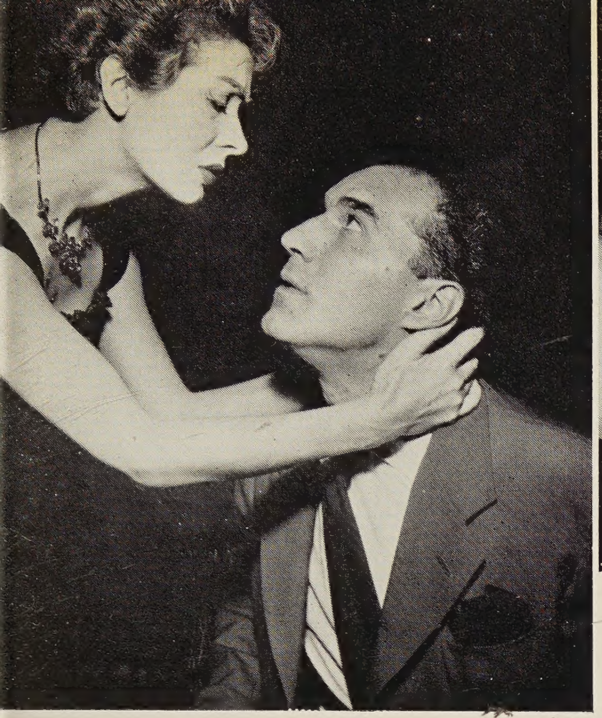
Et l'interprétation est digne de l'œuvre et de son metteur en scène. H. Marc le constate dans **Le Populaire-Dimanche** :

Cette œuvre est jouée de magnifique façon. Le Théâtre en Rond, seul, permettrait d'exploiter, sans rupture de rythme, ces multiples « retours en arrière » et « plongées en avant », dont les romans et films sont devenus si friands.

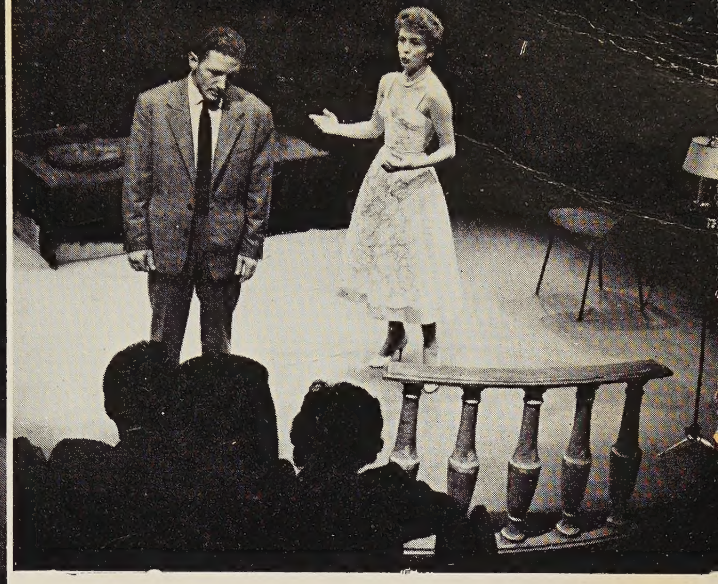


Grand succès sur toute la ligne, telle est la conclusion de Paul Gordeaux, dans **France-Soir**. Elle sera aussi la nôtre :

Au Théâtre en Rond, dans le « cercle magique, dont l'auditoire forme les lignes de force », cette pièce, que les incessants jeux de ténèbres et de lumière auxquels l'absence de décors contraint le metteur en scène dotent d'un singulier pouvoir d'envoûtement, d'un halo d'inquiétant mystère et d'un papillotant morcellement presque cinématographique, a obtenu un très vif succès.



ANGE : « *Et maintenant encore, la seule chose que je crains, c'est que tu te relâches, que tu te mettes à compter, à mesurer le danger, à redouter les sanctions...* »
(ACTE III, Scène VII.)



Photos BERNAND.

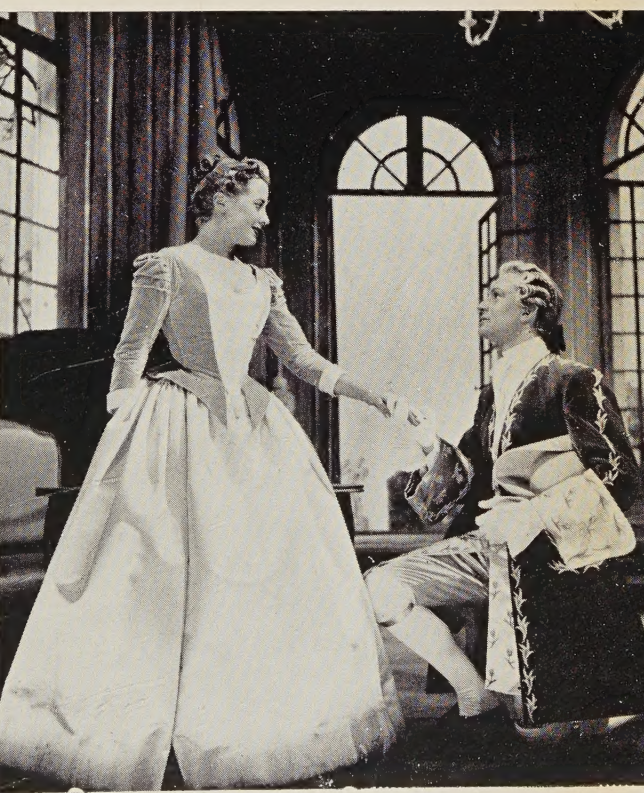
SOLANGE : « *Tu m'as condamnée... Tu ne m'as pas interrogée...* »
(ACTE III, Scène III.)

Quelques scènes de « ENTRE CHIEN ET LOUP »

SPECTACLES DE PARIS



Jean GOBET n'a pu se résoudre à laisser seule Janine FAVIER. On le comprend fort bien. Tel est le thème de la charmante comédie d'André-Paul ANTOINE, *Je suis seule ce soir*, qu'ils interprètent avec beaucoup d'humour sur la scène du Grand-Guignol.



La Comédie-Française reprend *Les Serments indiscrets*, de MARIVAUX, qu'elle crea voici deux siecles un quart. Claude WINTER (adorable) et Georges DESCRIÈRES (charmant) y échangent des serments fort peu indiscrets, afin de se mieux parjurer...

l'Avant-Scène

JOURNAL DU THEATRE

Directeur général : Robert CHANDEAU

Pour les bénéficiaires de l'Abonnement-confiance

Dans le cadre de votre abonnement-confiance, vous avez reçu les derniers numéros de « L'AVANT-SCENE ». *Nous vous demandons de bien vouloir nous retourner la carte que vous trouverez à la première page de ce numéro.*

Nous vous rappelons qu'en vous abonnant dès maintenant, vous pouvez bénéficier d'une collection de numéros récents au prix exceptionnel de 600 *francs les* 12 *numéros* (*soit* 26 *pièces*) *au lieu de* 1.800 *francs.* (*Prière de noter la demande sur la carte.*)

COLLECTION N° 2 RÉSERVÉE AUX NOUVEAUX ABONNÉS

100. **LES TROIS SŒURS**, de A.-P. Tchekhov.
LA BANDE A BONNOT, d'Henri-François Rey.

101. **IL EST IMPORTANT D'ETRE AIME**, d'Oscar Wilde, adaptation de Jean Anouilh et Claude Vincent.
CECILE ou L'ECOLE DES PERES, de Jean Anouilh.

103. **PRINTEMPS PERDUS**, de Paul Vendenberghe.
LES BEAUX-PARENTS, de Claude des Presles.

104. **LE PING-PONG**, d'Arthur Adamov.
LE GARDIEN DES OISEAUX, d'Adam-Jean.

107. **LA CONDITION HUMAINE**, d'André MALRAUX (adaptation de Thierry Maulnier).
LA TRAVERSEE, d'André Ransan.

109. **ISABELLE ET LE PELICAN**, de Marcel Franck.
LA FLEUR A LA BOUCHE, de Luigi Pirandello.

110. **LES FIANCES DE LA SEINE**, de Morvan Lebesque.
A SON IMAGE, de Pierre Lescure.
LA DEMANDE EN MARIAGE, de Tchekhov.

111. **ELIZABETH, LA FEMME SANS HOMME**, d'André Josset.
LE MEDECIN DE CUCUGNAN, de Max Rouquette.

113. **LE PAVILLON DES ENFANTS**, de Jean Sarment.
LE COLLIER DE JADE, de Jean Sarment.

116. **LES POISSONS D'OR**, de René Aubert.

117. **LES PETITES TETES**, de Max Reignier, d'après André Gillois.
KESSA GOSENE, d'André Gillois.

119. **LE CHIEN DU JARDINIER**, de Georges Neveux, d'après Lope de Vega.
SYSTEME DEUX, de Georges Neveux.

124. **LE SEDUCTEUR**, de Dieggo Fabbri ; adaptation française de Michel Arnaud.

Envoi franco en ajoutant 600 fr. au prix de l'abonnement

Dans notre numéro 130 :

« **COMME AVANT, MIEUX QU'AVANT** », de L. PIRANDELLO
(Théâtre de Paris)

et « **L'ETAU** », un acte inédit de PIRANDELLO

ABONNEMENT ANNUEL (23 numéros, 50 pièces)
France et Union Française (couverture cartonnée) . . . . **2.600 fr.**
Autres pays : l'équivalent de 3.200 francs français
réglables par chèque libellé dans la monnaie nationale
ENVOYEZ LE MONTANT DES ABONNEMENTS A :
L'AVANT-SCENE, 39, rue de Châteaudun, PARIS (IXe)
Téléphone : TRI. 88-78
par chèque, mandat ou C. C. P. PARIS 7353-00

POUR LA BELGIQUE, LE GRAND-DUCHE ET LE CONGO BELGE
s'adresser à **M. H. VAN SCHENDEL**, 5, rue Brialmont, **BRUXELLES**
Abonnement : 390 francs belges — C. C. P. 2364-99

POUR LA SUISSE : Roger **HAEFELI**, 11, avenue Jolimont, **GENEVE**
Abonnement : 40 francs — C. C. P. 1.6390

POUR LE MAROC : **LE MEUR**, 7, cours Lyautey, Rabat
C. C. P. Maroc 374-32 Rabat

Tout changement d'adresse doit être accompagné d'une somme de quarante-cinq francs en timbres et d'une bande d'expédition

Imprimerie Commerciale — 6, r. Gambetta, Le Mans. — 35.599

Prix : 150 francs

Le Directeur-Gérant : A. SOREL DE NEUFCHATEAU.